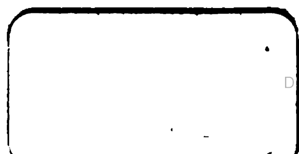






With all love and admiration to my dear friend Miss Matilda Smedley

Giuletta Mendelssohn-Dorian

L'INVINCIBLE RACE



L'INVINCIBLE RACE

PAR

TOLA DORIAN





EDITIONS D'ART
EDOVARD PELLETAN
125 BOVLEVARD ST GERMAIN

1899

A CHARLES DORIAN

en souvenir des anciens jours

TOLA DORIAN

ENVOI



« *Trône vivant des braves* ».

LAMARTINE.

Tu vas disparaître, dit-on, Porteur fastueux des ultimes reflets que nous avaient légués les somptueuses et rayonnantes passions de l'aurore héroïque des Races : toi, que l'aristocratie du sang et le courage soulevaient jusqu'à l'Orgueil, cette vertu des surhumains... oubliée par les hommes.

Seul, d'entre les créatures sentantes, mille siècles de tortures et de labeurs monstrueux ne réussirent point à t'arracher un cri, une plainte, un sanglot. Ton mutisme sanglant, replié dans une douceur patiente et puissante, assuma la suprématie de ne point proférer une lamentation : supérieur en cela à la lâche humanité geignante et pleurnicharde, éternellement prostrée en la veule inutilité des récriminations ; supérieur même à ce monstre odieux au tonnant verbiage, hostile à tout concept de la divinité, que les hommes s'imaginèrent et façonnèrent à leur image et qu'ils osèrent dénommer Dieu !

Ton silence immémorial répond dédaigneusement à l'universel concert des gémissements de la Création blessée, frappée et sacrifiée, aux sanglots ininterrompus des mers, aux soupirs des forêts, des êtres et des choses à demi conscientes ; il n'eut d'égal, en intensité et profondeur d'absolu, que l'indifférente insensibilité des cieux, témoins

méprisants et muets de la longue agonie imposée à la nature.

Tu vas disparaître, cher symbole des vertus sincèrement exaltées : dernier clairon de l'Idéal ; évocateur de beautés viriles et de splendeurs d'un ordre moral défaillant avec toi, sous les morsures des médiocrités vulgaires et envieuses. En toi l'envolée du corps matériel se réalisait, à tel point incoercible, qu'elle égalait un vol d'ailes ou de nuées.

Tu disparais,.... mais sur ta croupe de satin, frémissant sur tes fibres de fer, tu emporteras au grand galop de tes sabots fougueux, avec le hennissement sonore des belles visions éparses et évanouies, les âmes congénères à la tienne : hommes au cœur stoïque et doux, femmes à l'âme tendre et patiente et passionnée ; tu les emporteras au gouffre incommensurable empli de brumes chaotiques... gouffre de ce qui fut... de ce qui ne sera jamais plus..

La Terre, cicatrisée par l'entrecroisement sinistre d'innombrables rails, empuantée

par les méphitiques exhalaisons d'éléments asservis, abâtardis, forcés à d'illégitimes unions.... la Terre, aveuglée par l'électricité et les faux soleils, emprisonnée entre des murs, écrasée sous les pavés, ligotée, morcelée, souillée des détritus qu'amoncellent les villes et les usines, la Terre sans espace, sans air, sans horizons, n'a plus de place pour toi.

Elle n'est plus qu'une matrice dévastée par le fer et, génératrice attristée de produits artificiels.... elle n'est plus une Patrie. C'est un lieu d'exil d'où s'échappent, quittes à s'anéantir, les êtres faits, comme toi, pour la liberté, l'amour et l'action.

Ceux qui t'ont connu ont connu la beauté ; et la science de la beauté, nous enseignent les anciens, est le commencement de la vertu.

C'est toi qui portais en toi-même ta grandeur et ta royauté.

A ceux qui t'aimèrent d'un amour constant et compréhensif, fait des affinités

intimes de leur être moral avec ton être instinctif, tu fus la source d'un éternel rajeunissement, de joies saines et fortes, d'ardeurs magnétiques et de communions larges avec la bienveillance féconde des forces naturelles. A ceux qui abusèrent de ton instinct sacré te poussant à la victoire, même au travers de la mort, à ceux qui mirent l'enjeu de leurs basses cupidités sur la noble exaltation de ton âme vaillante, tu imprimas le cachet hideux de la goujaterie et du mufflisme et, sur leur masque humain, tu mis le sceau de la plus ignoble bestialité.

La ridicule et utilitaire bicyclette, l'horrible et puante automobile, le fer et le pétrole doivent te supplanter; dans leur noirceur et leur pesanteur, ils occuperont tes sentiers et passeront dans les champs où tu étais une joie, un rayon, un éclair de superbe fierté.

La laideur sied aux époques sans beauté d'âme. Les splendeurs choquent les masses

monotones. Bucéphale fut aimé d'Alexandre; seuls, les Poètes domptent le Cheval ailé.

Voici qu'aujourd'hui un de ceux, un des derniers pour qui tu fus une joie rénovatrice, un de ceux que tu consolas d'être homme parmi l'immense écœurement que lui causait l'humanité, t'offre, en te disant sa mélancolie, le tribut de ces quelques feuillets consacrés à ta mémoire et à tes vertus.

Pars, dernier héritier de ce que nous appelions la Race.... *va rejoindre, loin de ce monde où tu deviens désormais un anachronisme, tes prédécesseurs : les êtres aux talons ailés, aux épaules étincelantes sous leurs plumes d'or, les héros légendaires, les guivres, les chimères, les lions héraldiques, les fées, les sylphes, les centaures, les vrais anges, les vraies femmes et les vrais enfants....*

Retourne au pays des rêves....

Deviens la mémoire de ce que nous aimions aux temps charmeurs et héroïques de notre jeunesse.... Adieu!

Mais une voix répond — l'irréductible voix dont les dictames souverains parlent au fond des consciences altières, — elle dit :

« Rien jamais ne périra, rien jamais ne « disparaîtra de ce qui fut l'image et l'allié « des aspirations nobles et des efforts géné- « reux de l'Élite. Les êtres gravitent, éter- « nelle spirale ! L'ascension progressive de « leurs matérialités subit diverses métamor- « phoses, toutes ensemble tendant vers la « perfectibilité et, parallèlement, les Idées « s'incarnent en des Formes qui, plus elles « se rapprochent de l'Idéal, plus elles « demeurent et persistent, triomphantes des « vicissitudes et des éclipses. »

En ses multiples symboles à travers la légende et l'histoire, tel nous parvient le Cheval, évocateur des rêves fougueux de gloire et de beauté, et tel il s'en ira jusqu'aux postérités les plus reculées : ailé, le Poète le chevauche ; héroïque, il porte les Héros ; attelé au char brûlant d'Élie, il franchit l'au delà des cieux espérés ; apoca-

lyptique, il épouvante les Devenirs ; simple ouvrier des lentes civilisations, l'Humanité reste son insolvable débitrice.

Bien loin de s'en plaindre, réjouissons-nous de constater que les Forces insensibles vont remplacer l'ardeur volontaire et trop souvent sacrifiée de son instinct.

D'aujourd'hui, vont cesser pour lui les labeurs brutaux et bestiaux ; il se libère du lourd harnais de la charrue ; il s'arrache aux besognes inférieures et meurtrières : il appartient tout entier désormais et pour toujours à ceux qui gardent au cœur l'amour des belles choses et la fidèle loyauté aux traditions artistiques et aristocratiques.

Ceux-là se glorifieront du monopole jalousement possédé par eux seuls, d'honorer, de conserver et de s'approprier exclusivement...

L'INVINCIBLE RACE.

COURSES SUR LA NÉVA

2



C'ÉTAIT le matin de l'Épiphanie. Les gelées intenses de la nuit cédaient, mais le baromètre marquait encore 15° au-dessous de zéro.

Un clair soleil trônait dans le bleu mat du ciel ; l'air était un sorbet vivifiant et léger : les sons y vibraient, distincts, pénétrants et les contours des choses tranchaient nets, un peu durs, sur les clartés crues.

Les cloches des innombrables églises de Saint-Pétersbourg carillonnaient à toute volée.

Le grand bourdon de l'église de Kazan grondait, répondant au formidable gong de la basi-

lique de Saint-Isaak ; leur basse profonde soutenait toutes les sonneries aux éclats aigus, grêles, assourdissants, des clochers moindres.

La messe touchait à sa fin. Par les portails de bronze, larges ouverts, la foule endimanchée sortait à flots, silencieuse et rapide.

Un vague parfum d'encens flottait dans l'atmosphère aux abords de chaque temple.

Sur le seuil venaient mourir, étouffées par les bruits du dehors, les dernières notes en accords parfaits du plain-chant grégorien, graves, lentement cadencées.

Par milliers, les pigeons picoraient en liberté dans les rues étincelantes : leur plumage mordoré et leurs jolis becs roses tachaient les mates blancheurs ; les neiges s'amoncelaient sur les toits, les trottoirs, les murs, moelleuses comme des housses de ouate autour des arbres squelettes longeant les boulevards et peuplant les parcs déserts.

Encaissant les larges voies des beaux quartiers de la ville, s'alignaient les colossales maisons aux façades crépies roses, jaune citron ou

gris bleu : parmi elles, çà et là, de massifs palais en marbre multicolore avançaient leurs vulgaires portiques athéniens, appuyés sur des colonnes en jade ou bien en pierre micacée de Finlande.

Le soleil de midi frappait les innombrables fenêtres, dont les vitres transformées en fournaises ardaient et répercutaient ses rayons enflammés.

Et tous ces flamboiements, ces incandescences, ces blancheurs diamantées, se mariaient en une vaste fête de couleurs et de vitalités triomphantes, en une apothéose de clartés et de prismes.

Mais dans l'intérieur d'une chambre, dépassant de beaucoup en dimension les salons ordinaires, toutes les fulgurances du dehors ne pénétraient qu'adoucies et tamisées.

Les six fenêtres de cette pièce plutôt longue que large, munies chacune de trois châssis, — les deux extérieurs rapprochés l'un de l'autre formant d'impénétrables boucliers de verre contre les gelées meurtrières du climat de Saint-

Pétersbourg, le troisième encadrant la profondeur des murs larges d'un mètre et demi, — cet espace, ainsi clos, devenait une ravissante serre chaude, où, comme un paravent de verdure, s'épanouissaient en pleine floraison les plantes de tous les climats, interceptant et voilant l'éclat des neiges ensoleillées et les lumières brutales des rues.

Au pied de ces plantes, presque arbres, se massaient, encastrés dans un fouillis de mousse, tulipes, roses, muguets, jacinthes : odorantes masses de couleur et de forme, assemblages hétéroclites de toutes les fleurs de toute l'année qui raillaient par leur vivant défi la routine et l'intermittence usuelle des saisons.

Le brocard bouton d'or des grands rideaux à la florentine et des tentures drapant les murailles et les meubles, chatoyait sous cette lueur amortie d'un éclairage printanier, à la fois doux et voluptueux.

Les meubles en bois de rose incrusté de cuivre ciselé, style premier Empire, offraient la raideur un peu froide, mais imposante de cette époque.

Le plancher, une merveille de marqueterie, prenait les tons adoucis de vieux cachemires; la cheminée monumentale, de basalte noir, portait une pendule en bronze doré d'un fini charmant, représentant Chloé endormie sur les genoux de Daphnis, et deux candélabres du même métal à trente tiges, dressant leurs ciselures enchevêtrées, semblaient veiller le sommeil de l'enfant sous l'œil extasié du berger.

Et partout, dans les coins, autour des fauteuils, ombrageant des lits de repos semblables à celui sur lequel s'accoude Mme Récamier dans le fameux tableau de Prudhon, des palmiers-palmyres, d'énormes rhododendrons, des citronniers, des fougères géantes atténuaient, par leurs groupes habilement agencés, la correction surannée des tables et des guéridons.

Un clair-obscur teinté de soleil, où filtrait la lumière à travers les ombres vertes et les reflets de la soie couleur d'or, emplissait d'une coloration exquise le salon aussi sobre de détails que somptueux dans son ensemble, et, dans cette

buée fauve, une femme d'une taille élevée, aux cheveux roux crêpelés sur les tempes, mais tordus en casque sur le sommet de la tête, marchait tantôt rapidement, tantôt s'arrêtait, distraite, puis reprenait vivement sa promenade interrompue.

Une longue robe en laine blanche, dont la coupe sévère avait une rigidité monacale, drapait son corps superbe, et donnait un relief sculptural à ses formes massives, un peu anguleuses. Une sorte de douceur raide, singulièrement suggestive de force comprimée, caractérisait sa personne. Mais, certes, ce qui surtout frappait en elle par une étrange beauté c'était la couleur uniformément rose de son visage, de son cou et de ses mains.

Les pétales des roses de Chine seules pouvaient rivaliser avec la beauté de ce teint extraordinaire. Le type de son visage pur et puissant, aux traits moulés avec largeur, rappelait celui d'une médaille romaine, d'autant plus que ses grands yeux, bleu faïence, à fleur de tête, aux paupières lourdes, aux cils jaunes peu four-

nis, n'avaient presque pas de sourcils. L'expression froide de son regard lui donnait l'air d'un être à demi dormant.

De temps à autre, elle consultait un rouleau de papier sur lequel elle griffonnait des signes au crayon.

Enfin un domestique très galonné ouvrit la porte et annonça :

— Le capitaine Repnine !

Il n'avait point achevé ces mots qu'Alexandre Repnine entra et accourut, glissant plutôt que marchant, vers la majestueuse jeune femme arrêtée pour le recevoir et, lui baisant la main, s'écria, essoufflé :

— Pardon ! ma chère Élisaveta. Vous ai-je fait attendre ?

Et le nouvel arrivé, mince, nerveux, aux yeux noirs, à la fine moustache ombrageant un bon sourire, regardait avec anxiété Élisaveta Pavlovna, beaucoup plus haute que lui, qui hocha négativement la tête.

— Ah ! tant mieux, tant mieux ! Figurez-vous, j'ai bien pensé ne pouvoir venir vous

chercher comme vous m'aviez permis de le faire. Jusqu'à la dernière minute, j'ai été tiraillé, cahoté, bousculé! Je ne savais plus où j'en étais! Ah! ce sera superbe, extraordinaire! Jamais, de mémoire d'homme, la piste n'a été plus parfaite, aussi lisse et dure; pas une étoile de neige sur la glace bleue et polie comme de l'acier. Vous savez combien c'est difficile d'en arriver là, avec ce maudit vent qui chasse les tourbillons de neige venant du Ladoga! Il faut dire aussi que, durant toute la nuit, plus de cinq cents hommes y ont travaillé sans relâche. Les plus fameux trotteurs de la Russie sont engagés. Le haras impérial bat son plein; mais ce qui sera miraculeux, mirobolant, mirifique, c'est la course à trois chevaux. Jamais, au grand jamais, il ne fut d'attelages plus parfaits. Rien qu'à les voir, on s'imagine la beauté des coursiers de Phaéton.... Je deviens lyrique, ma parole d'honneur! Comme secrétaire du club des trotteurs, j'ai eu un mal énorme à éviter ces discussions qui s'élèvent toujours à la dernière heure — mais, enfin, le plus fort est

arrangé, bâclé, me voici. Je suis libre ! Je suis heureux, en extase... je triomphe... Mais... vous n'êtes pas habillée ?

— Si fait, répondit Élisaveta, je n'ai qu'à mettre mon *great-coat*, ma toque et mes gants.

Très calme et attentive, elle avait écouté ce flot de paroles jaillissantes, débitées d'une voix chaude et gaie, en baissant un peu sur lui ses paupières paresseuses.

— Mais vous êtes donc bien pressé, mon cher ami, asseyez-vous là un peu, près de moi. Causons. Il est midi. Nous venons de déjeuner. Vous aussi, je l'espère. Les courses commencent à une heure. Il ne nous faut pas plus de dix minutes d'ici à la Néva ; et nous serons encore inévitablement, et selon votre habitude, des premiers.

— Je vous obéis, chère Veta — dit l'officier, se jetant sur un fauteuil bas, à ses côtés : et doucement, il se mit à fredonner cette vieille chanson française :

Quand tu seras ma femme
M'obéiras-tu mieux ?

— Il y avait déjà un monde fou, ajouta-t-il en allumant une cigarette. Tous les membres du club, la garde, les tribunes s'emplissaient et la foule noircissait les alentours de la piste.

Veta ne répondait rien ; elle souriait à peine, et ce sourire roulait sa lèvre classique, très découpée sur de petites dents parfaites et blanches. Deux fossettes se creusaient aux coins de sa bouche. Mais son teint d'un rose si curieux, si mat qu'il en paraissait artificiel et comme étendu par un savant pinceau, ne se fonçait ni ne pâlissait aucunement.

Alexandre Repnine la considérait avec une admiration ravie, compliquée par l'étonnement que lui causait l'étrange dualité de cette physionomie énigmatique, presque inquiétante avec ce coloris placide et frais, pareil au teint d'une fleur.

— Mon Dieu ! que vous êtes belle, Veta, s'écria-t-il enfin. Essentiellement, sévèrement belle ! Et dans cette immobilité de votre visage, je découvre toujours tant de choses ignorées, changeantes, nouvelles ! C'est éternellement

une surprise, une révélation, un problème que je cherche à pénétrer, à résoudre.

— Oui ? fit Élisaveta, je le sais : mais je serai bien plus belle dans cinq ans.

— Pourquoi ? répliqua Repnine, surpris.

— C'est que, dans cinq ans, j'aurai beaucoup souffert.

— C'est flatteur pour votre futur mari, s'écria Alexandre en s'inclinant jusqu'à terre.

— Ah ! mon cher, je ne dis pas cela pour vous, répondit-elle sans se troubler. Vous ne serez que le couloir par où soufflera le vent glacé.

Alexandre éclata de rire :

— Va pour couloir, va pour tout ce que vous voulez, pourvu... pourvu...

— Pourvu quoi ? interrogea Élisaveta.

— Non, rien ! hésita Repnine ; j'espérais au contraire que mon amour apporterait le souffle tiède et printanier qui attendrirait ce superbe morceau de glace.

— C'est moi, le superbe morceau de glace, dit Veta, et vous le souffle tiède ? Eh bien ! non, cher, non, sincèrement je ne le crois pas. Vous

êtes l'ami le plus ancien, le meilleur, mais voilà... Et cependant, vous avez décidé que je serai votre femme?

— Oh! décidé, moi? interrompit Alexandre.

— Chut! que sert de protester? Vous le savez bien. Qu'est-ce que cela fait, puisque j'y consens? Mais vous êtes-vous demandé pourquoi, après avoir pendant trois ans répété sur tous les tons et du plus profond de mon cœur : « Non, non, non! » j'ai dit : « Oui! » du jour au lendemain comme cela, sans crier gare!

— Pardi! parce que vous êtes une coquette et une capricieuse comme toutes les femmes... plus que toutes les autres femmes, devrais-je dire, et que vous en avez le droit.

— Vous n'y êtes pas, répondit Veta d'un air triste et affectueux. Coquette, capricieuse, moi? Vous plaisantez! mon orgueil même me le défend. Mais une influence occulte, je dirai presque négative, ne fut peut-être pas étrangère à ce revirement... Je le crois du moins... sans même pouvoir l'expliquer à ma propre conscience. Vous souvenez-vous de Jean Hotzko?

— Comment l'oublierais-je? N'est-il pas disparu d'une façon mystérieuse, du reste guère plus mystérieuse que sa personnalité?... fut-il jamais un être plus follement original, et qui ait laissé des traces plus ineffaçables dans l'imagination de ceux qui l'ont approché?... Car pour le connaître, qui jamais l'a connu?

— Ah! voilà le grand mot lâché. *Original!* dit Veta, pensive et comme interrogeant sa propre pensée. — Oui, cette fougue, cet éternel rebondissement des forces physiques et morales, cette spontanéité des décisions aussi bien que des désirs, cette pensée sans cesse mise en action, ces actions simultanées aux vouloirs, cette incomparable combinaison d'enfantillage attendri, d'ardeur timide et d'orgueil fou, tout cet ensemble, dis-je, qui, au fond, n'est que la Forme absolue de ce qu'un homme devrait être, nous l'affublons, nous autres, de ce nom grotesque : originalité!... terme presque dédaigueux, offensant par sa pitié même.

Veta se tut, puis reprit avec tranquillité :

— Quant à moi, j'ai toujours considéré Hotzko

comme quelque chose de vivant au milieu d'êtres faisant semblant de vivre.

— Hum ! qu'est-ce à dire?... proféra Repnine. Bravo ! jamais je ne vous ai entendu parler si chaudement.

— N'allez pas dire de bêtises, mon cher, interrompit Veta, les yeux très froids. Cela vous est si facile... Pardon ! pour en conclure, j'ai peu connu Hotzko. En effet, deux ou trois chasses au loup, quelques paris à cheval où je fus battue par son fameux sauteur (vous vous en souvenez, par ce *Faust*, méchant comme un tigre, anguleux et tirant à décrocher les bras), une causerie par-ci par-là, dans un bal, ou bien accoudés au rebord d'une loge; puis des rencontres passagères, imprévues, quelques paroles échangées au courant d'une danse et... un regard. Voilà tout... Cela vaut-il bien la peine d'en parler ?

— Ah ! murmurait très lentement Repnine, sans lever les yeux, quelques rencontres, des causeries par-ci par-là, des paroles échangées parmi la solitude de la foule, et... un regard !

Mais c'est beaucoup, Veta! s'écria-t-il avec passion. C'est tout. Que vous faut-il de plus, en vérité ?

— Qu'est devenu cet homme ? continua Veta sans écouter les exclamations de son fiancé. Deux ans déjà passés, il se présenta un jour dans notre monde. Jeune, de parents peu connus, fabuleusement riche, disait-on, il étonna pendant toute la saison notre société pétersbourgeoise par ses prodigalités excentriques, généreuses, ses folies, diriez-vous ? Mon Dieu, comme ses manières, à la fois douces et hautaines, tantôt glacées par une réserve impénétrable, tantôt exubérantes et émues, contrastaient avec la superbe, composée et vulgaire dans sa correction, de tous ces fantoches qui ne toléraient Hotzko que parce qu'il était riche ! Qu'est-il devenu ?

— Je n'en sais que ce qu'à travers mille commérages la rumeur a retenu de probable. Engagé, compromis dans des complications politiques et même financières, non de son propre chef, mais pour le compte d'amis peu délicats,

Hotzko disparut un beau jour comme vous ne l'ignorez pas, du reste. Les créanciers furent tous payés, jusqu'au dernier denier, y compris les intérêts monstrueux accumulés par son inexpérience. Sa maison, tout ce qu'elle contenait de chefs-d'œuvre d'art et de luxe : vendue; et ce qui l'attrista bien certainement davantage, ses chevaux, presque tous — le fameux sauteur entre autres — furent dispersés à vil prix chez les marchands. Voilà, en résumé, tout ce que j'ai su.

Veta, muette, s'était levée. Après un instant, elle reprit avec lenteur, comme si elle pensait à autre chose :

— Je vais m'habiller. Voulez-vous m'attendre sur le perron, où je vous rejoindrai ? A tout à l'heure, merci !

Elle s'éloigna, et Repnine, interloqué, tête basse, d'un air profondément triste, rallumait sa cigarette.

— Serait-ce possible ? Mais alors... pourquoi m'a-t-elle accepté ? Hum ! éternelle énigme de la femme, cette fleur de neige au brûlant par-

fum, cette enfant à l'âme insondable. Statue de glace ! Eh bien, après ?... Si je ne puis la faire fondre, elle restera ce qu'elle est... Cela suffit, je l'espère, au désir le plus enflammé.

II

La Néva, saisie par les glaces, sa nappe ruisselante arrêtée, solidifiée, devenue pour sept longs mois l'esclave passive et puissante de l'homme, pareille à une Titane qu'un charme magique aurait enchaînée, n'est plus qu'une large voie carrossable, pavée de blancheurs immaculées entre les deux superbes quais de granit rose qui l'encastrent.

Sur la rive gauche du fleuve immobilisé se dresse le Palais d'Hiver, tout en marbre, bâti par Catherine II, d'une architecture lourde, manquant de style, mais rachetant ses défauts par la grandeur même de sa masse. Des piliers de porphyre soutiennent les portiques disgracieux ; les innombrables fenêtres sont enchâssées de cuivre ; les plaques multicolores de

jade, de jaspe, de calcédoine, de basalte, revêtent l'imposante façade d'une mosaïque bariolée.

A fleur d'eau, sur le bord opposé de la demeure impériale, rampe la forteresse, noire, suintante et basse, mordue par des créneaux bruts ; sous elle se cachent des casemates, quelques-unes bien au-dessous du niveau de la Néva... Palais et prison, muets et mystérieux, en face l'un de l'autre, s'observent et semblent monter la garde éternelle d'une alliance inaliénable.

Derrière la forteresse s'élance, hardie et svelte, la flèche d'or de l'amirauté ; sa girouette, une frégate incendiée au soleil de midi, flambe dans le bleu saphirien du ciel.

Non loin du palais, au milieu de la grande place qui longe le fleuve, se cabre un cheval en bronze noir ; sa queue monstrueuse écrase le typhon qui de ses replis soutient le ventre de la bête. Pierre Ier chevauche le lourd coursier, sa main menaçante, étendue vers la Baltique, — cette fenêtre de l'Europe comme il l'appelait.

Entre les quais, sur la plaine neigeuse de la Néva engourdie, se dessine un large ruban bleu comme une lame d'acier moiré formant un cercle oblong d'une circonférence de plusieurs verstes : — c'est la piste, creusée et balayée dans la glace vive. Lavée d'eau chaude, à force de soins et d'entretien méticuleux, elle ressemble à un miroir bruni.

Elle est frangée de jeunes sapins, plantés côte à côte dans les remblais, et dont la verdure sombre tranche sur l'éclat argenté de la plaine.

Plus de cent mille spectateurs, pour la plupart paysans, soldats, petits commerçants avec leurs familles, entourent l'arène. De leur foule houleuse sort un immense et sourd bourdonnement.

Construites en bois léger, des tribunes occupent un tiers de l'enceinte. Là se prélassent des officiers, de riches marchands, des propriétaires et leurs femmes accourus de toutes les zones de la Russie. C'est un éblouissement de couleurs crues que leur variété même adoucit ; une richesse de tissus clairs se mêlant aux ors et aux panaches des officiers.

Au centre domine un grand pavillon drapé de pourpre où s'assemblent la grande noblesse, les hauts dignitaires, les princes vassaux des pays tributaires. Puis les grands-ducs et les grandes-duchesses, entourés de leurs cours respectives. Enfin, se détachant hors de tout ce ruissellement somptueux de vêtements chamarés et de draperies, seul, debout, d'une taille gigantesque, serré dans son uniforme blanc, raide et impassible, avec son profil d'aigle et ses yeux bleu clair étincelants, l'Empereur, le Tsar, l'Autocrate de toutes les Russies.

D'innombrables équipages sont massés derrière la foule. De cette ruche humaine monte et roule une rumeur grossissante. Cris, rires, injures, appels des vendeurs de kvas, querelles, chants, le cliquetis des sabres de la gendarmerie montée et le grincement des fers cloutés mordant la glace, se confondent en ce vaste bruissement grondeur.

Un par un, les légers traîneaux amènent les assistants, et, dans le pesage, sont déjà placés les coureurs. Là, les grands étalons des haras prin-

ciers, les plus nobles juments du sang Orloff, couverts de tapis de Perse ou de cachemires sans prix, attendent leur tour de parcourir l'arène.

A la tête de chacun d'eux se tient un palefrenier en chemise de soie blanche ou rouge et le kaftan de velours noir sans manches, serrant la taille. Les cochers, vêtus de l'habit russe à l'ancienne mode en drap fin bordé de castor ou de zibeline, et coiffés du bizarre chapeau de forme hiératique, ressemblant vaguement à une mitre basse, tiennent les rênes de soie nattée, immobiles sur les sièges, pareils à des figures en terre cuite peinte.

Un traîneau en bois de rose, tapissé de velours cramoisi, s'arrête devant le péristyle de la tribune principale encombrée de monde. Le président des courses s'élance du milieu d'une haie d'officiers de la garde, des membres du jury, des clubs et des principaux propriétaires de chevaux. Il présente le bras à une jeune femme vêtue d'un great-coat de renard bleu, une toque de la même fourrure sur ses cheveux

fauves. Elle descend, elle s'avance très calme — sa haute taille cambrée et son port révèlent Élisaveta Petrovna. Repnine la suit de près. Ils montent ensemble les gradins tapissés de moquette écarlate ; puis le président des courses, après avoir reconduit la nouvelle arrivée à sa place, s'éloigne, avec un profond salut.

Le visage de Veta, sous sa toque inclinée très bas sur ses sourcils, est sérieuse avec une sereine impénétrabilité. Ses yeux, longs et étroits, observent la foule, ses voisins et le parcours de la piste, sans hâte et sans sourciller. Elle tire de son manchon sa lorgnette de théâtre, une bonbonnière en or contenant du chocolat; puis, consultant une montre enchâssée dans un bracelet de cuir, elle dit d'un air triomphant :

« — Une minute ! Nous ne sommes qu'une minute à l'avance ! C'est beau cela ! » et, se penchant vers Repnine, ils se mettent à étudier le programme des courses.

Tout à coup un grand silence se fait. Le président des courses monte en courant sur son estrade réservée et la cloche sonne. Les grilles

du pesage s'ouvrent et deux chevaux, chacun attelé à un traîneau minuscule en osier doré, paraissent, tenus en laisse par leurs palefreniers. Ils viennent au pas, l'encolure encapuchonnée, fastueux et pleins d'orgueil. Leurs longues crinières flottent au vent, leurs queues crépelées, légères comme des cheveux de femme, et si larges qu'elles semblent des traînes tombant sur leurs jarrets, sont coupées carrément à ras de terre... A chaque mouvement elles ondulent, soyeuses, et donnent à la démarche balancée des chevaux une véritable majesté.

Les harnais de cuir mince, presque imperceptibles, se rattachent par des chaînettes d'argent. Un arc léger en bois précieux s'élève sur leurs petites têtes aux larges frontaux.

Ils s'avancent du pas cadencé des chevaux de l'Orient et regardent à droite et à gauche en s'ébrouant comme pour bien se rendre compte combien on les admire.

L'un est noir, d'un noir bleu, sans une tache blanche, de petite taille, à la poitrine bombée, la croupe puissante, aux pieds nerveux, le dos

court et droit, un magnifique produit des forts trotteurs qu'élèvent les gouvernements de l'Est.

L'autre, est un étalon du haras impérial, un Orloff pur sang, gris pommelé, aux crins blancs étincelants comme du verre filé. Ses nobles flancs moulés en coupe, ses formes élancées accusent son origine plus arabe que flamande, ces deux races dont le prince Orloff, après sa campagne en Turquie, inventa l'heureux croisement. Un réseau de veines gonflées sinuent sur son corps lisse et des pointes de ses petites oreilles recourbées jusqu'à ses sabots ronds, taillés en agate polie, il frissonne d'impatience contenue.

A côté du cheval noir, inscrit sur le programme « l'Aigle », amble un petit coureur cosaque à l'encolure de chevreuil, ses longues oreilles couchées en arrière, jambes fines, les postérieures plus hautes que celles du devant, croupe aiguë, corps levreté, crins durs et hérissés, l'œil flamboyant et fou, tout nerf, tout muscle — type parfait de laideur, mais une de ces bêtes qui font deux cents verstes en vingt-

quatre heures sans tomber et qui, massées ensemble, ont créé la plus belle cavalerie de l'univers, ces légions cosaques, jadis effroi de Napoléon lui-même et absolument incomparables dans l'attaque et les marches forcées.

Un jeune Tatare, âgé de quinze ans à peu près, penché sur une haute selle, courbé sur l'arçon, monte cet étrange spécimen des races sauvage de l'Ukraine. Il tire de toutes ses forces sur les rênes du bridon en cuir brut, qu'ornent des plaques en argent ciselé et deux énormes turquoises-talismans. Cet être simiesque et farouche tient un fouet court en ivoire à plusieurs mèches, le classique knout russe.

Il doit, galopant près de l'étalon noir au sang hollandais un peu flegmatique, l'exciter et l'encourager dans la course.

En ce moment, l'Empereur se lève. Lui et sa suite s'approchent de la balustrade ; le starter fait un signe, la cloche frappe un coup bref, et les trotteurs partent simultanément.

D'abord côte à côte, relevant et marquant le pas et mesurant leurs forces, il semblent s'ob-

server... Et, dans le silence absolu de toute cette multitude, le bruit des fers résonne strident et régulier. On entend même le souffle qui, à chaque respiration, sort des naseaux par jets de vapeurs brûlantes, visibles dans l'air glacé.

Le petit Tatare, couché sur les oreilles de son cheval, semble cloué aux brancards de « l'Aigle », juste une demi-tête en avant de lui. Sa figure sauvage, jaune de frénésie, révèle une intense et une inconsciente férocité. Le cheval, sous lui, prend exactement l'allure d'un levrier courant après le lièvre. A son galop facile et ramassé, il est clair qu'il ne donne pas un quart de sa vitesse.

L'Aigle, sans précipiter ses mouvements, allonge avec précision, jetant les sabots d'une force telle que chaque fois qu'ils fendent l'air on croirait qu'il va se les arracher. A chaque enjambée il couvre insensiblement un plus grand espace de terrain.

Mais l'Orloff gris « Lovki », d'un trot balanceur, et comme jouant de tout son corps superbe et souple, gagne par degrés son adversaire.

Alors les paris s'élèvent, une rumeur confuse, toujours plus montante, secoue la foule. C'est comme le grondement d'un tonnerre qui approche.

Le Tatare pousse un cri rauque, touche légèrement son cheval qui bondit en l'air, et l'Aigle, avec la régularité d'une machine et une solide puissance de jarrets, révélant aux connaisseurs que plus la distance serait longue, plus les chances lui devenaient favorables, augmente aussi sa vitesse.

Sans lever la tête, l'œil sombre ombragé de longs crins, il semble sûr de sa force et de son fond. En quelques minutes il atteint l'Orloff et se maintient à son niveau ; puis, lentement, comme en rampant, la tête d'ébène, puis toute l'encolure se dégagent de l'étalon gris et irrésistiblement prennent l'avance...

En ce moment, la moitié du parcours est franchi ; des hurlements retentissent... L'Aigle, l'Aigle gagne, cent... deux cent mille roubles pour l'Aigle !...

Mais alors le cocher du cheval blanc secoue

les rênes, claque de la langue, et, comme une flèche échappée de l'arc, se haussant et levant la tête pareil à un cygne en colère, Lovki, dont les fers ne touchent plus la glace, semble nager, voler, planer. A trois quarts de la piste, à son tour, il atteint son rival et, après quelques secondes de lutte palpitante, le dépasse et tient la tête.

Le petit Tatare, alors pris de véritable folie, devenu non plus jaune mais vert de rage, se met à pousser des cris qui n'ont rien d'humain, des interjections inarticulées qui rappellent des jappements de chacal. Cependant, l'Aigle, toujours impassible, poursuit sa marche rythmée et taciturne et suit de près le blanc. Enfin, au dernier moment, à deux cents mètres environ du but, on le voit — comme si tout à coup la conscience de son péril l'avait frappé — donner son trot en entier. Et c'est miracle de constater ce subit et magnifique accroissement de vélocité dans une bête si calme et si imperturbable ; à dix mètres de la cloche ils courent nez à nez ; à cinq, l'Aigle est en avant d'une

tête : le Tatare hurle comme un orchestre de démons. Mais se dégageant, comme s'il déployait des ailes, Lovki s'élance et, dans un effort suprême, gagne d'une demi-longueur !

Le tumulte qui s'élève alors est indescriptible. La foule entière, comme un seul homme, se rue sur la piste, entourant le vainqueur, lui baisant le front, les yeux, les sabots, la croupe et jusqu'au cocher, impassible au milieu des hourrahs interminables.

Enfin son palefrenier, un grand tapis sous le bras, parvient à se frayer un passage jusqu'à lui, et, couvert de ses housses chamarées traînant jusqu'à terre, qui le font ressembler à un des anciens palefrois du moyen âge bardés et drapés de riches étoffes, au milieu du délire général, il s'éloigne lentement.

La piste est aussitôt déblayée. Chacun reprend sa place. Les tribunes se calment peu à peu. L'Empereur s'est assis.

De nouveau un silence relatif règne sur cette marée de têtes mouvantes.

Pendant la durée de la course, assourdie de

toutes ces clameurs, Veta était restée dans son fauteuil, les coudes appuyés au rebord de la tribune, soutenant sa lorgnette de théatre des deux mains et suivant les péripéties de la lutte sans donner signe de l'intérêt passionné qu'elle y prenait.

Seulement, au moment où, malgré les vociférations du Tatare, l'Orloff avait affirmé sa supériorité, elle s'était levée toute droite. Son beau masque froid n'avait point frémi, ses lèvres étroitement serrées réprimaient les cris d'impatience, de fièvre et de triomphe qui brisaient sa poitrine pendant qu'elle secondait de ses désirs les efforts victorieux de son favori.

Mais quand tout fut terminé, se rasseyant, elle dit à Repnine, très calme :

— Je le savais bien. Chevaux et hommes, c'est tout un. Le *sang* triomphe toujours.

Plusieurs courses à peu près pareilles se succédèrent, puis ce fut le tour des chevaux attelés en paire. L'intérêt allait croissant. On eût dit que chaque homme et chaque femme, se pressant autour de l'enceinte, se considéraient

en quelque sorte propriétaires de l'un de ces beaux animaux, champions du sport préféré des Slaves.

Enfin les programmes annoncèrent la dernière, la plus fiévreusement attendue des courses, celle des trois chevaux, marchant ensemble de front, l'attelage russe par excellence : la « troïka ».

C'était là le vrai clou de la fête. Aussi, lorsque, après le coup de cloche règlementaire, les trois traîneaux, attelés chacun de leurs trois coursiers piaffant et se cabrant, s'approchent et se rangent au poteau du départ, tout le monde dans les tribunes est levé, et au silence vibrant qui tombe subitement, on sent l'attente âpre de toute cette multitude.

La distance à franchir est de vingt verstes (environ vingt-sept kilomètres), parcours habituel des courses de troïka, relativement peu nombreuses.

Dans l'air rare et glacé, les sonneries des innombrables grelots, accrochés aux harnais, tintent mélodieux en tierces habilement ména-

gées, et la clochette d'argent pendue à la douga peinte de couleurs variées sur fond or, accompagne en sourdine les grêles carillons.

Le premier attelage est de trois fines bêtes roux or, aux crins plus pâles, harnachées de cuir fauve natté, orné de glands de soie émeraude, les rênes de même couleur.

Le second se compose de trois Finlandais bai brun, trapus, doublés, au poil dru et ondé, aux crinières démesurément longues. Leur harnais de cuir noir se plaque de cuivre.

Le troisième traîneau suit, attelé de trois étalons blanc, d'un éclat de neige immaculée. Leur poil court luit, aveuglant. Des reflets d'argent moirent leurs cuisses et leurs cous élégants. Leurs membres secs frémissent comme ceux des élans de la forêt. Leurs museaux seuls, très fins, sont d'un noir de charbon et les naseaux roses, immenses, trouent cette ombre comme deux brûlants soupiraux. Les yeux tendres, proéminants et pleins de flammes, sont cerclés de bistre, comme ceux des femmes de l'Asie.

Leurs harnais de cuir brun merveilleusement travaillé ressemblent à de minces rubans tissés et rattachés richement par des couronnes d'or.

Le cocher, un jeune gars, svelte et brun, a le type régulier des paysans de Bessarabie. Le propriétaire de cet équipage beau comme un traîneau de fées, n'est autre que le prince polonais Sangoushko, dont le haras possède les seuls authentiques produits arabes en Europe.

Les conducteurs des deux autres traîneaux sont des hommes ventrus et barbus, aux faces kalmouks, aux yeux étroits et pétillants.

Ils sont là, les neuf chevaux, immobiles, si merveilleusement dressés que pas un seul ne dépasse d'une ligne la corde imaginaire, qui semble tendue par le starter devant la tribune impériale. Leurs flancs se soulèvent ; ils renâclent, et, d'un pied timide, grattent à peine la neige...

Quelques minutes s'écoulent... le signal du départ ne vient point. Un soupçon d'impatience, presque d'étonnement, envahit les visages de la foule qui ne comprend rien à ce délai.

Le silence devient intense... les chevaux semblent pétrifiés... La cloche ne frappe point le coup attendu... Veta elle-même, debout, penchée hors de sa loge, machinalement, saisit le bras de Repnine et le serre de toutes ses forces. Des plus lointaines extrémités de la piste, la foule se presse sur les barrières et se pousse à les briser.

Depuis quinze minutes environ que cette attente dure, une espèce d'angoisse s'empare de toute cette multitude, lorsque, tout à coup, les grilles du pesage s'ouvrent et un spectacle inouï vient s'offrir à l'assemblée tumultueuse.

Trois rosses efflanquées, mélancoliques, éclaboussées de neige sale, que de vieux harnais déchirés, mi-ficelle et mi-cuir, attachent à un immonde véhicule en écorce de bouleau, comme ceux qui servent aux Lapons à porter aux halles le poisson sec et les porcs gelés, paraissent, tête baissée, traînant les jambes, et viennent lentement se poster côte à côte de leurs aristocratiques prédécesseurs.

Ceux-ci reniflent ét s'ébrouent, semble-t-il, de dédain et de fureur contenus, regardant avec des coups d'œil obliques s'approcher d'eux ces misérables intrus.

Une sorte de gémissement d'horreur et de surprise s'élève des poitrines oppressées de la foule. C'est comme le souffle rauque d'une gorge monstrueuse, le cri étouffé d'une bête à mille voix. Veta tressaille et se mord la lèvre jusqu'au sang. Mais la cloche sonne trois coups qui retentissent avec une intensité inusitée au milieu de l'ahurissement général. Les nombreux sabots frappent ensemble à l'unissson la glace sonore, et c'est un fracas dont l'écho frappe tous les cœurs, serrés par une longue attente.

Les alezans se détachent sans retard du groupe des attelages et se trouvent tout de suite en avance de plusieurs longueurs. Le cheval du milieu, auquel on donne le nom pittoresque de *racinier,* un vieux trotteur, fameux par ses exploits d'antan, jette les pieds avec la grande allure d'une ancienne étoile des hippodromes

nationaux. Son âge ne lui permettant plus de courir seul, et les luttes de troïkas exigeant un plus grand fond mais une vitesse moindre, il stoppe légèrement et dédaigne l'aide des chevaux de volée, maigres et ardents coureurs du Don, qui galopent sans même se presser, les naseaux à terre, recourbés en demi-cercle et soulevant leurs croupes légères.

Après eux, viennent les Finlandais, tirant sur leurs rênes à tout rompre. Déjà l'œil du timonier s'enflamme et les connaisseurs présagent qu'ils donneront bien du mal à leurs concurrents.

Assez loin en arrière arrivent les étalons blancs, véritables merveilles de beauté et de race, incomparablement appariés et dressés de telle sorte que leurs corps souples serrés les uns contre les autres et leurs trois fines têtes aux crins étincelants dressées avec orgueil, présentent l'aspect fantastique d'un seul être multiple, superbe en son envolée de grand animal héraldique.

Le trotteur du milieu nage : ses sabots, très petits, frôlent la glace et sa large queue s'épand

sur ses traces, s'ouvrant et s'allongeant comme la queue d'un paon. Ses deux compagnons, recourbés en serpents, le touchent de leurs croupes et leurs encolures s'écartent en éventail de la sienne ; leurs naseaux roses étincellent comme des trous de sang ; élastiques et joyeux dans leurs mouvements, ils bondissent comme des chevaux en liberté.

Enfin, tristement, suivant de très loin le sillage de ces pompeux coursiers, viennent les pauvres bêtes harassées, levant peu les pattes, et leurs clochettes de cuivre aux sons fêlés tintent mélancoliquement.

D'une couleur indéfinissable, la maigreur de ces misérables haridelles les fait paraître difformes ; ils semblent n'être là que pour une gageure ridicule. Le cocher, un homme voûté, affublé d'une houppelande rapiécée, — est-il gris ou engourdi ?... personne ne l'eût deviné. — Sur son passage, une immense huée et des éclats de rires accompagnent cette grotesque apparition. Nul n'avait jamais vu semblable défi aux bienséances sur l'aristocratique arène de la Néva.

C'est dans cet ordre que les troïkas passèrent devant les tribunes.

A la moitié du second tour, les petits chevaux noirs, jetant les pieds avec une telle vélocité qu'on ne les distinguait pas plus que les rais d'une roue lorsqu'elle tourne, dépassèrent les alezans assez facilement. En vain ceux-ci luttaient et précipitaient leurs pas ; les Finlandais étaient seuls, en avant de tous, sous la tribune du starter.

Pendant la majeure partie du troisième parcours, les distances se soutinrent à peu près, mais en approchant du poteau, les Sangoushko, jusqu'alors retenus à force de poignets par le Petit Russien, fondirent soudain d'un tel élan inattendu que, sans visibles efforts, ils atteignirent les chevaux roux, dépassèrent les Finlandais, marchèrent quelques instants côte à côte avec eux et les laissèrent irrévocablement bien loin en arrière. De l'entière multitude, ce cri monta :

« Les blancs gagnent, hourra pour les Sangoushko ! »

Et les chevaux, excités par ce bruit, comme s'ils comprenaient les applaudissements, entrent dans un affolement de joie et d'ardeur. Ils hennissent et renâclent, ils exultent, pris du délire du combat, et, au terme du cinquième tour, ils sont à quatre cents mètres en avant.

Enfin commence le dernier tour.

Pendant les diverses péripéties de ses rivaux, la troïka du paysan, assez en arrière des autres, ne perdait cependant pas trop de terrain, malgré le galop nonchalant ou plutôt fatigué des chevaux ; on s'étonnait même de les voir à la moitié du dernier parcours, lorsque les Sangoushko n'étaient plus qu'à cinq cents mètres des tribunes.

Tout à coup, le paysan se redresse un peu dans son traîneau, retrousse le bonnet de fourrure qui lui descend sur les yeux, rassemble les rênes et fait entendre un sifflement aigu et prolongé. Alors une métamorphose curieuse frappe de stupeur la foule. Les chevaux, comme à un appel surhumain, se redressent, et leurs osseuses silhouettes prennent une beauté de

lignes absolument nouvelle et faite pour ainsi dire de leur transformation morale ; leur poitrail se bombe, leurs têtes, tristement penchées, surgissent hautes, échevelées, dardant le feu de leurs orbites et de leurs naseaux, un courage ancien raffermit leurs flancs, leurs jambes brisées retrouvent la grâce puissante d'une allure presque oubliée, leur queue orgueilleusement déployée en étendard bat leurs cuisses amaigries. Et c'est comme les coursiers d'une vision spectrale, traîneurs fourbus de la décrépitude, à qui soudain un souffle régénérateur, une réminiscence héroïque sonne le clairon de la victoire.

Tel, un vieux carcan de fiacre à demi tombé sur les genoux, presque sourd et aveugle, accablé du poids de l'immonde véhicule qui grince sur ses essieux, entend soudain la trompette du régiment que servirent ses premières années.

Il dresse les oreilles, il secoue les harnais, il se grandit, il emporte, battant en mesure la terre de ses sabots, la lourde voiture, son quotidien martyre. Il n'en ressent plus le poids.

Ainsi la troïka, arrachée de sa torpeur par le sifflet de son maître, s'élança et fendit l'air d'un bond prodigieux et que rien ne faisait prévoir. Les chevaux transfigurés, rehaussés par le réveil de leur sang, portés en quelque sorte par une puissance secrète jusque-là engourdie, sans secousses et comme sans difficulté, volaient, accéléraient leur vitesse ardente; ils louvoyèrent entre les noirs et les alezans, qui, désespérés, cherchaient à se mettre en travers de leur route pour les arrêter, les dépassèrent sans broncher et déjà gagnaient sur les Sangoushko.

Alors, en un effort suprême, non plus chétifs, boueux, misérables, mais dans toute la fougue de leur gloire et de leur triomphe prestigieux, développant leurs membres d'acier et fouettant l'air de leur haleine sonore, ils atteignent les étalons princiers, les côtoient pendant quelques instants, les frôlent de leur tourbillon et, les laissant derrière eux, s'arrêtent net sous la tribune impériale, victorieux d'au moins dix longueurs.

Un long moment, la foule, ahurie, resta muette

de stupéfaction, littéralement dans l'impossibilité d'applaudir ou de huer. Elle contemplait bouche bée ces chevaux sordides qui avaient battu les plus hauts sangs de l'Empire et qui, subitement calmés, déjà reprenaient leurs attitudes mornes et leur laideur primitive. Telle, dans le conte de Perrault, Cendrillon, au coup de minuit, dévêtue de ses riches parures, se retrouve dans sa pelisse grise et ses sabots de bois.

Jamais charme magique n'opéra plus vite et plus complètement.

Et soudain, de plus de trois cent mille gorges, jaillit un long cri, un hurlement formidable, saluant la victoire de ces bêtes inconnues sur leurs aristocratiques concurrents.

Les paysans, le monde, entassés autour de la piste, les tribunes, toute la foule debout battait des mains, poussait des exclamations redoublées. Ce fut une apothéose. Chacun voulait savoir le nom du cocher, la race de ses chevaux... mais, sans faire nulle attention aux clameurs et aux ovations qui l'entouraient, celui-ci tourna bride, renfonça son chapeau sur ses

yeux et, aussi piteusement qu'elles étaient entrées dans la course, tête basse et flancs rentrés, les pauvres rosses reprirent le chemin du pesage ; il semblait que le léger traîneau d'écorce leur fût devenu à présent un poids insupportable.

Rien ne put arrêter leur retraite obstinée et presque honteuse... Bientôt ils disparurent derrière les portes du pesage.

Mais Veta s'était levée, elle serrait fièvreusement sa lorgnette, sa tabatière dans son manchon et, boutonnant son pardessus, elle prit le bras de Repnine et l'entraîna vers la sortie...

— Vite, vite — murmurait-elle... je veux le voir, je veux les voir !...

Repnine, sans répliquer, la pilota à travers les groupes agités discutant les événements de la journée.

— Vite ! répétait la jeune femme, se dirigeant vers la sortie du pesage.

Son regard brillait d'une inquiétude inexplicable, sa lèvre arquée semblait agitée d'un frémissement intérieur.

En ce moment, les grandes rosses sombres de la troïka victorieuse surgirent si près d'elle que Repnine la retint brusquement... Mais, se dégageant de son étreinte, elle s'élança rapidement au devant des chevaux.

— Que je voudrais le voir, lui, que je voudrais les avoir, ces nobles bêtes, — dit-elle de sa voix claire et nette...

Le paysan tressaillit, tourna la tête du côté de cette voix ; d'une main fiévreuse, il souleva un peu le bonnet de fourrure qui ombrageait son front, et ses yeux tristes rencontrèrent les yeux humides, interrogateurs de Veta.

Cette fois, elle pâlit... et ce fut tout.

Pas un mot ne sortit de ses lèvres. Le traîneau boueux, à demi démoli, crissant sur la neige gelée, avec le paysan, retombé dans son attitude morne, passa dans la buée chaude montant des chevaux, qui semblaient prêts à tomber sur leurs genoux.

. . . .

Un an s'était écoulé, l'événement extraordinaire qui bouleversa toutes les cervelles et

les imaginations des Pétersbourgeois n'était plus qu'une histoire ancienne. Nul n'avait appris le nom du paysan dont l'équipage misérable avait remporté la plus étonnante des victoires inscrites aux fastes des courses... Les uns croyaient à un sortilège, d'autres assuraient qu'un docteur mystérieux avait donné à ces chevaux un breuvage puissant, dont la force galvanisait les animaux épuisés. Mais l'actualité succédait déjà au pâlissant souvenir de cette déconcertante victoire.

Repnine épousait Élisaveta Petrovna. C'était l'événement du jour. Le soir du mariage, revenant de l'église, où toute la cour, la haute société et la garde au grand complet assistaient au mariage d'une des plus célèbres beautés de la saison, un coupé neuf aux initiales des nouveaux époux ramenait chez eux Veta et Repnine.

La lune pleine éclairait les neiges fulgurantes, leur éclat baignait d'une douce lueur la robe en satin blanc de la mariée. Sa tête, un peu renversée sur les coussins sombres du coupé, semblait porter avec peine ses lourds

cheveux fauves; son beau profil était calme, son regard pensif.

Au seuil de leur hôtel, Repnine ouvrit la portière, s'élança dehors et tendit la main à sa femme. Celle-ci, lentement, descendit à son tour et s'arrêta un instant pour admirer les fluidités argentines de l'incomparable nuit boréale... Le coupé s'éloigna, ils restèrent seuls sur le perron. Repnine, d'un geste, avait éloigné les serviteurs...

Tout à coup, Veta se retourna comme frappée d'une influence mystérieuse : elle aperçut, attachée à la grille du parc, à quelque distance du perron, une troïka de chevaux... Leur haute taille, leurs ombres monstrueuses, donnaient à l'attelage un aspect surnaturel; et le silence et l'immobilité de ces animaux ajoutaient à l'impression spectrale de leur apparition.

Veta, brusquement, descendit les marches du perron et, d'un pas vif, marcha du côté de la vision mystérieuse.

Sa longue traîne soyeuse et serpentine reflétait les ondoiements des lueurs lunaires, et

c'était merveille de voir cette femme élancée, blanche, aux cheveux déroulés, superbement inondée des clartés ambiantes et s'avançant sur un talus aveuglant de neige. Elle formait avec toute la nature une symphonie parfaite de blancheur. Elle s'approchait sans hésitation du traîneau et, cependant, un frémissement contenu faisait battre son cœur.

Elle avait reconnu, en effet, les trois haridelles victorieuses du grand prix de la Néva.

Le traîneau était vide, mais sur le siège en loques, de couleur indéfinie, un papier tranchait. Elle le prit et lut :

« Jean Hotzko à Élisaveta Petrovno Repnine. »

Veta tressaillit ; d'un mouvement involontaire elle porta à ses lèvres le chiffon de papier qu'elle laissa choir ensuite, comme effrayée, puis s'approcha des chevaux, qui, au son de sa voix pénétrante et chaude, hennissaient doucement...

Elle caressa leurs nobles têtes que la faim et les privations avaient amaigries et flétries, mais

qui gardaient encore leurs formes parfaites, et les examinant de plus près, elle reconnut les trois plus fameux trotteurs de Hotzko du temps de sa prospérité. Dans l'effondrement de sa vie, de sa fortune et de son avenir, il n'avait gardé qu'eux. Ils étaient sa joie unique, le dernier lien qui le rattachait à son passé. Mais Veta avait dit : — Je voudrais les avoir ... — c'était son cadeau de noce.

Veta passa une main tremblante sur leurs beaux yeux enveloppants et tendres, détacha doucement la corde qui les nouait à la grille et les amena elle-même dans l'écurie où elle les installa avec tous les soins possibles, dans cet abri qu'ils ne devaient plus quitter.



LE CHEVAL DU COSAQUE



La cabane basse, construite en rondelles tamponnées d'argile, semble penchée, prête à se disjoindre sous le poids d'un grand toit de chaume loqueteux, qu'écrase à son tour l'énorme embroussaillement d'un nid de cigogne.

Une toute petite vieille, très vieille, chétive et tremblotante, dont le corps d'oiseau est serré dans un sarrau couleur de brique fanée et les pieds chaussés de minuscules cothurnes d'écorce, s'appuie contre l'auvent de la porte, dans une attitude rigide, croisant sur sa poitrine ses

deux bras desséchés, aux muscles saillants, gonflés par un labeur quasi séculaire.

Les mèches de ses cheveux blancs-jaunes sont nouées d'un mouchoir de teinte indéfinissable ; les sueurs de longues années ont raviné son masque : elles ont creusé sur son front et ses joues les ornières profondes de la douleur.

Ses yeux bleu faïence aux prunelles rétrécies contemplent, avec une angoisse concentrée, un cosaque harnachant son cheval.

Le jeune homme est de forte carrure, petit de taille, large d'épaules; ses moustaches jeunes mais longues et rudes, noires comme ses cheveux taillés ras, tombent sur ses lèvres rouges. Les yeux gris, obliquant vers les tempes, et le nez camus, révèlent l'origine asiatique de ce descendant de Timour-Lenk.

Une courroie, soutachée d'acier, ferme sa casaque de gros drap vert, et les pantalons bouffants rentrent dans de hautes bottes d'un cuir rougeâtre.

Il boucle les sangles de la selle dont les arçons élevés, en bois verni, supportent un coussin de

cuir rembourré de crin, brodé de passementeries chatoyantes. Lentement, il passe la bride ouvragée (nouée, non cousue) et incrustée de trois turquoises verdies ; il examine l'un après l'autre les sabots luisants et ronds de sa monture ; le knout traditionnel pend avec le lasso à l'étrier. Un grand manteau roulé, un bidon d'étain et deux sacs de grosse toile chargent le cheval ukranien aux pattes d'araignée, à la croupe anguleuse et dont le cou flexible supporte une tête ressemblant à celle d'une biche au fin museau ; ses grands yeux somnolents, son attitude patiente et lasse, révèlent peu l'ardente force, le courage et l'endurance de son tempérament.

Ayant achevé ses préparatifs, le jeune homme se redresse et, les yeux baissés, caressant ses moustaches d'une main distraite, reste immobile, plongé dans ses réflexions.

On sait que les cosaques, en retour de la protection et des terres que leur accorde le gouvernement, sont tenus de servir avec leurs propres chevaux dans l'armée russe, pendant

un laps de temps de trois à dix années, suivant les pays et les lois des différentes tribus soumises à l'Empire.

Marco Tinorka part pour rejoindre le régiment où il est inscrit dès sa naissance. Le Hetman lui a signifié l'ordre de remplacer un camarade mort subitement.

La vieille, ankylosée dans sa douleur muette de créature passive, douleur qui ne sait ni pleurer, ni se plaindre, suit chaque mouvement de son fils d'un regard empli de la vague terreur de certitudes néfastes. Près d'elle, une jeune paysanne sanglotte, accroupie, le visage caché dans son tablier ; les cheveux drus, couleur paille sèche, repoussent sa haute coiffure de nouvelle mariée et ses mains crispées s'enfoncent dans la toile à carreaux de sa jupe.

Marco avait épousé depuis deux mois environ cette fillette de seize ans. Il partait ; il disparaissait au fond de cet anéantissement absolu de l'individu, où l'être devient chose, l'âme... rouage, et l'homme... soldat. Il savait que cette femme, presqu'enfant, dès ce jour n'était plus

que sa veuve, son absence devant durer de longues années. Elle était vouée d'avance à la solitude dangereuse, à l'abandon d'une situation anormale, l'entraînant forcément, de par la routine, à l'acquiescement tacite des mœurs de campagne, au métier de prostituée. Il savait, lorsqu'en une ardente étreinte il allait, à cette heure, la presser entre ses bras, que c'était l'adieu suprême entre elle et lui, l'adieu qui n'aurait pas de fin.

Les paysans écrivent peu. Il se sentait déjà devenir un mórt pour ces deux êtres auxquels se bornait son horizon de vie.

Et son cœur battait lourd comme un plomb dans sa poitrine. A travers les larmes qu'il cherchait à retenir, le soleil, qui baissait rapidement, semblait une énorme éclaboussure de sang et d'or; la lointaine steppe, verdoyante sous la rosée, se criblait de topazes étincelantes, acérées comme des pointes minuscules de lances. Une brume claire et houleuse emplissait le crépuscule où les hirondelles, en tournoyant, passaient par milliers de virgules bleues, et

dans leurs courbes multiples lui criaient leur salut de départ.

Cacher toute émotion est un instinct particulier aux deux extrêmes de la civilisation : la taciturnité de l'être primitif et la réserve de l'homme des sociétés compliquées se ressemblent. Marco se baissa pour essuyer de sa manche les larmes qu'il ne pouvait retenir. Il rassemblait dans sa main et caressait la crinière enchevêtrée pendant jusqu'aux genoux des jambes fines du coureur. Celui-ci, de taille moyenne, les flancs creux et la croupe tombante, regardait autour de lui avec un regard indicible de tristesse résignée et de presque humanité. L'instinct des bêtes possède parfois la valeur des plus subtils sentiments humains.

Le cheval des steppes est le compagnon, l'ami, l'enfant de la maison, partageant l'existence, les labeurs et les repas de la famille Ukranienne, se nourrissant, comme elle, de grains de maïs écrasés et de galettes de seigles; il laboure, herse et piétine les gerbes au temps de la moisson, ce qui ne l'empêche pas de

courir dans les courses des chevaux du pays et d'être renommé pour sa vitesse.

Si sa vélocité sur un parcours restreint n'égale pas celle des grands chevaux anglais, il les tuerait sur les distances de soixante ou de cent verstes qu'il franchit facilement de son long et régulier galop, soutenu et étendu comme celui d'un loup de prairie.

Chaque année, vers la Noël, il part, et son léger traîneau d'écorce suit à la file d'autres innombrables traîneaux qui, chaque hiver, s'en vont, par longues caravanes, porter aux villes les plus éloignées, blés, poissons salés, cochons fumés, maïs et froment : tous les produits enfin du grand lac Caspien et de la terre opulente des steppes.

C'est un spectacle curieux et saisissant celui de ces muettes enfilades, suivant le même sillon creusé dans des neiges par les pieds de centaines de chevaux s'avançant du même pas régulier, comme mus par un rythme intérieur. Ils vont... chaque sabot se pose et s'incruste sur la trace du sabot qui l'a précédé, à tel point que la route

ressemble à une échelle interminable jetée à plat sur les neiges étalées, recouvrant l'immensité des plaines. Les hommes, blancs de givre, leur haut bonnet de fourrure rabattu en auvent sur leurs sourcils, marchent paisibles et graves comme en un rêve, fumant leurs courtes pipes en terre glaise. Parfois ils entonnent de monotones refrains simples et nostalgiques, requiems éternels de leurs éternelles lassitudes. Et dans la nuit tombante, à travers le silence des solitudes sans couleur, ce long troupeau d'hommes libres, ouvriers des besoins de la civilisation croissante, passe et glisse comme une procession spectrale ; et les silhouettes-fantômes, grandies par la grise vapeur des brouillards nocturnes, semblent incarner dans leur lente progression l'image des générations voyageuses à travers les âges : elles passent muettes et passives, symbole de l'âme errante, passionnée et mélancolique de ces peuplades, dont la pensée engourdie, mais puissante et patiente, s'éveille uniquement à la réalité des choses, par la guerre, le labeur ou l'amour.

Marco, après quelques moments de silence, secoua la tête avec un mouvement de défi brusque et, s'approchant à pas mesurés de sa mère, se prosterna devant elle, touchant la terre de son front... La vieille femme, sans proférer une parole, lui imposa les mains avec un geste biblique ; le long de ses profondes rides coulèrent à flots de lourdes larmes, et son regard, subitement rallumé par la torture de l'imminente séparation, s'emplissait de cette angoisse presciente, que l'on voit aux prunelles des mourants, cette terreur devant le mystère du « jamais plus ».

Marco se releva et se tourna vers sa femme ; avec un hurlement aigu de jeune animal frappé, elle se jeta sur son mari. Celui-ci, sans faiblir, l'étreignit et l'embrassa sur les lèvres à trois reprises. Elle se tordit autour de lui comme un serpent, l'enlaça de ses bras nerveux, et ses cris redoublèrent, effrayants, pleins d'une rage d'amour et de désespoir.

Marco, d'un effort calme, plein de passion et de vouloir, la repousse loin de lui, s'élance sur

son cheval et s'enfuit au triple galop ; les boucleteries d'acier sonnent sur la selle. Les fers retentissent sourds en s'éloignant sur l'herbe élastique ; bientôt, aux yeux des femmes pleurantes, l'homme et le cheval, se détachant en noir sur les lueurs crépusculaires, prennent la forme vague d'un grand oiseau fantastique envolé à tire d'ailes vers l'horizon de braise et d'ocre empourpré. Quelques minutes encore et il a disparu, fondu dans la lumière du couchant.

Au régiment, la vie de Marco Tinorka fut celle de tous ces cavaliers, fils de l'Ukraine, orgueil de l'incomparable cavalerie dont les chevaux « ont lavé deux fois leur poitrail sanglant dans la Seine ».

Il fut bientôt au courant de son métier. Son régiment caserna à Pétersbourg, puis à Moscou. Il vit la ville assise sur un marais fétide, la ville miraculeuse de granit rose et de palais marmoréens, amalgame grandiose de luxe occi-

dental encastré dans les boues et la sauvagerie indigente d'une bourgade asiatique, ville de palais bâtie sur pilotis et ceinturée par la majesté dormante de la Néva, large comme une mer.

Il vit, couchée dans le somptueux veuvage de son Kremlin crênelé, aux murailles d'envergure assyrienne, Moscou, pareille à quelque Czarine douairière, abandonnée pour les faveurs d'une cour nouvelle ; Moscou, dont les cinquante coupoles d'or, les clochers sveltes comme des minarets, les églises bariolées ressemblent à un parterre de fleurs artificielles surgissant d'une plaine de glace.

Il campa sur les mornes rives de la Mer Blanche, mer morte, mer meurtrière, où les peuplades désolées du Nord allument les éternels feux de leurs cabanes souterraines. Il parcourut les splendeurs fleuries de la Mer Noire, mer de vie et de lumière, aux tribus d'hommes et de femmes superbes, épanouis aux soleils enchanteurs du Midi. La terre slave fut connue par lui dans son étendue géante et sous

ses multiples aspects. Il fut le nomade asservi de la civilisation.

Marco et son cheval prirent part à la campagne de Turquie. Ils accomplirent ces marches forcées, célèbres dans les annales des guerres européennes. Plus d'une fois, ils franchirent soixante verstes en une nuit pour combattre depuis le lever jusqu'au coucher du soleil.

Blessé à Plewna, Marco eut le bras amputé à l'épaule et fut renvoyé dans ses foyers.

Dix ans s'étaient écoulés depuis le soir où le Cosaque était parti..... dix années retranchées de sa vie.

Il rentrait à petites journées et son cheval mi-fourbu, les genoux pliés, l'haleine courte, veule et voûté, baissait sa tête alourdie, se traînant le long des routes poussiéreuses des steppes de la Bessarabie.

Cependant lorsqu'enfin, sous un soleil torride, dans le lointain du gris frissonnant des herbes brûlées, le grand nid échevelé de la cigogne se dessina sur le toit paternel et que le village natal apparut comme un bouquet de

verdure solitaire au milieu des plaines jaunies, il sembla qu'un parfum spécial de l'air, quelque chose de retrouvé, de familier, vint réveiller le sang dans les veines appauvries du vieux coursier... Il aspira, en ronflant, l'odeur des fumées de paille brûlée, odeur particulière aux campagnes de la Petite Russie ; il leva la tête, pointa les oreilles et, d'un pas plus allègre, s'achemina vers le hangar où son existence avait commencé.

La porte de la chaumière était close ; les fenêtres aussi. Marco mit pied à terre. Nul espoir de retrouver sa mère ou sa femme n'agitait ce revenant que la vie avait balotté, — naufragé, qu'elle ramenait aujourd'hui brisé et vieilli à sa hutte vide, sans famille, sans désir de s'en créer une nouvelle, véritable Robinson de l'île déserte de sa vie, à tel point usé, si entièrement déraciné du sol natal, si radicalement arraché à ses habitudes ataviques et journalières, que l'existence se prolongeait et se soutenait en lui uniquement par une sorte de routine, simple force d'inertie vitale.

Marco essayait d'ouvrir le loquet rouillé, lorsqu'il entendit un bruissement léger; la haie remua, les branches s'écartèrent et, stupéfait, il vit sa mère se lever péniblement et accourir vers lui à tout petits pas, avec une démarche d'enfant rachitique; le cosaque frémit en revoyant ce corps amoindri, ces membres ratatinés, ce visage blême, tortionné et fondu si étrangement que la vie semblait s'être attardée uniquement dans les yeux restés perçants et noirs, dernières lueurs vitales au milieu de ces décombres humains.

Marco s'attendait si peu à la revoir que cette apparition subite lui causa presque une douleur. Il la retrouvait, mais il la reconnaissait à peine. Elle lui faisait l'effet d'une vision, d'un gnome, d'un être effrayant; il l'avait si bien crue disparue, que son étonnement et sa joie devenaient une sensation poignante. Elle se pressa contre lui avec un murmure inarticulé, et des sanglots de petite fille, pareils à un bruit de soufflet déchiré, se soulevaient dans son sein creux.

— Mère, dit Marco, et ma femme?.....

La vieille secoua la tête comme pour dire : Tu sais bien ! Marco ne répéta plus sa question : l'irrévocable ne se discute pas ; il emmena son vieux compagnon qui hennit d'une voix grêle en rentrant sous le chaume où il était né et trébucha au seuil vermoulu qu'il avait franchi si souvent.

Son maître rentra dans la hutte où sa vieille mère lui servit les choux aigres et le pain noir du souper, en pleurant comme si elle éprouvait l'angoisse la plus intense à revoir ce fils adoré. Il reprit sa vie de paysan ; mais sa santé minée, ses forces usées et la solitude dont il avait perdu la passion sauvage, le plongeaient dans un marasme profond ; il ne parlait à personne, les gens du village hochaient la tête lorsqu'il passait.

Les jours coulaient. Marco se remit à travailler la terre ; son vieux cheval reprit la charrue et la herse. Au printemps, le champ de la veuve se hérissa des poussées vertes d'un jeune et fort froment. Mais, de mois en mois, le Cosaque allait s'affaiblissant ; il maigrissait ; sa figure hâve se décolorait ; l'amputation, faite trop

hâtivement, au milieu des dangers et de l'effarement d'un champ de bataille, avait atteint les sources mêmes de la vie.

Il le sentait bien, mais la résignation stoïque et simple de l'homme des champs est muette.

Et cependant les affres de la lente dissolution lui enlevaient peu à peu l'appétit et le sommeil; il semblait las de respirer. Une nuit sa mère l'entendit se lever et sortir de la hutte. Il marchait d'un pas lourd et mal assuré. Elle entendit grincer la porte du hangar où le vieux cheval fourrageait en soufflant sa paille de seigle. Malgré l'appréhension lui mordant le cœur, elle n'osa pas le suivre et resta de longues heures sur son grabat, tremblante, ahurie, retenant sur ses épaules les haillons que le vent d'hiver secouait brutalement à travers les jointures des fenêtres. Enfin le jour parut, pénétrant par les vitres opaques : elle se leva, s'achemina vers l'écurie dont la porte battait aux poussées de la rafale ; son fils, étendu sous le ventre du cheval qui continuait à broutiller tranquillement, ne respirait plus.

Le visage de Marco était rajeuni ; un sourire grave entr'ouvrait ses lèvres, il était mort sans secousses, sans terreur, sans refus, comme meurent les êtres et les plantes que la vie abandonne et qui se dérobent devant l'inutilité de la lutte.

Le Cosaque et sa mère n'avaient ni parents, ni amis dans le village. Le soir même du décès, le charpentier seul aida la pauvre femme à mettre son fils dans la boîte en minces planches de sapin qu'il posa ensuite, selon l'habitude russe, sur la table des repas.

Et voici que le clair obscur maladif du pâle matin d'hiver blémit..... Vingt-quatre heures à peine se sont passées depuis que le soldat s'est laissé tomber sur la paille du hangar pour mourir, tel un enfant lassé s'endort après une longue course. La vieille, de ses bras chétifs, fait glisser de la table et traîne vers le seuil le long cercueil en bois blanc ; elle s'y reprend à maintes reprises ; la porte ouverte à la bourrasque du vent laisse entrer des paquets tournoyants de neige. La mère s'attarde un instant

pour s'essuyer le visage, trempé de sueur et de larmes, avec le revers de sa manche.

Elle abandonne la bière en travers du seuil et va chercher le cheval de Marco. Elle lui passe le licol déchiré et le collier dont le cuir usé, en s'effritant, a dénudé le bois. Le vieux coursier se place de lui-même entre les brancards du traîneau bas, en forme de demi pirogue, l'amène avec effort devant la chaumière; il baisse la tête jusqu'à terre, traîne les jambes et somnole, engourdi sous l'air glacé. Mais soudain, apercevant cette chose immobile dans sa longueur blanche en travers du porche, il renâcle et dresse les oreilles; l'odeur de la mort, humée par lui sur maints champs de combat, emplit ses naseaux palpitants et l'effraye; il s'arrête cependant, docile à la main tremblante qui le conduit, et attend que la paysanne trébuchante, essoufflée, ses mèches grises flottant aux rafales qui semblent se jouer d'elles, fasse couler le cercueil au fond du traîneau.

A chaque secousse il sursaute et frémit; ses veines endormies par l'âge se gonflent, courent

et sinuent sur ses flancs et son cou ; son œil étrange s'agrandit et se cercle de rouge.

La mère referme derrière elle le loquet, s'enveloppe la tête et les épaules d'un châle noir roussi par les années et, prenant le cheval par le licol, marchant à pas pénibles, s'achemine dans les terres détrempées vers l'église, éloignée d'au moins quinze verstes de son village.

Et le soleil, perçant comme à regret les noires nuées grosses de neige prête à tomber, vacille dans les hauteurs comme un cierge énorme que les rafales brusques, à chaque instant menacent d'éteindre. Et l'air, et la terre, et le ciel sont gris ardoise, lavés çà et là de lueurs fugaces d'un jaune huileux, et, dans l'uniformité terne, indiciblement triste de la campagne en deuil, dans le mutisme sépulcral de cette nature endolorie en proie aux cruautés hivernales, se meuvent machinalement et du pas majestueux des antiques prytanées, les silhouettes sombres de la mère et du cheval, menant à sa dernière demeure le Cosaque, le « Reposé ».

Ils passent comme une vision nocturne, ombre détachée d'une procession funéraire évoquée par le crayon d'un Dante qui serait peintre ; le jour taciturne se traîne et s'assombrit avec les heures qui s'attardent ; et vers le soir, le clocher rustique apparaît grêle et mal d'aplomb, accoté à une coupole en cuivre terni ; l'humble groupe s'arrête au pied du péristyle vermoulu, aux marches défoncées ; la nuit déjà enveloppe l'église, blafarde sous les neiges trouant le ciel noir, et la mère, sachant que l'heure est trop avancée pour appeler le pope, n'ose déranger sa sainteté et se dispose à passer la nuit sous l'abri des murs délabrés. Elle débride le cheval, lui attache une muserolle emplie de seigle et s'assied au fond du traîneau près du cercueil, s'y appuie, s'y pelotonne, s'engourdit bientôt dans la torpeur de l'attente ; et, peu à peu, le froid l'envahissant, sa vieille tête glisse sur le couvercle. Elle s'endort. A travers son sommeil, ses bras étreignent le cercueil, comme autrefois ils étreignaient l'enfant, depuis si longtemps disparu dans l'homme, l'homme

aujourd'hui disparu dans le cadavre; et les vents de la nuit sifflent ; et la neige, tombant sans relâche, enveloppe d'une humide mousseline de rêve, les pèlerins sous son doux et froid suaire ; et les rares étoiles surgissent et transparaissent comme des clous pâles sur le dôme obscur ; et la nuit coule sans heurt, sans retards, sans efforts, lente, longue, monotone, indifférente, inéluctable... rien ne trouble les deux dormeurs ni leur paisible compagnon mâchant sa pitance de blé noir : Marco roulé, sombré, englouti dans le repos absolu, sans réveil, l'oubli final que donne la mort; la vieille femme, envahie par un sommeil précurseur de ce calme promis que plus rien jamais n'interrompt.

C'est ainsi que le Cosaque et sa mère attendent l'heure de l'ensevelissement.

A l'aube, le pope ensommeillé, maugréant d'être trop tôt debout, expédie cette corvée, hâtivement, sans respect, semblant craindre d'en faire trop pour les quatre pauvres kopeks que, si humblement, lui tend la main de la

paysanne, cette main frémissante et pareille à la feuille morte qu'une tige vieillie ne rattache plus qu'à peine au tremble entièrement dénudé.



ALI



Les grands canons, pointant leurs gueules noires hors des embrasures à fleur d'eau de la forteresse Saint-Paul, annoncent de leur sourd et long aboi, répété à intervalles égaux, que l'Empereur va passer la revue de sa garde.

Déjà, sur le Champ de Mars les régiments attendent, massés par bataillons ; et le roulement sourd de l'artillerie, s'avançant au pas, se rapproche pour halter aux abords de la grande plaine sablée qu'encadrent des parcs verdoyants et que longe au nord l'étincelante largeur bleue de la Néva, pailletée de prismes

sur ses vagues, crispées comme celles d'une petite mer.

Soixante mille hommes et chevaux, hanarchés avec un luxe sans pareil sont là, immobiles, somptueux dans le silence formidable d'une multitude armée, sous les rayons fulgurants d'un soleil de juin.

Une foule de spectateurs, grossissant d'instant en instant, se rue sur la corde formant barrière et qui, seule, suffit cependant à la contenir. Les toits des maisons sont noirs de têtes. Un bruissement indicible, pareil au bourdonnement de ruches d'abeilles monstres, emplit l'air embaumé de seringas et de lilas fanés.

Le ciel est de ce bleu que les pays septentrionaux, durant leur court été, disputent aux éternels soleils du Sud, d'un bleu turquoise, pierre porte-bonheur des Russes.

Et voici, qu'arrivant au trot régulier de quatre trotteurs gris-pommelé, à tous crins, attelés à une daumont bleu royal, avec, sur ses panneaux, les aigles noirs à deux têtes blasonnés sur fond or, apparaît l'Impératrice, vêtue de

crêpe crême sous une ombrelle mauve, avec deux de ses plus jeunes enfants à ses côtés.

Un piquet de Cosaques la précède. L'Empereur, sur un superbe pur-sang roux feu, l'accompagne à la portière droite, vêtu du grand uniforme blanc à cuirasse d'or et portant l'aigle essorant du casque en pointe des chevaliers-gardes, régiment de l'Impératrice.

Il est vraiment beau avec sa taille de demi-dieu, son profil léonin, à l'œil clair et perçant, et c'est de lui que disait Talleyrand : S'il ne fût né César, il l'aurait inventé.

Les maréchaux de l'Empire, les généraux divisionnaires et les officiers supérieurs le suivent. Derrière eux, la légion des princes tributaires ou soumis du Caucase, de la Mingrélie et du Daghestan, dans tout l'éblouissement sobre de leurs costumes orientaux, les uns bardés de chemises d'acier et coiffés de leurs casques acérés d'argent bruni, les autres dans leurs burnous blancs et leurs bonnets de fourrure.

Le cortège débouche des quais que murent

leurs parapets de granit rose et, salué par les hourrahs frénétiques du peuple, contourne les tribunes drapées de pourpre frangée de crépines d'or; il s'arrête au pied de l'escalier couvert de drap écarlate.

L'Impératrice descend de la daumont et gravit lentement les marches de la tribune, où déjà les femmes de la famille impériale et des grands dignitaires, les dames et les demoiselles d'honneur, vêtues d'étoffes chatoyantes, attendent l'arrivée de la souveraine.

Celle-ci, les accueillant d'un pâle sourire, prend place sur son siège au milieu de ses enfants groupés autour d'elle.

L'Empereur la salue militairement en portant la main à son casque, puis fait volte-face; et son cheval se pose, les pieds de devant réunis, ceux de derrière écartés, immobile et frémissant, pareil à un bronze doré, dont les crins seuls seraient vivants, en face des bataillons qui se mettent en branle et défilent lentement devant le Czar qui, d'une voix de stentor, lance les commandements.

Le bruit que soulève le pas des lourds chevaux est semblable au bruit d'un torrent qu'on aurait enchaîné, le cliquetis des armes à celui de grêlons frappés d'éclairs continus.

Voici d'abord les chevaliers-gardes, immenses sur leurs chevaux de haute taille merveilleusement appareillés, à la robe lustrée comme du satin noir ; les brides et les harnachements sont de cuivre massif, les cuirasses et les casques en or, ceux-ci surmontés de l'oiseau d'argent aux ailes déployées : leur stature et la magnificence de leurs accoutrements leur donnent l'apparence héraldique de grands moyennâgeux ou d'hommes légendaires. Après eux, les gardes à cheval sur leurs bais à crins noirs; les dragons dont les longues crinières balaient les épaules, leur prêtant un aspect fabuleux, demi-dieu, demi-animal ; puis viennent, caracolant sur leurs montures plus élégantes, les hussards verts de Grodno, les hussards bleus de Nijni, les hussards blancs de la garde, les lanciers avec leurs drôles de chapskos carrés et leurs lances.

La cavalerie s'éloigne... et par masses profondes, silencieuses et sombres, par masses interminables s'avance l'infanterie aux fameuses baïonnettes, l'infanterie de Souvaroff. Elle vient, rapide et sans bruit, de ce pas infatigable et muet, particulier aux races de va-nu-pieds, ces races de paysans-pélerins chaussés, pour l'hiver seulement, de sandales d'écorce de bouleau.

Elle passe, et après elle, au roulis tonnant de ses lourdes pièces, s'approche l'artillerie, taciturne, uniforme avec ses caissons monstrueux, vert noir, et ses pièces montées, semblables à de longs cercueils d'acier. Chaque escadron se distingue par la couleur de ses chevaux. Il y a là les noirs, les roux, les gris, les rouans, les pies, les bais... les tigrés. Elle s'allonge — les chaînes de fer s'entrechoquent, les roues grondent, les essieux cahotent sous le poids, la terre tremble et une poussière dense s'élève sur ses traces.

Elle passe comme une vision dantesque, funèbre et menaçante.

Puis un long silence... la plaine se vide — un frémissement d'attente parcourt la multitude. Soudain, avec la rapidité d'une trombe et le tonnerre d'un ouragan qui vole, dix mille Cosaques débouchent au triple galop ; leurs corps serrés dans leurs tuniques rouges soutachées de métal, le bonnet de fourrure pointu enfoncé sur le crâne, les yeux comme des vrilles de feu dans leurs masques camus, ils arrivent, penchés sur leurs petits chevaux efflanqués, aux formes de chevreuil, aux pattes d'araignées, aux prunelles flambantes. Ils se précipitent, massés l'un contre l'autre, dans l'échevèlement d'une course sauvage et, sitôt en vue du Czar, d'un bond ils se dressent debout sur leurs selles et passent devant lui, déchargeant leurs carabines et poussant d'effroyables clameurs emplies de frénésie et de farouche jubilation, des cris rauques, où l'inclémente joie de leur race indomptée éclate comme pour tromper leur docilité quotidienne. On dirait que la vieille Ukraine tout entière, soulevée hors de l'humus des steppes, se dresse pour acclamer un maître

qu'elle attend et redoute depuis tant de siècles. Ainsi une louve rugit moitié d'amour et moitié de furie à l'aspect de son dompteur.

Un jeune homme, presqu'enfant, vole à leur tête, sabre au clair, et au moment où il dépasse la tribune impériale, par une volte savante et audacieuse, il quitte le grand front de ces barbares légions dont la houle se précipite, grossit et disparaît dans une tempête d'applaudissements populaires.

C'est le fils de l'Empereur,... le Hetman honoraire des cosaques.

Un murmure d'admiration, un frémissement adulateur et amoureux agitent les femmes, serrées les unes contre les autres dans les tribunes, lorsque le grand duc arrête net son cheval à quelques pas derrière l'Empereur.

Sa beauté n'est comparable dans sa chaude pâleur qu'à celle des statues athéniennes, et son regard a quelque chose de nostalgique qui rappelle celui de Dionysos, jeune dieu de la mort, aimé des femmes grecques. Son justaucorps bleu sombre porte des cartouchières

d'argent, une ceinture du même métal soutient le fourreau de son sabre recourbé à l'arabe. Un large bonnet de fourrure soyeuse ombre son visage qu'une teinte de mélancolie rend plus charmant encore. Le cheval qui le porte est un Syrien plus blanc qu'un cygne ; l'œil immense, cerclé de brun, et le museau, si petit qu'il tiendrait, selon le dicton oriental, dans la main d'une femme, seuls sont noirs ; et les sabots ronds ont la couleur et le poli de l'agate.

Il se cabre et reste ainsi un instant, le corps vertical et les pieds battant l'air, puis retombe, comme retombe la plume d'une aile blanche, sans bruit, sans effort et passe instantanément de la plus grande activité de mouvement au repos absolu.

Celui qui n'a point vu sous le ciel de Lybie, — ce ciel d'un bleu si profond qu'il déconcerte presque l'admiration, — un cheval bédouin de haute race passer comme une traînée d'argent sur le sable élastique, ou bien, immobile, les oreilles transparentes et menues, palpitantes

comme des antennes, se dresser pareil à un marbre animé dans sa parfaite symphonie de couleur, de mouvement et d'expression, celui-là ne saurait rêver la perfection de grâce héroïque et de vigueur délicate incarnée en un étalon pur-sang de l'Iémen.

La petite princesse Maroussia, — arrivée depuis deux semaines seulement de la campagne où son enfance, entourée de gouvernantes anglaises et françaises, fut élevée dans une solitude presque complète, mais qui déjà, grâce au rang et à la fortune de ses parents est admise à la cour avec le titre de demoiselle d'honneur de l'Impératrice, — avance sa petite tête frêle, casquée de cheveux châtains dorés trop lourds, pour mieux contempler de ses deux yeux gris bleu, humides d'étonnement ravi, le jeune homme merveilleux sur son cheval de rêve et qui semble porter en lui-même tous les charmes et toutes les souverainetés.

Le regard de Maroussia avait-il cette attirance particulière attribuée à un pouvoir magnétique et mystérieux, forçant le regard d'un autre à

venir à lui par son simple vouloir; avait-il seulement cette puissance, — la plus pénétrante de toutes, en somme, l'attraction de l'être pour l'être, alors que tous les deux n'ont qu'à se voir pour se trouver... dignes l'un de l'autre... qui sait ?.. Mais le jeune Hetman, au milieu du fracas de la horde se précipitant avec la furie d'une légion de sauvages, au centre même de ce bruit chatoyant, de ce vertige et de cette splendeur qui l'enveloppaient de toute l'enivrante apothéose que donnent l'orgueil et la jeunesse humaine à leur apogée, leva la tête et aperçut l'ovale fin et presque transparent, à force d'émotion, du visage de Maroussia.

Les yeux des deux enfants se rencontrèrent, s'appuyèrent l'un sur l'autre, s'unirent et reçurent réciproquement l'empreinte de leur naissante pensée... Une émotion simultanée frappa ces deux êtres si neufs, si étrangers à tout contact inférieur ou sordide.

Il vit la robe de pâle rose ondoyer sur les formes souples et grêles, moulant les épaules tombantes et flotter en plis jusqu'aux pieds

mignons, car Maroussia était placée sur la première marche de la tribune. Elle se détachait comme une rose à peine carminée sur un fond d'étoffes lamées de soie et d'or. Il vit le grand chignon bas, pesant, comme un nœud de bronze soyeux sur la nuque délicate, l'ombrelle de dentelles adoucissant la pourpre des fines lèvres, railleuses et si tendres... l'éclat furtif des yeux étonnés et sourieurs.

Elle, de son côté, reçut dans son cœur vierge, écrin vide encore, la vision de ce jeune homme dont la présence réunissait dans sa grâce juvénile tous les rayons les plus fortunés des destinées humaines.

. . . .

Un grand bal au Palais d'Hiver. Ils dansent, elle, dans sa robe crême, un collier de perles trop grosses pour son mince cou de petite fille, — lui, dans son uniforme rouge de cosaque du Don. Ils dansent ensemble. C'est une de ces valses vertigineuses, tourbillon énivrant, valse ardente, emportée, héroïque qu'aiment les peuples jeunes, au lieu de cette valse mesurée,

piétineuse, emplie d'afféterie et peut-être de science intime, chère aux salons bourgeois de l'Occident, cette valse, que je ne sais plus qui, a qualifiée de « simulacre du vice sans en avoir le plaisir... » Ils valsent, et leurs pieds effleurent à peine le miroir poli des parquets, à travers les salles immenses ; et il semble que leurs corps s'éthérisent dans ce vol rapide que soulèvent des musiques cachées par les bosquets de camélias et de rhododendrons, et qu'emporte le rayonnement de mille feux répercutés à l'infini dans les glaces murées entre les parois de marbre blanc.

Il lui dit très bas, très doucement, comme s'il craignait que sa voix pût la blesser :

— Aimez-vous à danser, Maroussia ?

— Je n'en sais trop rien, Altesse, répond celle-ci, c'est mon premier bal.

— Vraiment ?... c'est curieux ! Eh bien, moi aussi, c'est le premier bal où j'assiste officiellement. Jusqu'ici ce n'étaient que des soirées ou des sauteries d'enfants. C'est drôle, n'est-ce pas ? C'est notre première valse à tous deux...

— Oui... je croyais mieux aimer monter à cheval, mais...

— Ah ! vous chassez ?

— Oui... quel beau Syrien vous montiez l'autre jour, à la Revue !...

— C'est Ali... le Shah de Perse me l'a offert. Oui, il est beau, mais on ne me laisse pas le monter souvent, il est trop capricieux.

— Cependant, l'autre jour ?...

— Oui, oui, il était dans un de ses bons moments. Je le monte chaque matin au manège et j'espère bien que je le dompterai enfin à force de douceur, à moins que...

— A moins que ?... Achevez...

— Oh ! rien... c'est une idée que j'ai quelquefois... très ridicule, je l'avoue..., il me semble qu'Ali durera plus longtemps que moi.

— Que dites-vous ?

— Oh! une bêtise... mais pardon, vous voilà toute songeuse. J'ai comme cela des manies... de vraies lubies. Je crois que lorsqu'on est trop heureux on se crée des ennuis...

— Oh ! oui, car qui peut se dire plus heureux que Votre-Altesse ?

— Vous croyez ?... répondit le Prince avec un sourire contenu.

. . . .

Ils passent à travers les feuillages dorés de l'automne finissant, par ces îles fameuses de la Néva, véritables émeraudes sur une nappe d'émail saphirien.

Ali s'avance paisible ; ses flancs, sa croupe, son cou reflètent les rayons du soir et son grand œil oblique cerclé de bistre, sous ses longs cils, jette parfois un regard négligent sur une fine jument tarbe, Pomponnette, qui danse et frétille, coquette et capricieuse, aux côtés du coursier — né des amours du soleil et du vent — comme a dit Lamartine.

— Voici la dernière fois pour bien longtemps que nous nous promenons ensemble, dit le jeune homme en regardant la petite princesse Maroussia. Des raisons politiques m'envoient à l'étranger chercher une femme, mais je suis bien sûr... que je reviendrai seul.

— Ah, dit Maroussia en pâlissant un peu... vous... reviendrez... seul ?

— Oh oui ; d'abord je ne veux pas me marier, puis c'est si terrible d'épouser quelqu'un que l'on connaît à peine... que l'on n'aime pas...

— Hélas, dit Maroussia, je le sais bien !

— Vous ? Comment pouvez-vous le savoir, vous ?

— Mais oui, maman m'a dit hier au soir que j'étais fiancée au comte B...

— A B... ? Et vous avez répondu ?...

— Qu'avais-je à répondre... puisqu'elle disait que j'étais fiancée ?

Un grand silence ; puis le prince murmure :

— Et l'on prétend, que nous autres nous sommes les maîtres des hommes. Quelle ironie ! Nous ne sommes pas seulement les maîtres de nous-mêmes.

En ce moment, Ali fit un bond brusque de côté. Avait-il été piqué par un éperon distrait ou bien la voix heurtée de son cavalier l'avait-il effarouché ?... Par un violent effort le prince se retint et l'arrêta, Maroussia le vit pâlir.

— Vous êtes blessé ? s'écria-t-elle.

— Non, non, un tour de reins seulement. Ce ne sera rien.

Le lendemain, cependant, il gardait la chambre, et, deux mois après, lorsqu'il partit pour l'étranger, il marchait avec difficulté et n'avait point remonté Ali.

. . . .

Deux années après, la petite princesse Maroussia, depuis longtemps déjà comtesse B..., habitait, sans la quitter jamais, aux environs de Penza, une campagne déserte, très vaste, très éloignée.

Elle passait les jours, les semaines et les mois, dans une somnolence vague, une sorte de marasme, doux comme une brume d'un gris velouté, où glissaient les souvenances de possibilités entrevues, enveloppées de regrets infiniment adoucis, adorablement indéfinissables.

Elle savait son ami malade, bien loin, et n'en recevait que de rares nouvelles.

Un soir qu'elle se promenait dans le parc, elle vit venir à elle un officier dont elle ne

reconnut pas la figure. Il la salua, et lui présentant une lettre qu'elle prit, tremblante un peu, il s'éloigna. Elle lut ces mots :

« A la princesse Maroussia, je lègue mon cheval Syrien Ali avec mon souvenir affectueux. »

C'était tout : c'était la fin.

Quelques jours après, voilé de couvertures en laine blanche, brodées de l'écusson du défunt, Ali, avec un hennissement clair de bienvenue, entra de son pas souple et détaché dans la chambre que lui avait préparée sa nouvelle maîtresse. Et cette chambre était celle de la petite princesse Maroussia, vaste pièce, au rez-de-chaussée, qu'elle avait divisée en deux par une cloison sculptée, au centre de laquelle, juste au-dessus du lit bas de la jeune femme, un panneau ovale glissait en s'ouvrant, pour qu'Ali puisse y passer sa belle tête à l'œil presqu'humain.

Quels tumultes de sensation, souvenirs d'un rêve à peine éclos, encore moins formulé, obscurcirent de larmes les pauvres yeux si jeunes et déjà si tristes et si résignés ! Quelles intan-

gibles nostalgies de non-être s'infiltrèrent dans cette âme blessée avant que de vivre, endolorie sous les cendres d'un feu qui n'avait point brûlé et dont toutes les ardeurs, encore à naître, se mouraient déjà, inconscientes d'elles-mêmes !

Maroussia s'approcha de l'étalon beau d'une beauté exotique, échoué comme elle-même, au gré des hasards, dans un milieu étranger, mortel pour sa race et ses habitudes ; lui, nourri des savoureuses herbes aromatiques des pâturages syriens, — elle, accoutumée aux raffinements et aux élégances d'une coterie d'élite.

Elle aimait cet être d'un sang héroïque, aux mouvements et aux regards empreints d'un faste naturel et d'une noblesse d'hérédité qui lui rappelait, par son allure royale, celui qui le lui envoyait.

Dans l'orgueil même de son aspect délicat et fougueux, elle trouvait un charme poignant. Il lui restait comme unique et vivante preuve du songe fait à deux,... dont l'un avait déjà disparu sans retour, comme une vision de lueurs matinales,... dont l'autre se perdait dans la

mélancolie de désirs inavoués, inaccomplis, de ces désirs fantômes dont la persistance a parfois plus de durée et de saveur que les plus brutales réalités de la vie.

Durant une année entière, Ali partagea la solitude de la petite princesse.

Le matin, au soleil levant, on pouvait la voir, frêle figurine de Saxe, sur son cheval rapide et léger, passer comme un oiseau bleu sur une nuée neigeuse, à travers les noires feuillées des sapinières ; sous eux s'étalaient les tapis roux que forment les aiguilles tombées. Une brume d'or, tamisée par les branchages, auréolait leurs têtes, et le bruit des sabots non ferrés, frappant les racines sinueuses des vieux arbres, troublait seul le merle éperdu de gaîté ou la grise bergeronnette sautillante sur les fougères.

Et c'était si harmonieusement mélancolique et d'une quintessence de poésie si rare et si exquise, cette vision de deux êtres similaires dans leur abandon, leur aristocratie native, dans leur solitude et leur destin, que la vieille forêt, semblait-il, les prenait pour d'adorables

revenants des cavalcades d'antan, alors que la reine d'Oberon et ses fées chevauchaient leurs coursiers d'ivoire.

Ou bien, lorsque la lune en son plein, large et jaune, éclairait les étendues dormantes des sarrazins et des seigles, qu'encadraient les sous-bois aux profils fantastiques sous les fluidités lumineuses de la nuit, souvent la princesse Maroussia, vêtue d'une amazone blanche, laissait se dérouler ses longs cheveux châtains ondés qui se mêlaient aux crins argentés d'Ali... Elle aimait se perdre dans les lointains d'irréel qu'évoquent les claires nuits d'été. Elle s'en allait, disait-elle, boire les larmes de la lune; — et parfois l'apparition lumineuse d'un cheval éblouissant, sous une forme frèle et blanche comme une vapeur, éveillait en sursaut quelques bergers nocturnes, accroupis près d'un feu de paille, et leur taciturne troupeau de bœufs, couchés et ruminants autour d'eux.

Et voilà que le cruel hiver, cruel pour les natures faiblissantes, mais conservateur fécond des germes forts et jeunes, vint de son voile

glacé, épais et blanc, recouvrir toute la terre. Et les forêts devinrent des basiliques de cristal sonores, l'air une améthyste condensée, le ciel un saphir concave et les champs une étendue étincelante de draps d'argent prismés de gemmes... Et les deux oubliés, les deux solitaires, enchâssés dans cet océan de froidure, se serraient plus étroitement l'un contre l'autre avec cette pertinace étreinte, suprême défense des faibles contre l'inimitié omnipotente des choses inexorables.

Ali se mourait : le climat dur de Penza blessait le fin tissu de ses poumons, créés pour aspirer l'éther brûlant des vastes prairies syriennes. Il se mourait de phtisie, et Maroussia s'en allait aussi plus lentement, minée de langueur et de nonchalance, laissant pour ainsi dire s'échapper sa vie, faute de vouloir la retenir, comme l'eau d'une source coule entre les doigts mal joints d'une main trop paresseuse pour se fermer.

Un matin elle trouva son ami raide et sculpté cruellement par la mort, comme un cheval de

Phidias, que le temps creuse plus profondément sur les grandes frises du Parthénon, — l'œil grand ouvert, ses narines rouges pâlies dans l'ébène mat et terne de son museau délicat.

Elle s'assit près de lui ; quelques larmes coulèrent de ses yeux : elle était trop faible pour pleurer avec violence. Mais, moins de deux mois plus tard, elle s'en alla aux pays inconnus, rejoindre le fantôme de son rêve;... elle s'en alla, comme s'en vont les fleurs cueillies au matin pour s'effeuiller le soir à la fraîcheur de la nuit.

Ainsi disparurent, sans laisser de traces, les impalpables vestiges d'un songe à peine remémoré : telle une fumée bleuâtre monte du sein d'un lac dormant et s'évanouit en s'élevant le soir, à l'heure où le soleil se couche.



CHASSE AUX LOUPS

EN TRAINEAU



DEUX hommes et une femme dans une grande pièce meublée moitié à l'européenne, moitié à la mode de l'Orient.

Un large et bas divan, couvert de riches étoffes, où s'empilent des coussins le long du mur ; des peaux de fauves sur le plancher, sous les meubles, un peu partout ; des sièges bas, un dressoir sculpté avec des pièces d'argenterie massive; un haut poële en faïence hollandaise aux peintures fines et une table carrée couverte d'une nappe rouge, sur laquelle chante le samovar au milieu des tasses transparentes et

de verres en cristal de Bohême enchâssés dans des filigranes de métal ; aux murs, tendus de cachemire, plusieurs pastels fanés, des photographies et un grand tableau à l'huile où, sous un ciel monotone, galope après un renard très roux, une chasse à courre, cavaliers, amazones, chevaux et chiens vigoureusement enlevés sur la verdure crue des plaines...

Un des hommes, déjà grisonnant, avec des yeux et des sourcils noirs, en jaquette de velours brun et bottes molles, étendu dans un fauteuil, parcourt un journal.

L'autre, un jeune lieutenant en demi-tenue, justaucorps déboutonné sur une chemise en soie écarlate, vigoureux, fleuri de teint, cheveux courts et moustaches dorées, un sourire franc sur ses lèvres un peu pleines, les mains derrière le dos, — arpente la chambre de long en large, d'un pas ferme et régulier.

La femme jeune, délicate, les tresses blond filasse tombant en catogan bas sur sa nuque, la taille serrée dans une blouse bleu sombre ceinturée d'une natte d'argent piquée de tur-

quoises, une gourmette d'or sur son poignet fin, est étendue sur le divan turc et fume une cigarette. Ses yeux clignotants, hardis et souriants, se dilatent par moments avec des lueurs et des ombres instantanées comme ceux des félins. Indolente et lassée au repos, fébrile, trépidante au moindre mouvement, c'est un singulier mélange de vivacité et de nonchalance, de câlinerie et de dureté ; les replis de sa bouche mince recèlent une volonté opiniâtre.

Au dehors, une nuit claire aux blancheurs métalliques ; sur les vitres, le givre s'arborise et trace de merveilleuses fleurs imaginaires dont les nervures s'irisent sur le verre.

Au dedans, une atmosphère tiède, capiteuse, imprégnée d'effluves de thé, de tabac et de cette subtile et particulière senteur de peaux tannées avec art et que l'on appelle communément parfum de cuir de Russie.

Un silence absolu règne depuis quelque temps et la jeune femme bâille en s'étirant, puis hume dans une frêle tasse japonaise le breuvage jaune et fumant.

L'officier s'approche d'elle ; une lueur traverse ses yeux bruns : — on dirait un rayon à travers une feuille sombre. Il s'assied près d'elle, à ses pieds. Elle répond à ce moelleux et gai regard avec une moue coquette.

— Que faisons-nous demain ? sussurre-t-elle en rejetant son bras derrière sa tête, — et la gourmette d'or sonne clair à ce geste. — Quels sont vos projets, prince ? — Elle regarde le liseur dans le fauteuil près de la table.

— Il faudra essayer du côté de la Chénaie, répond celui-ci, s'arrachant à son journal. — Les paysans se plaignent ; il paraît que chaque nuit, dans les parages du lac Vert, les loups font des ravages : un cheval, l'autre soir ; hier, une vache ! Ils l'ont égorgée vers l'aube ; le croiriez-vous ? Elle était chaude lorsqu'on l'a retrouvée tout près du chemin..... les bandits !

— Alors, à courre ? interrogea Mme Novar.

— Oui, les chiens sont en bon état, les grands lévriers blancs bien entraînés. Ils ne demandent qu'à aiguiser leurs crocs sur des os de loups.

— La lune est couronnée, dit l'officier, (c'est-à-dire porte un halo rayonnant) — forte gelée pour demain !

— Oh ! je ne crains rien, moi ! Amazone, toque et gants en peau de loutre : avec çà, on brave tout ! Pour Dieu, n'oubliez pas le champagne, prince ?

— N'en doutez pas, madame, réplique l'hôte, tout sera fait selon vos ordres.

Un silence s'ensuit.

— Écoutez, écoutez... j'ai une idée ! s'écrie soudain Mme Novar, jusque-là pelotonnée dans les coussins comme une chatte endormie, — et d'un bond la voilà debout, vibrante et transformée. Elle rejette, d'un recul de tête vif et preste comme celui d'un oiseau, les torsades de cheveux un peu dénoués sur son cou, et ses yeux mi-fermés s'ouvrent verts et gourmands.

— Qu'est-ce donc ? Quoi ? questionne le jeune lieutenant, — un air de naïve admiration épanouissant sa bonne face carrée.

— Je veux, *je veux* absolument, tout de suite, sans retard, que nous organisions une chasse,

une vraie chasse en traîneau, en troïka ! Vite, vite, prince ! Ordonnez, appelez... Voyez quelle nuit éblouissante ! quelle neige, quelle lumière, quelle vie ! tout cela nous appelle ! tout cela nous entraîne ! Allons, faites atteler, je cours me vêtir.

— Chère madame, répond le prince avec hésitation en se levant un peu raide de son fauteuil, ce serait avec le plus grand plaisir, mais...

— Mais quoi ? Quelle raison allez-vous nous forger encore pour rester enfoui dans votre douillette, siroter votre thé et vous transformer en marmotte ou en momie ? — Mais regardez donc : (s'élançant à la fenêtre et retirant les lourds rideaux d'une main fébrile : un flot de blancheurs entre par torrents dans la pièce mi-éclairée par deux lampes voilées). Regardez, c'est un Niagara de nappes électriques ! C'est une apothéose de clartés fougueuses ! Est-il possible de rester chez soi quand une pareille nuit est en fête ?

— Chère madame, réplique le prince avec un

léger accent de mauvaise humeur, — pour être franc, il est de mon devoir de vous prévenir que je ne suis pas sûr de mes chevaux... Certes, les ordres d'une jolie femme sont absolus... j'ai passé ma vie à m'y soumettre... mais.., vous ne pouvez ignorer que, dans ce cas, notre sécurité à tous dépend de la sagesse et de l'expérience des chevaux. S'ils s'emportent et nous renversent, nulle puissance terrestre ne saurait nous sauver de la dent des loups. Mon timonier est parfait, un ancien trotteur, très vite : celui-là ne fléchira pas ; mais les chevaux de volée ?... Jeunes, trop jeunes, madame. Arrivés du Don au printemps seulement, pas suffisamment brisés, des hongres avec un brin de tempérament... Ils ont chassé, oui... à courre ; ce n'est pas la même chose, et puis de jour seulement ; la nuit, par ces fortes gelées, les loups arrivent par bandes et ne sont pas peureux. Non, madame, croyez-en un vieux chasseur, ne vous exposez pas.

— Vous plaisantez, mon cher, interrompt Mme Novar, avec un rire sec ; — mais, j'y pense !

Vous, devenu prudent?... Ah! prenez garde, je pourrais croire que vous vieillissez! dites donc, ce serait grave cela!

Elle dit ces mots d'un accent d'agacerie et de défi narquois, avec, dans ses yeux, un tel éclair de raillerie que, pour toute réponse, le prince sonne.

Un petit domestique paraît, habillé en cosaque.

— Dites à Timothée qu'il attelle Faust au milieu; Arabi et Arès en volée, au grand traîneau de chasse. Qu'André prépare les fusils et le cochon; que dans une demi-heure tout soit prêt.

Le petit cosaque aux bottes luisantes, à la figure rougeaude, disparaît sans bruit, et le prince se lève pour le suivre.

Le jeune lieutenant s'approche alors de Mme Novar, il a les yeux troublés... un sourire hésitant erre sur ses lèvres.

— Chère madame, murmure-t-il assez timidement, — je ne me crois pas devenu vieux, ni lâche... et cependant je vous supplie de renon-

cer à ce projet, tentant, je le sais, pour une femme comme vous... mais évitez à votre hôte et à ses domestiques un péril aussi terrible, car, avec des chevaux peu sûrs, à cette époque de l'année où les loups sont féroces et abondants, la partie est risquée... Je vous en conjure, ne les y poussez pas. Notre responsabilité morale...

— Serge ! s'écrie Mme Novar avec un sonore éclat de rire, — vous aussi ? Fi donc ! Plus il y a de danger, mieux on se sent vivre, et plus il y a de sensations, plus je suis heureuse.

— Pour soi, oui, mais pour les autres ?...

Un grand traîneau en forme de demi-bateau, les chevaux attelés à la proue, le cocher debout à la place du gouvernail, attend devant le perron d'honneur ; les ombres de l'attelage se découpent sur la neige, démesurément grandies, noires et disloquées.

Dans les brancards, un grand cheval brun, haut de garot, face busquée que surmontent de longues oreilles pointues et qu'illuminent deux

prunelles énormes au regard taciturne, se dresse morose et patient, entre deux coureurs ukraniens, l'un gris de fer à droite, l'autre roux à gauche, levretés, maigres et musculeux, crinières et queues flottantes. Le cocher, Timothée, debout, gaillard robuste et osseux, au masque dur, aux yeux perçants, la moustache touffue et la barbe rare, rassemble les rênes dans sa main. Sombre, il ôte son bonnet devant le prince descendant les marches et précédant Mme Novar, blonde, frêle, rieuse, serrée dans une longue pelisse de loutre, les yeux fous sous la voilette enserrant sa toque, une légère carabine suspendue à l'épaule.

Le lieutenant la suit avec le gros André, second cocher du prince, enveloppé dans une touloupe de mouton et portant une demi-douzaine de fusils de rechange.

Une merveilleuse clarté transparente et fluidique inonde les êtres et les choses. Chaque détail des harnais, des armes, les yeux des chevaux et des hommes ont l'éclat vif et net d'étincelles électriques.

Mme Novar descend, en courant, le perron devenu, sous la magie lunaire, un portique taillé en marbre de Carare; elle saute dans le traîneau suivi des hommes. Au même instant, des cris inarticulés, grognements et glapissements étranges, éclatent de dessous les fourrures; André se jette dessus pour les étouffer. Les chevaux partent au galop.

La course est muette; à peine si les fers résonnent sur la neige molle : les grelots et les sonnettes ont été enlevés. Seulement, parfois le cocher siffle sa roulade trillée qui éclate comme une fanfare d'oiseaux, ou bien l'un des chevaux s'ébroue avec force.

Ils passent à travers les landes onduleuses se renflant comme d'interminables matelas de duvet argenté; ils courent, réveillant quelque maigre chien dans un village où déjà toutes les fenêtres sont closes, puis pénétrent dans des sous-bois semés de clairières; enfin s'enfoncent dans une sapinière majestueuse aux têtes chevelues, grimaçantes dans les hauteurs et dont les troncs noirs, éclaboussés de taches bleues

et mouvantes, se profilent en perspectives interminables.

A un carrefour, Timothée fait halte. L'attelage à présent fait l'effet d'être en ébène sur un carré de nacre. Les sapins, remués par le vent, geignent, craquent de temps en temps, poussés les uns contre les autres avec des frôlements sourds.

Les chevaux ronflent... de vagues gémissements montent du fond du traîneau.

— C'est ici, Excellence, dit Timothée.

— Sommes-nous loin du lac Vert? demande le prince — là où la Doria prend sa source?

— A dix verstes à peu près, répond Timothée, cette route y mène droit et contourne le bord du lac, pour s'enfoncer ensuite dans les steppes, vers la grande route qu'elle rejoint près du relai de poste.

— C'est avant d'arriver à cet étang qu'est le lieu indiqué par le hurleur, réplique le prince. (Le hurleur est un garde-chasse qui imite si bien le cri des loups, qu'il parvient à tromper leur vigilance et à s'approcher suffisamment du

marais ou du sous-bois où ils se cachent, pour découvrir le gîte précis de leurs nichées).

— Faites crier le cochon ! ordonne Mme Novar.

— Faudrait peut-être mieux attendre, réplique André — ici la route tourne beaucoup et les fossés sont traîtres; pourvu que nous longions sans encombre les bords de l'étang !

— Imbécile ! — s'écrie Mme Novar, faites ce qu'on vous ordonne.

Au même instant, s'élève du fond du traîneau un horrible concert de cris, de piaillements, de rugissements grotesques et lugubres, tels qu'un cochon seul a le don d'exhaler — qu'on le saigne à mort ou bien qu'on lui pince l'oreille, son vocabulaire est le même.

Mme Novar sourit d'un air victorieux; le lieutenant la regarde, puis, détournant les yeux, hausse imperceptiblement les épaules.

Les discordantes clameurs montent dans l'air raréfié. André parfois les fait taire en jetant sur l'animal une grande peau de mouton.

Alors tous écoutent.

Tout à coup dans un de ces intervalles de

silence, le bruit d'un galop léger frappe la neige molle : il vient des profondeurs de la forêt, il se rapproche. Les branches sèches craquent ; les chasseurs se redressent ; les chevaux frémissent. Bientôt, on distingue des pas furtifs et réguliers, comme ceux d'une meute de chiens, et on aperçoit se glisser et bondir à travers les buissons et les fûts, des formes anguleuses, prestes et décharnées. Soudain les chevaux de volée ronflent en se cabrant; le timonier s'arc-boute pour les immobiliser et l'on peut déjà juger de son sang-froid et de sa vigueur. Sur la lisière de la forêt s'allument plusieurs paires d'étincelles vertes et mobiles : ce sont les prunelles phosphorescentes des loups qui tantôt fuient et s'éteignent dans le lointain, tantôt se braquent tout proches sur le traîneau, dans une effrayante fixité.

Timothée rend les rênes à la troïka, et le cheval du milieu part avec son grand air de calme puissance, marchant d'un trot sans saccades, mesuré, tout en retenant ses compagnons couverts de sueur et tremblants de toutes leurs fibres à la première exhalaison des fauves, sans

cependant encore être emportés par la terreur qui les envahit.

Les loups, voyant leur proie fuir, se précipitent sur ses traces : ils sont douze environ... mais leur nombre augmente à chaque fois que, passant à travers une clairière, les chasseurs peuvent les compter.

Ils courent par grands bonds, deux ou trois ensemble, inquiets, mais encore peu hardis ; ils semblent plutôt poussés par la curiosité que par la férocité.

Mme Novar, dans une joie froide, les mains crispées sur sa carabine, attend le signal pour tirer ; le prince, droit et immobile sur ses longues jambes, fronce les sourcils d'un air un peu morose ; le lieutenant, avec des yeux de braise sous un front calme, observe André qui bâillonne le cochon pour étouffer ses cris suraigus.

A présent, les loups galopent en enfilade par rangs serrés, à quinze ou vingt pas des chasseurs.

La troïka insensiblement augmente son allure,

les chevaux de volée tirent à arracher les bras.

Soudain, l'un d'eux fait un faux pas, bute et tombe, mais se relève d'un bond superbe en poussant un hoquet rauque ; le traîneau, après une brusque secousse, repart à fond de train. Mais à cet arrêt, les loups se sont jetés sur la lisière du bois et quelques-uns d'entre eux devancent les chasseurs : leurs prunelles vertes paraissent des étoiles filantes... Ils courent, puis s'arrêtent pour attendre l'attelage affolé.

Les jeunes chevaux, à cette apparition, saisis de terreur, ne se possèdent plus.

En ce moment, quatre coups de feu éclatent : quatre loups roulent pattes en l'air ; leurs compagnons se précipitent et se vautrent sur leurs corps pantelants.

Et ce n'est pas long, le temps de les éventrer, d'en déchirer les cadavres, d'en emporter un lambeau dans chaque gueule fumante, et toute la bande massée ensemble, avec de criards jappements, revole après le traîneau, qui a déjà pris de l'avance. Ils l'atteignent et

se rapprochent en se bousculant, sans crainte et devenus rapaces, à présent que l'odeur et le goût du sang leur ont mis la faim du carnage aux dents.

Les chasseurs déchargent leurs carabines sur la meute compacte mordant les bois des patins : un seul loup tombe, mais en poussant un tel hurlement de douleur, que les chevaux de volée, retenus jusque-là par les bras de fer du cocher, s'emballent. Le timonnier qui, dans sa sagesse de vieux chasseur, depuis quelque temps déjà s'épuisait et soufflait, impuissant à diriger ses deux compagnons, maintenant se laisse traîner et court à la dérive, à peine maintenu par Timothée qui n'en peut plus. Le traîneau tantôt heurte un buisson, tantôt rebondit sur une racine, parfois à un détour du chemin se renverse à moitié, ne reprenant son équilibre que grâce aux efforts réunis des chasseurs ; ceux-ci, accrochés aux lanières des côtés, ont grand'peine à ne pas être jetés dehors.

Le prince, blême, donne des ordres inarti-

culés à Timothée. Les fusils gisent dans les fourrures. Ils sont tellement secoués qu'André ne peut les recharger.

Mme Novar ne rit plus, mais ses yeux luisent étrangement : elle tourne le dos aux loups et regarde les chevaux.

— Magnifique ! Superbe ! Étonnant ce vieux cheval ! Comment s'appelle-t-il, prince ?

— Faust, réplique celui-ci d'une voix rêche. Vous n'ignorez pas, sans doute, Madame, que nous sommes en très grand danger ?

— Je sais... je sais... Si nous versions, rien ne resterait de nous que les canons de nos fusils et les boutons de nos vestes. Mais baste ! J'ai confiance en Faust ! Est-il merveilleux, cet animal-là !

— Nous cahotons ferme, Excellence, dit Timothée d'une voix douce en se retournant. Si Dieu le permet, nous arriverons cependant, je le pense, sains et saufs au lac... Mais là, je ne sais comment nous nous en tirerons... les bords sont mauvais, étroits et glissants ; la pente est raide.

— Prends ceci, dit le prince en lui enfonçant sous la ceinture son couteau de chasse. Si nous versons, je ne veux pas tomber vivant parmi ces brutes.

— Compris ! réplique Timothée.

— Eh bien ! Serge, murmure Mme Novar, pâlotte et souriante, au lieutenant, — avez-vous peur ?

— Moi, Madame ? répond celui-ci, en relevant sans hâte ses cils bruns et la regardant en face. — La mort inutile me semble ridicule. Imposée ainsi par un caprice de femme, elle est criminelle. Je la subis.

Mme Novar frissonne, ahurie.

— C'est à moi que vous parlez ainsi ?

— Oui, à vous, Marthe, réplique-t-il, la nommant par son nom pour la première fois.

Elle sent vaguement que quelque chose vient de se rompre, un lien qui lui tenait au cœur, cœur fantasque, insouciant, mais essentiellement féminin malgré tout, et par cela même trop sûr de sa puissance.

Ce brisement lui décuple l'horreur du dan-

ger. Et quel danger ! Les chevaux sans frein, fous, tête basse, ventre à terre, s'en vont à l'aventure ; et les loups, de leur long et patient galop, soutenu et harceleur, s'acharnent sur leurs talons.

Tout à coup Timothée, d'une voix sourde, s'écrie :

— Le lac !

Devant eux, la forêt s'ouvre; un grand espace sans arbres s'élargit, et la route, à peine visible, descend vers une espèce de trou, pavé de glace, aux bords presque verticaux. Le moindre faux pas des chevaux, un seul bond de côté et tous, hommes et bêtes, rouleraient, dispersés, sur la pente neigeuse, à la merci de la horde affamée qui les traque.

L'attelage se précipite : on dirait une rafale de vent et de neige. Faust lui-même n'essaye plus d'en retenir l'irrésistible élan ; il trotte éperdûment, jette les sabots avec les foulées régulières et larges d'un trotteur de haute race et, soulevant un nuage de poussière glacée, semble porté par les brancards.

— Dieu tout-puissant ! murmure le prince... Folie, folie ! En proie à la folie ! soupire-t-il. Et de ses mains longues et fines de noceur élégant, il raffermit sa casquette sur ses cheveux et tourne le dos à Mme Novar, se mettant tout près de son cocher. Celui-ci, les veines du cou gonflées à se rompre, tire sur les rênes.

— Lâches-les, c'est fini, dit le prince : aucune force humaine n'y peut rien, à présent !

— Sainte Vierge ! gronde Timothée, — si nous pouvions seulement tourner le lac, la steppe est au-delà et nous serions sauvés.

Mme Novar, immobile, cambrée, montre de petites dents acérées sous ses lèvres rétrécies par l'émotion.

Le lieutenant, très calme, assis sur le rebord du traîneau, s'y accroche d'un poignet de fer.

Comme une trombe, les chevaux dégringolent la route qui descend la pente de l'étang ; comme une autre trombe rasant le sol, les loups ne perdent pas un pouce de terrain.

Apercevant tout à coup l'espèce de fondrière ouverte sous ses pas, Faust dresse sa tête et, les yeux démesurément élargis, les nasaux en feu, couleur rouge sang, mesure le péril, car il sait, aussi bien qu'une créature humaine, le sort qui sera le sien, si ses compagnons insensés parviennent à l'entraver en tombant dans le harnais.

Il s'appuie sur le reculement, voûte son dos et chacun de ses pas s'incruste profondément dans le sol, tant il pèse, de toute sa lourdeur et de toute sa vigueur, sur les brancards.

Les loups flairent, par on ne sait quel instinct, la proie proche. Ils s'acharnent à sa poursuite; on entend le claquement des mâchoires. L'âcre odeur des pelures, surchauffées par la course, arrive jusqu'aux chasseurs, cette odeur de fauve qui affole les animaux domestiques.

Au tournant, il semble que traîneau, chevaux et loups vont s'écrouler dans l'abîme, pêle mêle. Le chemin, encaissé dans la neige amoncelée, tombe à pic et tourne à angle court ; à peine si l'attelage y peut trouver l'espace de virer. Le vieux

timonier alors rassemble ses forces, et portant sur sa sellette tout le poids de la lourde charge qui l'écrase et le talonne, d'un effort suprême se raidit, se jette de côté, pousse le cheval de droite, à droite sur le talus et le force ainsi à suivre l'étroit sentier longeant le lac.... Mais celui de gauche, le roux, tête baissée, libre dans ses traits, glisse sur la pente verticale et s'effondre sur le bord de la glace. Faust pointe et son violent recul fait asseoir sur ses jarrets le cheval gris. Avec un ronflement de douleur, il soutient sur ses reins la chute de l'autre qui se débat, les quatre fers en l'air, suspendu sur son harnais. Un cri simultané sort des gorges haletantes du groupe effaré, face à face avec une mort affreuse... La masse grouillante des loups, grimpant les uns sur les autres, jappe, délirant de fureur et de faim... son nombre semble s'augmenter à chaque instant; les chasseurs éperdus tirent dans le tas.

Timothée, alors avec précaution, se fiant au sang-froid du timonier, se couche sur les brancards, rampe jusqu'à la sellette, se retenant

d'une main avec une merveilleuse adresse et de l'autre, d'un seul coup de couteau, tranche les traits du cheval tombé. Celui-ci s'affale, roule en bas avec un hennissement d'agonie et disparaît en un clin d'œil sous la nuée de loups, dont les hurlements voraces éclatent en chœur et retentissent longtemps encore, pendant que le traîneau, emporté à toute vitesse, longe les rebords périlleux de l'étang, se dégage du bois et débouche en pleine steppe sur une route large, hors de l'atteinte des fauves.

Pendant deux verstes à peu près, les chevaux, silencieux comme des fantômes sombres, trouent les solitudes vastes et blêmes sous la lune déclinante. Les chasseurs ne disent mot. Enfin une lueur vacille dans le lointain. Timothée dirige l'attelage fumant vers elle. Ce sont les fenêtres éclairées d'un relai de poste se dressant solitaire au fond de la steppe. Au triple galop du cheval gris, au trot de Faust frappant la neige de ses quatre sabots avec le bruit régulier d'un marteau de forge, ils entrent dans la cour comme un ouragan et s'arrêtent sous le perron.

Un instant, le vieux timonier respire profondément; il hennit d'une voix enrouée et forte, puis, avec un grand frisson, tombe... pour ne plus se relever... Il s'est rompu une veine alors que, par un effort surnaturel, il avait réussi à enrayer le traîneau au moment de la chute du cheval de volée, et saigne intérieurement; mais le courage et la force de sa race l'ont soutenu jusqu'au bout.

Pâles, haletants, les chasseurs descendent et se groupent autour du noble animal qui leur a donné sa vie, et dont la patience ardente et réfléchie, seule, les a tirés d'un péril cent fois pire que la mort simple. Ils sont là, à le considérer. Timothée ne cache pas sa douleur. Farouche, le prince ôte sa casquette; il regarde le cheval se raidissant déjà, les jambes étendues, la bouche ensanglantée et la longue crinière éparse sur la neige; puis, sans dire un mot, s'éloigne et disparaît dans la maison de poste.

Mme Novar, un moment interdite, secoue sa tête d'un geste impatienté et enlève sa toque d'une main tremblante.

— Eh bien, ce n'est pas pour cette fois, mon cher lieutenant; sauvés, mais ça tenait à un cheveu, dit-elle en tendant ses doigts au jeune homme...

Celui-ci s'incline.

— Madame, vous l'avez dit, cela tenait à un cheveu.

— Comme vous dites cela? Savez-vous que vous m'avez appelée Marthe... pendant le danger? ajoute-t-elle avec un rire clair.

— Oui, madame... pour la première et pour la dernière fois. Le cheveu s'est rompu, celui qui me liait à une espérance chère, celui qui liait mon cœur... à une chimère

— Oserait-on vous demander l'explication de cette énigme?

— Madame, j'adore le courage. Je verrais une femme, par plaisir, s'exposer elle-même au plus fort des périls, je ne l'en admirerais que mieux; mais je la mépriserais si son caprice se jouait de la vie d'un chien. Comment alors juger celle dont l'arbitraire exposa quatre personnes au danger le plus imminent? Il nous est difficile à nous

autres hommes — et vous le savez bien — de paraître reculer devant une audace. C'est une exigence puérile, mais bien puissante, imposée par notre amour-propre masculin. Une femme abusant de ce sentiment serait un assassin, oui, un assassin avec préméditation ! Et puis, quel que soit son âge, sa situation ou son rang, celle qui ne sait pas être maternelle pour tous les êtres, grands ou petits, qui l'entourent, est à plaindre... En conséquence, madame, permettez-moi de vous offrir mes félicitations sur l'heureuse issue de votre fantaisie... et de vous dire... adieu !



LÉGENDE ORIENTALE



Le double pyramidion de l'Ari-Dagh trouait de sa blancheur acérée le ciel bleu vert transparent, lavé de lueurs fugitives. Lentement, de légères nuées nageaient, semblables à des plumes roses s'allongeant en striées vaporeuses, et l'Astre-phénix, élargissant ses pourpres, descendait sur son bûcher occidental.

L'ouate diamantée des neiges, enveloppant les deux pics, s'irisait dans l'incendie du soir, tandis que les crêtes moindres de la chaîne-mère s'estompaient, envahies par le crépuscule; déjà, hors des gorges crevassées, montaient

d'épaisses bouffées sulfureuses et les énormes roches basaltiques, — où s'inscrutaient, s'enchevêtrant comme de monstrueux pythons morts, les tracés rugueux d'anciennes laves refroidies, — se hérissaient, grises sur l'uniformité morne des plateaux.

Cependant aux flancs des pentes inférieures, les vignes rousses, dévalant le long des vallées, se violaçaient et s'orangeaient, puis, cendrées sous les pénombres aux bases des versants, se fondaient avec la verdeur tamisée des plaines, où dormait, sombre et plaqué de facettes comme un bouclier d'étain bruni, le grand lac Goutcha-Sirvan.

Et de toutes parts, descendant des hauts faîtes où la lumière s'attardait, rampant sur les vallons et les roches émiettées par d'anciennes convulsions volcaniques, glissant sur les renflements amortis des collines et par delà les larges lointains des steppes jusqu'au miroir métallique du lac, se prolongeaient, silencieuses et démesurément grandies, les ombres des grandes montagnes, devenant plus profondes à

mesure que les flammes ultimes du jour s'éteignaient en se dispersant.

Une rumeur cristalline d'eaux vives et d'oiseaux se nichant pour la sieste nocturne, un frisson de souffles brusques, soulevés, semblait-il, par l'effroi de ténèbres proches, tous ces bruits furtifs du crépuscule silencieux s'élevaient confondus dans la quiétude et le recueillement universels.

Et voici que dans la demi-teinte opaline envahissant le ciel et la terre d'une brume de gaze aérienne, un fil argentin esquisse sa courbe encore indécise, très bas vers l'Est ; il semble s'évanouir, il disparaît... Puis, net et pur, un arc blanc resplendit, incrustant l'azur foncé de l'horizon et trône limpide sur l'effacement des formes et des choses.

Alors, peu à peu, du mince croissant se déroulent, intarissables, des torrents de nappes fulgurantes d'un éclat d'aluminium ; elles débordent et se déversent sur les silhouettes des sommets, tandis que les déclivités s'inondent de lueurs électriques de moment en moment plus intenses.

Et soudain, du côté où de hautes collines font face au soleil disparu et forment comme un promontoire de nacre rouge sur la campagne obscurcie étendue à leurs bases, s'élève une indicible clameur poussée par cent mille gorges exultantes, un cri féroce de victoire, d'invocation, de délire : l'énorme rugissement d'une armée triomphante...

— Allah-hi !... Allah-hou !... Gloire à Dieu, gloire à nous !...

Et, s'espaçant et s'allumant aux suprêmes étincelles du soir, surgissent, une à une, d'innombrables pointes de lances alignées, comme des champs d'épis d'acier que surmontent çà et là le balancement échevelé de crins noirs flottant sur des hampes étincelantes. Une forêt de piques, de glaives, de hautes selles aux arçons métalliques, de casques conifères apparaît, indistincte encore, sous le ciel saphirien ; un entablement massif de formes immobiles se dessine par gradins lumineux hors d'une brume larvique ; les plaques de cuivre braisillent, les faisceaux d'armes scintillent, les larges torsades

de turbans neigeux s'irradient... Et les claquètements des étendards se mêlent aux cliquetis des armures; les hennissements furieux des chevaux, les sonneries des clairons, les sourds tonnerres des gongs répondent aux percussions des assiettes d'airain, aux bruissements fous des karamanjas, des éouds et des stridentes vociférations des trompes... Et cette musique barbare intensifie le formidable tonnerre des légions de l'Islam, hurlant leur victoire sur Israël, et jetant aux quatre vents du ciel la frénésie de leurs jubilations.

Et les échos des montagnes roulent de gorge en gorge, de pic en pic et répercutent, dans les hauteurs, les sonorités prolongées des glapissements héroïques : « Allah-hi !... Allah-hou !... gloire à Dieu, gloire à nous ! »

Mais, sur les versants opposés, sous le fin bleuissement des fluides lunaires, le sol féroce, criblé et tenaillé par les vieilles morsures de la naphte incandescente étalait sa misère rouillée, labourée de fissures cuivreuses, semée de scories et de cendre. Quelques rares et jau-

nissants palmiers se profilaient raides, frissonnants... On eût dit, à voir leurs silhouettes grêles, les visibles élancements des cris désespérés d'un très ancien cataclysme terrestre.

Là, faisant face à la foule, turgescente dans son apothéose de gloire, gisait sur l'herbe courte et sèche, tachant le porphyre des roches, un amoncellement blême de formes tranquilles dans des poses tragiques, les unes entassées, rendues vagues par leur enchevêtrement même; les autres, séparément, dans toute la beauté de leur terrible nudité sculptée par la mort.

Et ces formes muettes, blanches sous la blancheur épandue, étaient les cadavres des fils d'Israël, l'immense fauchaison des enfants de Jacob, massacrés jusqu'au dernier dans le dernier retranchement où s'étaient acculées les tribus de l'Élection divine, tous, sans en excepter un, mis à mort dans le combat suprême du Croissant victorieux sur la race choisie, la race salvatrice à qui la promesse de Jéhovah garantissait une inextinguible durée.

Leurs membres luisaient comme le marbre;

leurs yeux ouverts reflétaient les lueurs de l'astre fantôme, leurs regards muets semblaient encore garder, dans leur profondeur, l'éternel reproche de la défaite, et le sang coagulé de leurs artères déchirées veinait de sillons noirs l'ivoire poli des corps déjà froids et durs.

A l'entour, sur les terrasses cendreuses étagées aux flancs de basalte où les tertres funéraires des Ogous (géants) s'élèvent près du torrent de la Zouga, des nuées noirâtres de vautours s'assemblaient et leurs milliers d'yeux phosphorescents allumaient une lueur sinistre se mouvant dans les profondeurs silencieusement sereines de la nuit.

C'était le camp de mort en face du camp de vie :.. la foule muette, dont le silence criait plus haut que le fracas de la foule en délire ; c'était le camp de la défaite, calme sous les huées de la foule victorieuse.

Lorsque, l'heure s'avançant, le cri des Muezzins s'éleva, perçant l'atmosphère chargée de senteurs humides et appelant par roulades perçantes les Croyants à la prière vespérale, un

grand mouvement fit osciller les fastueuses effigies, alignées à perte de vue dans leur guerrière symétrie.

Trônant, statuesque, à la tête de ses légions sur un cheval roux aux crins crêpelés et flottants, svelte dans sa beauté d'éphèbe hiératique, le turban constellé d'un croissant de pierreries, roulé en fines torsades autour de sa tête, le jeune sultan Akbar-Mohammed fit volte-face et s'arrêta, le visage tourné vers son armée soudainement attentive.

Saisie d'une stupeur d'effroi et d'adoration, elle contemplait le profil droit, les traits impassibles du Bassaride ; cette peau brune un peu veloutée, ces lèvres pleines, très rouges, ombrées d'une teinte bleue, ces yeux longs, aux lourds regards magnétiques, aux prunelles d'un velours enflammé sous des cils épais et des sourcils rejoints par l'antimoine, cet ovale arrondi avec le menton creusé d'une fossette, et l'imperturbabilité super-humaine de ce visage de houri, rendait plus aiguë, s'il se peut, l'absolue férocité de son expression.

Sous son immobilité d'idole, l'étalon du Karabach frappait le sol en cadence de ses sabots ferrés d'argent, avec un rythme hautain comme aux appels d'une sonnerie intérieure, renflait l'encolure et baissait sa tête empanachée dans un orgueil d'esclave sous la fine main féminine à poigne d'acier, resplendissante de bagues, appuyée à l'arçon d'or.

Sa crinière de cinnor s'épandait sur la têtière gemmée hors du filet ornant le cou et dont chaque maille retenait une perle ; les brides d'airain et de soie, les larges étriers triangulaires resplendissaient d'orfèvrerie. Autour de sa croupe et de ses reins moulés d'or vivant, flamboyaient, ruisselaient les longs flots de sa queue.

L'armée et le chef, face à face, muets et comme pétrifiés dans une attente mutuelle, se regardaient. Akbar-Mohammed mit la main sur la poignée étincelante de son cimeterre suspendu à une ceinture de soie incrustée d'émeraudes, et tira la lame aiguë, cruelle à force de clarté, hors du large fourreau ; puis avec un

geste lent, il éleva le glaive, qui fendit d'un jet bleu le brouillard crépusculaire.

Un frémissement parcourut les légions à cet éclair annonçant que le Sultan allait faire entendre sa voix.

Mais à ce moment, un bruissement confus, pareil aux bruits de la pluie à travers les mousses sèches, multiple et se rapprochant avec rapidité, se fit entendre ; une multitude de femmes accourait. Voilées de mousselines blanches tombant sur leurs chemises ouvertes à la gorge, presque toutes vêtues de noir et ceinturées d'écharpes jaunes, elles entourèrent le cheval du Sultan et se jetèrent la face contre le sol, avec des gémissements si douloureux, si torturés, qu'ils paraissaient devoir briser les corps d'où ils jaillissaient comme arrachés par des tenailles invisibles.

Et d'autres arrivaient et d'autres encore, et il semblait que là, au pied d'une statue d'or, s'ameutait une nation entière de femmes en proie à quelque esprit mauvais, une spectrale nation faite de veuves, de mères, de fiancées,

toutes poussées, toutes jetées, pareilles à des feuilles folles, par un souffle de souffrance et d'espérance à la fois.

Akbar baissa ses grands yeux hyalins, remplis de l'indifférence du pouvoir absolu, sur la houle humaine, grouillant aux flancs de l'étalon... Ni étonnement, ni pitié, ni répulsion, rien sur son visage ne trahit la douceur impitoyable d'une froideur séraphique. Il abaissa le cimeterre et attendit...

Les sanglots montaient, montaient, étouffés par la peur... des sanglots très doux, comme un ruisseau sous une arche, et dont les clapotements craintifs battent les piliers de granit.

Et cette plainte infinie, succédant aux rauquements léonins de victoire, semblait comme l'écho lointain de ces mêmes cris de joie... un écho voilé, altéré par la distance. Akbar demanda :

— Que me voulez-vous ? — Le timbre de sa voix ressemblait à une modulation d'orgue, dans sa virilité naissante.

Et les femmes toutes ensemble clamèrent : « Permets-nous d'enlever nos morts ! »

Et le jeune souverain répondit : « Il est une seule fosse pour les chiens : le bec des vautours et la gueule des loups. »

— Permets-nous d'enlever nos morts ! hurlèrent les suppliantes.

Et le Sultan répliqua : « J'ai dit ! »

Alors une vieille femme s'approcha de lui. Ses yeux, d'un noir d'Erèbe, flamboyèrent sous l'arcade sourcilière chauve, et ses gencives édentées blanchirent à travers ses lèvres déformées ; soixante-dix hivers avaient décharné, non courbé, sa stature majestueuse.

« Le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, clama l'aïeule, a promis à notre race la domination de la terre jusqu'à la consommation des siècles. Et voici que nos hommes sont fauchés dans leur jeunesse... Et nous savons le sort réservé aux captives... Nos filles et nos femmes sont belles ;.. dès demain, chacune de nous saura son vainqueur, et dès ce jour la race d'Israël sera flétrie en sa pureté, tarée en sa semence.

« C'est donc un peuple disparu que nous

allons rendre à la terre ;... c'est le verbe du Dieu vivant qui va s'enfouir cette nuit dans la fosse des tribus. Ceci n'est point un combat comme les autres, ce n'est point un désastre similaire aux antiques désastres des autres nations. Nos hommes ont combattu jusqu'au dernier et, jusqu'au dernier, sont morts. Akbar, permets-nous d'aller, selon nos rites, ensevelir nos guerriers! Les cœurs de tes captives en seront plus doux envers toi... O Sultan ! ta jeunesse ignore que, pour que le corps d'une femme accorde toute sa saveur et toute sa volupté, il faut arriver jusqu'à lui à travers son cœur ! Telle une fleur ne donne tout son parfum que pressée au plus intime de sa corolle. Et si tu refuses et restes froid à nos lamentations, je te crierai : Anathème ! Trois fois malheur sur toi et sur les femmes que ton amour fécondera, et sur les enfants qui naîtront d'elles... Et de générations en générations, la colère de Sabaoth, lourde sur nous aujourd'hui, tombera sur toi et ta race, jusqu'à l'extermination de l'Islam... »

Le Sultan avait écouté ce flot de paroles; sur

son visage pur et hautain aucune impression ne se manifesta, — ainsi le marbre des statues ne frissonne aucunement sous les rafales de l'hiver. Il regardait la vieille de l'œil du maître suprême, presque inconscient d'une présence inférieure, et murmura : « J'ai dit. »

A peine ces paroles, distinctes comme un susurrement aigu, eurent-elles jailli des lèvres rouges d'Akbar, qu'une femme, prosternée avec les autres, comprimant les secousses de ses lourds sanglots qui scandaient les imprécations de l'aïeule, se dressa sans hâte, comme portée par un souffle invisible, et soulevant ses bras ronds et beaux chargés de bracelets de topazes et d'onyx, rejeta son voile qu'elle déploya au-dessus de sa tête avec ses deux mains tendues et regarda le Sultan.

Les pâleurs transparentes de la mousseline fauve doraient son visage ovale. De son front bas tombaient, nattées et semées de lumineux joyaux, ses tresses noires, glorieuses et funèbres, ondoyant comme deux serpents d'enfer jusqu'à ses talons. Des colliers de perles et d'opales

cerclaient son cou de chaînes laiteuses plus bas que sa gorge. Une chemise de gaze, tissée d'or filé, moulait sans le cacher son corps vigoureux et flexible ; ses deux seins, petits et hauts, gonflaient le corset velours feu, brodé d'émaux, qu'enserrait à la taille une ceinture de soie multicolore, aux franges de corail rose ; la tunique sans manches, du même velours feu, suivait, de ses plis droits et cassés aux contours, la ligne exquise de ses hanches et s'ouvrait par devant sur une sorte de pagne en batiste que relevaient ses pieds nus, dans leurs babouches à pointes recourbées.

Une sorte de commandement impérieux, grave et plein de la stupeur de sa propre puissance, sortait de ses prunelles superbes, d'un roux sombre sous des sourcils étroits, touchant presque de leur ligne horizontale les cils si épais que la paupière semblait alourdie de leur poids.

Et, devant cette splendeur invincible de la beauté dans sa majestueuse et impeccable souveraineté, Akbar se sentit soumis comme un

chien sous le regard farouche de la fille des vaincus.

Nulle parole ne sortit de ses lèvres moulées comme l'arc de l'Antinoüs païen. Nul mouvement ne fit tressaillir une fibre de son masque. Mais l'âme de la juive entrait dans l'âme d'Akbar et insufflait en lui ses volontés par les effluves de ses yeux. C'était un duel muet de deux forces également irréductibles. Et même les deux regards étaient identiques : l'un, brûlant de haine et de menaces, l'autre, se chargeant des lueurs naissantes d'un désir furieux.

Et nul n'eût dit, en les voyant se lancer et se renvoyer les flèches de leurs vouloirs contraires, lequel était le plus implacable.

Ils se contemplaient en silence.

Enfin Akbar baissa les yeux, détourna son visage et, d'une voix assourdie, dit aux femmes, serrées les unes contre les autres dans une passion d'attente :

« Au nom d'Allah le Tout-Puissant et de Mahomet, son prophète, allez... Qu'à l'aurore le soleil ne soit plus souillé par la vision des cadavres ».

La Juive laissa retomber le haïk, qui couvrit d'un nuage l'éblouissante pâleur de son front. Elle montra de la main les collines lointaines et se mit en marche.

Une rumeur confuse s'éleva, et pêle-mêle, se relevant en sursaut, trébuchant, courant, frappant le sol rocailleux de leurs sandales de bois ou de cuir, les vieilles d'un pas saccadé, les jeunes bondissant comme des chèvres, toutes s'élancèrent vers le charnier où leurs hommes dormaient du terrible sommeil.

Le Sultan les vit s'éloigner, pensif et morose ; il avait l'air d'un homme enivré de haschich. Puis il descendit lentement de cheval et s'achemina vers sa tente en drap d'argent, ouverte à moitié, au fond de laquelle s'épandait la lumière rose des torches.

Les clairons éclatèrent en un cri trépident pour sonner la retraite ; la multitude armée se débanda en un grouillement torrentiel, et chacun à son tour s'en alla se coucher dans les tentes ou sous les branchages réunis en faisceaux.

Peu à peu les rumeurs, le cliquetis des armes, les hennissements des chevaux, les invectives s'apaisèrent ; la terre ne trembla plus sous les pas de la horde et le camp fut plongé dans un profond silence.

Alors, après un laps de temps, on vit sur les versants opposés se mouvoir des formes blêmes sous les lueurs lunaires, près des cadavres jonchant le talus. Et ces mobiles taches claires ressemblaient à de pâles phalènes errant autour de gerbes d'arums fauchés.

Maintenant, sur le ciel profond, des nuées blafardes passaient, et leurs bords visionnaires, déchirés par le vent, s'effilaient. Une à une, les étoiles trouaient la vaste courbe bleue ; leurs rayons veloutés criblaient d'étincelles les corps de cire étalés sur les plateaux porphyréens et glissaient sur les voiles diaphanes des chercheuses.

Et cependant, au milieu de la foule affolée, courant çà et là, les unes semblables à une meute de louves en quête de proie, les autres jetées à terre comme un champ d'herbe brisée

par la grêle, deux femmes isolées, hautes, muettes, immobiles, pareilles à deux sentinelles indifférentes, ne se courbaient pas sur les trépassés.

Elles ne cherchaient rien ; calmes, elles semblaient abîmées en elle-mêmes, sourdes aux glapissements des vocifératrices, aveugles aux scènes de désespoir étalées à leurs pieds. Était-ce quelque ressouvenance qui les absorbait ainsi ? Écoutaient-elles des voix, par elles seules entendues, prophétisant quelque mystérieux avènement proche ?

L'une d'elles était l'aïeule dont la longue vie ravagée ainsi qu'un roc battu par les tempêtes, avait résisté aux orages emportant tous les siens et dont nul fils de son sang n'avait survécu pour partager la gloire des héros tombés. Les yeux fixes, effrayants, elle paraissait le défi incarné de l'humanité maudissant les genèses futures.

L'autre, oublieuse de son jeune amant, perdu dans la multitude des morts, souriait victorieuse, les yeux embrasés, perdus, plongés

dans un horizon lointain où se levait peut-être pour elle la clarté de réalités triomphales... Entrevoyait-elle, par delà le charnier de son peuple, d'autres destinées, d'autres étranges et fastueux dénouements à ses rêves de vierge voluptueuse? Ses prunelles avaient-elles gardé pour toujours dans leurs profondeurs avides l'empreinte du regard impérial, à l'exclusion éternelle de toute autre vision?...

Et parfois, dans le silence funéraire, un cri de farouche joie éclatait et une femme se jetait sur un des morts, sein contre sein, l'embrassant étroitement; ou bien une mère, avec un hurlement fauve, retrouvait son fils; une aïeule, le dernier de sa race. Et cependant l'irrévocable nuit roulait; l'heure s'avançait et nulle d'entre ces pleureuses n'avait encore, de ses doigts frêles, commencé l'œuvre de charité suprême envers ces pauvres morts attendant l'abri bienfaisant de la terre-mère.

Et soudain un vent souffla... un vent enflammé, qui souleva les cheveux épais et humides collés sur les fronts blêmes. Il devint

plus violent. Des bouffées chaudes coururent sur les membres ossifiés dans leur rigidité mortuaire, pénétrant, enveloppant et vivifiant leur glace. Sur l'immobilité des cadavres, courut un frisson... leurs joues s'empourprèrent, leurs regards prirent une lueur vague, leurs membres s'assouplirent, se détendirent, et, soudain..., ils ouvrirent les bras... des bras affamés, affolés d'une perception revenante, avec un grand soupir de vie...

Et le Tout-Puissant eut pitié de son peuple d'Israël... Et ses fils s'en revinrent des régions ignorées, d'au-delà les sphères planétaires, des abîmes de l'incommensurable, vers l'amour terrestre.

Et dans une effroyable et sublime étreinte de volupté, ils ressuscitèrent pour ne point faire mentir la promesse de Jéhovah.

Et ce fut, sous les étoiles compatissantes, un immense enlacement d'amour et de joie, où les sanglots de félicité apeurée se mêlaient aux hoquets de l'ivresse charnelle...

Et les femmes d'Israël reçurent dans leur

sein la semence de Jacob, arrachée miraculeusement à la mort.

Ainsi fut accomplie la parole du Dieu de Jacob.

« Et je le jure par moi-même, dit le Seigneur, ta semence, Israël, se multipliera comme le sable des grèves, comme les étoiles de la nuit, et ta race persistera victorieuse jusqu'à la consommation des siècles. »

Mais, lorsque l'aube parut et de ses clartés nouvelles baigna les hauteurs environnantes, déjà chaque cadavre gisait blême, glacé et rigide dans les bras d'une femme qui pleurait.

Et c'est pourquoi, ô Mort, ricaneuse empestée, Israël, ayant pour une heure rompu la Faux d'Acier, tient aujourd'hui le Sceptre d'Or — Sceptre de Vie.



AU HARAS DU PRINCE S***



ANDRÉ LAVRONN, assis à une table couverte d'une nappe en grosse toile brodée, verse sans hâte le contenu de son verre dans la soucoupe et boit, à petites gorgées, un thé noirâtre et bouillant. Le samovar ventru dont le cuivre rouge rutile, sussure et grondaille ; le balancier de la haute pendule, en forme de cercueil, appuyée contre le papier bleu du mur, vibre en battant ; sa chaîne grince. Dans la chambre chaude, sans air, avec son plafond bas, meublée de quelques chaises, d'une armoire et d'un lit monumental à pilastres, des rais poussérieux

de lumière entrent, diffus et pailletés d'atomes flottants, à travers les vitres ternies.

L'homme est très vieux. Quatre-vingt-cinq années n'ont pas courbé sa tête massive ; elles ont blanchi ses cheveux touffus, sa barbe taillée en brosse et sa dure moustache. Les rides de sa face, carrée comme celle d'un vieux loup, sont profondes et multiples. Les os saillants de son front et de ses mâchoires luisent, gris, couleur de silex ; deux prunelles jaunes, d'une fixité mystique, éclairent l'ombre farouche de son visage.

Il est seul ; chacun de ses gestes est précis, mesuré et lent ; toute sa personne est imprégnée de dignité simple et hautaine, de rectitude et d'abstraction.

Le soleil de juin est encore bas sur l'horizon, mais André Lavronn a déjà terminé sa tournée quotidienne du haras des princes S***, dont il est gérant.

La conscience de son pouvoir, de sa responsabilité, des glorieux résultats acquis par sa science et son expérience, sa réputation établie

sur tous les hippodromes et dans tous les cercles hippiques des deux capitales, autant que dans les foires chevalines des grandes cités de l'Est et du Sud ; enfin, et surtout, le souvenir des innombrables victoires gagnées par lui, tant comme entraîneur que comme éleveur, sous les regards de toute la noblesse titrée de l'Empire et en présence de têtes couronnées, lui ont imprimé cet aspect sacerdotal de majestueuse gravité, de respect de lui-même et de l'œuvre qu'il parachève avec les forces suprêmes de ses dernières années.

Il écoute, paisible et absorbé dans une rêverie calme, les bruits divers du village à peine éveillé, monter dans l'air matinal étoupé de brouillards et de rosée.

Tout à coup, la sonnerie des grelots d'une charrette de poste éclate et s'arrête devant son perron ; il pose son verre, lève les yeux sur la porte et attend.

Un bruit de pas sur l'escalier, un coup sec, le loquet s'abaisse, la porte s'ouvre et un homme jeune, efflanqué et fadasse entre,

tenant une valise à la main. Son paletot vert est râpé, ses bottes molles éculées, il ôte sa casquette de forme militaire et salue gauchement. Sa figure est un mélange de timidité insurmontable et d'une audace assurée... il s'arrête, hésitant sur le seuil. Le vieillard imperturbable scrute d'un regard fouilleur le nouvel arrivé et lui fait signe d'avancer. Celui-ci obéit, tire une lettre de son paletot et la lui présente.

— De la part de Son Altesse le prince S***, nasille-t-il avec obséquiosité.

André prend la missive, l'ouvre, ajuste d'énormes lunettes sur son nez busqué et lit péniblement, syllabe par syllabe ; graduellement une rougeur brique sombre envahit ses joues, ses lèvres, son front ;... un grondement contenu soulève sa poitrine, mais il tousse en crachant, plie le papier, se mouche et, fixant ses prunelles claires sur l'intrus, dit très calme :

— Il suffit : les ordres sont les ordres. Trouvez-vous ce soir, vers la sixième heure, au haras. A présent, allez.

Et, d'un geste impératif, il lui montre la porte. Le jeune homme suffoqué, rageur mais interdit, recule et essaie de parler.

— Sortez, réitère André d'une voix forte.

L'autre, d'un mouvement brusque, ouvre la porte et disparaît.

André reste longtemps debout sans mouvement, comme un grand fauve, frappé par la foudre avant que de s'effondrer, les prunelles enflammées, les lèvres ouvertes, les bras pendants, puis se laissant retomber avec un sanglot sourd qui semble lui déchirer les poumons, courbe sa tête, couvre sa face de ses deux mains osseuses, halées, gonflées de veines noires, et laisse passer les heures.

Il ne les sent pas couler. Il n'entend ni les cris du dehors, ni les grincements des roues sur les cailloux de la route, ni les paroles assourdies des passants, ni même le bruit que fait avec ses casseroles la vieille cuisinière, qui plus d'une fois déjà, est venue avec précaution l'observer, toute décontenancée par le silence et l'immobilité du maître qu'elle sait d'ordi-

naire si actif, mais ne se hasarde pas à le déranger.

Midi sonne au clocher de l'église ; la vieille pendule, comme éveillée à cet appel, répond de ses douze coups et sa machine rouillée grince avec une vibration rauque sans qu'André y fasse attention. La porte s'ouvre doucement et l'entraîneur principal entre sans bruit et s'approche du gérant qui semble endormi. Il touche l'épaule du vieillard, celui-ci se redresse d'un seul effort et regarde en face celui qui le trouble dans ses méditations.

André est effrayant à voir, tant son visage est décomposé. Le masque, où brillent ses yeux jaunes, semble s'être racorni, défoncé. L'entraîneur est un homme de quarante-cinq ans, trapu, aux jambes torses, au teint cuivré de bohémien. Ses moustaches sont noires, ses yeux tantôt doux, tantôt cruels d'une dureté sauvage, l'expression de son visage, mélange d'audace aventureuse et d'insolence, se teinte d'une indicible mélancolie.

— Qu'y a-t-il, messire André ?

Celui-ci, sans répondre, lui tend la lettre du prince S***.

— Lis, frère Émilien, lis-moi cela à haute voix, veux-tu ? — L'autre obéit.

« Considérant tes longs et zélés services,
« André Lavronn, en même temps que ton âge
« avancé et les fatigues inséparables de la posi-
« tion que tu occupes, je te libère des lourdes
« charges qui incombent à la surveillance et à
« l'élevage de notre haras de Tambow. En
« reconnaissance de ta fidélité et de ton dévoue-
« ment, tu recevras une pension viagère de
« vingt roubles par an (juste les gages men-
« suels d'un cocher de maison ! interrompt
« l'entraîneur). Au reçu de cette lettre, tu de-
« vras rendre, aux mains de Nicolas Probow,
« chevaux et matériel, tant du haras que des
« écuries et remises. En mémoire de ma bien-
« aimée mère qui te protégeait, je reste toujours
« ton bienveillant

« Prince S*** ».

L'entraîneur rend la missive au gérant. Les deux hommes se regardent sans dire mot, les

yeux dans les yeux, et un silence étouffant, un silence morne s'ensuit.

— C'est de toute justice, murmure enfin André, d'une voix monotone, presque indifférente, comme s'il racontait la chose du monde la plus naturelle. — Oui, c'est ainsi qu'on doit agir lorsqu'on se nomme Son Altesse le prince S***. Un vieux cheval à l'abattoir, un vieux serviteur... dehors ! avec juste de quoi manger du pain noir pendant deux mois ! Ajoute que le cheval, on le met parfois au vert, il a ses invalides, lui ; on ne l'abat que lorsqu'on est sûr de ne plus pouvoir s'en servir. On ne demande pas au serviteur s'il est encore capable de travailler pour manger ! Suffit... voilà mes ordres ! (frappant de sa main ouverte sur l'enveloppe). J'ai derrière moi soixante-quinze années de service et l'habitude de l'obéissance passive et prompte ! je sais l'exiger des autres, je sais m'y soumettre ; il suffit.

— Mais, réplique l'entraîneur, comment se peut-il, *vous,* avec votre réputation ?... Mais le haras ne peut exister sans vous, c'est vous

qui l'avez fait. C'est impossible, vous dis-je, comme cela, sans dire gare, vous mettre dehors !

— Ah voilà !

Le gérant se lève et se met à marcher par la chambre, les bras derrière le dos. — Oui, depuis que mes deux mains ont pu porter une sangle, un seau, une étrille et que mes deux pieds ont su marcher, mes jours et mes nuits furent les serviteurs des princes S***, de père en fils.

J'ai vu naître et mourir quatre générations. Aujourd'hui... c'est une autre affaire. Que veux-tu, le jeune vin fermente : il est aigre à boire. Le prince Georges est fatigué d'entendre mon nom ; songes-donc, il en a assez, faut l'avouer. A dix ans, j'étais postillon à Saint-Pétersbourg avec le tir-à-quatre gris pommelé que plus tard notre général, son grand-père, présenta à l'Impératrice. On disait parmi les amateurs que les quatre chevaux valaient plus de six cent mille roubles. C'était de forts étalons trottant au moins trente-cinq au chronomètre ; il ne fallait pas dormir en les montant, et mes jambes n'étaient pas longues dans ces

temps-là. J'ai failli rester bien des fois sous leurs sabots... Mais je les vois encore... appareillés à ne pas les distinguer l'un de l'autre, les pommes noires bien dessinées sur l'argent de leur poil, et des queues et crinières blanches comme de l'écume. A vingt ans, je devins entraîneur après avoir gagné le grand prix de la Néva, avec Bédouin. A trente ans, on me fit piqueur en chef d'écurie. Émilien ! Cinq cents chevaux rangés dans les stalles, l'un à côté de l'autre, l'un plus beau que l'autre, vois-tu cela, ami ! Quelles formes ! comme qui dirait de grands cygnes ! quel sang !... pur comme du vin... quel orgueil : de vrais Satans !... quelle vitesse : des hirondelles rasant le terrain !... Parmi eux, les trois premiers étalons producteurs de la Russie !... C'étaient de beaux jours, vois-tu, ceux-là ! Enfin, depuis quarante ans jusqu'à ce jour d'aujourd'hui, je suis gérant du haras et des tabouns. Trois mille chevaux sous ma surveillance ; et puis quoi ? pour tout dire en un mot, c'est moi qui ai élevé *Visapour !* Comprends-tu bien ? *Visapour,* c'est mon

œuvre ! — L'entraîneur Émilien répète le nom de *Visapour,* comme un homme qui prononce quelque chose de mystérieux et de redoutable.

— Mais tout cela, c'est passé, c'est fini, continue André. Il suffit, faut partir.

André Lavronn allume sa pipe, retombe dans ses réflexions, puis, d'une façon nette et précise, donne à l'entraîneur les ordres nécessaires pour que tout soit préparé au haras pour le soir, ensuite il le congédie.

La longue ardeur du jour d'été s'éteint sous les humides brises soirales, haleine des rosées proches ; les vols d'hirondelles et le bourdonnement des phalènes se mêlent dans l'air apaisé, et les clochettes lointaines des bestiaux annoncent le retour au gîte. Le soleil, de ses derniers rayons obliques, rougit les bois et les murs occidentaux des vastes bâtiments disposés autour de la grande cour sablée du haras, dont les portes grandes ouvertes laissent entrevoir des pénombres et des perspectives adoucies qu'éclairent symétriquement les fenêtres rondes placées près du plafond.

André Lavronn est debout au centre de la cour, entouré de son personnel, entraîneurs, cochers, palefreniers, hommes d'écuries, éleveurs, nourriciers des juments, piqueurs des poulains, etc. Revêtu de sa redingote de fête en drap fin lui tombant jusqu'aux chevilles, sa chemise blanche ressort du foulard jaune lui servant de cravate, un bonnet d'astrakan frisé couvre ses cheveux étincelants.

Une consternation attristée blêmit les rudes physionomies de tous ces hommes ; on entendrait une mouche voler. Ils évitent de se regarder et surtout de porter les yeux sur le jeune Nicolas Probow, ridicule dans son paletot court et son pantalon à carreaux, l'air louche, étriqué et honteux.

André Lavronn est pâle, d'une pâleur de cire, mais sa face est calme ; il a l'aspect ferme et tranquille que donne une longue habitude du commandement. Il donne ses ordres à voix basse ; cette voix, par instant, prend des intonations rauques, alors il tousse pour l'éclaircir.

Le branle-bas est général à l'intérieur des

écuries ; les palefreniers courent affairés entre les stalles, ouvrant et fermant les portes des boxes avec fracas ; les uns portent des brides garnies, les autres étrillent les belles robes étincelantes pour leur donner plus de lustre, mouillent les crinières ou graissent les sabots ; parfois, d'un air effaré et mystérieux, ils se demandent à voix basse où est le seau vert, l'éponge, la brosse à onguent, mais, comme par un accord unanime et tacite, nul d'entre eux ne parle de l'événement qui occupe toute leur pensée et dont l'inattendu et l'incompréhensibilité les confondent ; seulement, à l'expression contenue et terrifiée de leurs visages, on sent l'étonnement et la pesanteur du coup qui les frappe. André Lavronn part ! André Lavronn rend le haras à un nouvel arrivé, un Pétersbourgeois, un étranger !... Que va-t-il arriver ?

Un par un, les chevaux sortent des profondeurs des longs corridors ; les uns en bondissant, les yeux fous, les crinières et les queues flottantes en étendard ; les autres plus calmes, levant leurs têtes fines, hennissant d'une façon

caressante et accueillante, avec un balancement rythmique de leurs corps élégants, et relevant avec mignardise, en cadence, leurs sabots, comme s'ils marchaient sur des œufs; l'un après l'autre ils apparaissent, marchent, trottent, piaffent, et leur peau de satin brille, faisant valoir leurs formes classiques, leur beauté délicate; ils passent devant les assistants avec des ronflements sonores et un bruit amorti de sabots ferrés sur le sable de la cour; puis se mettent en position, immobiles, bien d'aplomb sur les quatre jambes, les reins étendus, pareils à des chevaux de marbre, de bronze ou d'ébène, selon leurs diverses robes.

Leurs formes nettes se détachent déliées et en relief sur le mur rosé par le soleil couchant. Les vieux et les célèbres étalons, anciens piliers du haras, cèdent la place aux plus jeunes; — les grands trotteurs, aux poulains encore à l'entraînement; — les juments aux pouliches de trois et de deux ans, les poulinières aux nourrices, etc., etc.

Tout d'abord défilent seize étalons s'attelant

à un, d'inestimable valeur; ensuite sort de ses grands hangars, matelassés de fumier, le troupeau de poulinières graves, sobres, majestueuses, aux mamelles pendantes, aux cous droits, ébouriffés de crinières enchevêtrées, ballottées par longs écheveaux jusqu'à leurs genoux; chacune d'elles est accompagnée d'un poulain sur hautes jambes, à la tête mince, à la crinière coupée en brosse.

Enfin, par groupes désordonnés, arrivent les poulains sevrés et ceux d'un an, comme une troupe d'écoliers lâchés dans un pré, avec leurs gambades, leurs jeux, leurs cris et leurs ruades.

Et cependant le crépuscule clair, transparent, silencieux, descend de moment en moment plus frais, — l'heure avance; enfin la cour est vide de chevaux; tous les assistants semblent attendre quelque chose; le silence est étouffant. Alors André, d'une voix très douce, dit :

— Rodione, amène-moi... Visapour.

Rodione, un jeune gars aux cheveux coupés droits sur le front, les pommettes saillantes, les yeux gris et lumineux, vêtu d'une chemise de

coton écarlate qui, relevée sur ses bras, en laisse voir la force musculaire, se précipite vers l'écurie avec empressement, le cœur gonflé de cette responsabilité orgueilleuse qu'on lui accorde de présenter la perle, le trésor, le champion jamais battu des hippodromes de la Russie, le grand cheval, Visapour, lui-même.

Dans la foule s'élèvent des murmures et des soupirs étouffés, l'attente paraît longue : bientôt retentit le son net et clair de sabots ferrés, et hors de l'obscure entrée du portail d'écurie, surgit, la tête haute, cabré comme un cheval héraldique, avec un hennissement de clairon et s'ébrouant de fureur et de joie, l'étalon fameux entre tous.

Il semble que lui et Rodione, tous les deux, comprennent *qui* les regarde ainsi pour la dernière fois, avec des yeux si troubles, si passionnés, des yeux mouillés de larmes qui ne veulent pas tomber.

D'abord Rodione, laissant couler la longe entre ses doigts jusqu'au bout de sa longueur, fait faire un grand demi-cercle à Visapour, lui

laissant le temps de se mettre à son trot, dont chaque foulée couvre plus de deux mètres et demi, dilater sa puissante poitrine et élargir ses naseaux profonds comme deux soupiraux rouges ; ensuite, le tenant court et cherchant à retenir l'étalon dans sa vigueur surexcitée par la course rapide et par les murmures laudatifs de la foule qui l'accueille, il se laisse presque traîner sur ses semelles, répétant : Ohé ! ohé ! là, là, mon ramier, mon roi, ohé! Visapour ! — puis il l'arrête d'un seul coup contre le mur éclairé par les lueurs du soir.

Visapour alors paraît comme moulé en bronze, posé de telle façon que l'étonnante beauté du célèbre étalon frappe de joie le petit groupe composé, pour la plupart, de fins connaisseurs.

André Lavronn s'approche; il contemple longuement, comme s'il voulait graver dans sa mémoire, point par point, ligne par ligne, splendeur par splendeur, l'irréprochable pureté de forme et les marques distinctives de ce modèle des grands trotteurs, créés jadis par le

prince Orloff, et dont la généalogie remonte à Smetanka, jument arabe du Nedgid, que le vainqueur de Turquie reçut en cadeau du Sultan.

Visapour avait alors trente-deux ans ; il était long, bai pommelé, marqué de feu, le dos droit, les reins tombant un peu vers la naissance de la queue, celle-ci bien détachée des cuisses, soyeuse et épaisse, la poitrine bombée, modérément large, mais dont les muscles saillaient vigoureux et noués, l'écartement entre les jambes très vaste, les paturons bas, le baril profond, les mâchoires étroites, l'œil proéminent, le front carré et large, les oreilles longues, la peau fine sur laquelle les veines sinuaient, tracées et moulées comme en métal, les naseaux ciselés et rouges.

André s'approche de plus près et, de sa main calleuse, il caresse avec amour les beaux flancs sculpturaux et l'encolure nerveuse et orgueilleuse de Visapour qui hennit doucement en tournant vers lui son œil brun, humide et flamboyant.

Un frisson parcourt le petit groupe.

— Voyez, dit Émilien, ce n'est qu'une brute, mais comme il comprend !...

André se tait, puis, comme dans un rêve, la voix étranglée, essaie de parler : « Eh bien, voilà... Visapour, Visapour, voilà ! » Mais il ne peut continuer, ses lèvres tremblent et sa voix meurt dans sa gorge ; il baisse les yeux pour cacher les pleurs impossibles à retenir, tourne le dos brusquement et, s'éloignant d'un pas saccadé qu'il cherche à raffermir, disparaît dans l'ombre qui monte. Tous le suivent des yeux ; Visapour semble étonné ; un frémissement passe sur son corps ; le palefrenier en silence le ramène vers l'écurie.

La nuit est froide ; le ciel étoilé ; sur la terre, des brumes blanchâtres et opaques courent en se déroulant. Le village dort d'un sommeil de plomb ; parfois, dans le silence, un chien hurle ou jappe, un taureau beugle sourdement au fond d'un clos. Des courlis passent au loin dans la steppe et leurs cris lugubres et tendres se prolongent dans les hauteurs obscures.

Émilien ne peut dormir; une secrète angoisse l'étouffe ; ce n'est pas seulement l'ignorance de son propre sort livré au caprice d'un chef dont le ridicule l'humilie, ce n'est pas l'égoïsme de son orgueil blessé de se sentir désormais sous les ordres d'un ignorant, d'un citadin imbécile; non, c'est surtout le dernier regard d'André Lavronn qui le hante ; ce regard du vieillard considérant Visapour; il se rappelle un homme frappé par une balle, dans une chasse à l'ours ; l'homme n'était point tombé ; vingt-quatre heures durant, il avait vaqué à ses affaires, saignant intérieurement, puis il s'était affaissé, mort : cet homme avait le même regard qu'André Lavronn.

Émilien tourne dans sa chambre comme une bête fauve en cage ; tantôt il entend des bruits imaginaires, tantôt il semble voir des visions menaçantes ; une sueur froide coule sur ses tempes ; n'y pouvant plus tenir, il prend une subite résolution et s'achemine vers la demeure du gérant. La rue déserte élargit ses ténèbres ; il lui semble entendre d'autres pas derrière lui ;

il hâte sa marche ; c'est en courant qu'il monte l'escalier de bois, ses mains tâtonnent pour trouver le loquet de la porte, il l'ouvre et se précipite dans la chambre.

D'abord il ne distingue rien : la pièce éclairée à peine par une minuscule lampe clignotante derrière les vitraux de la châsse, où les images saintes reluisent sous leurs nimbes de cuivre, semble emplie de vapeurs. Mais après un instant, il aperçoit, immobile, appuyé contre les pilastres du lit, André Lavronn qui, du haut de sa grande taille, les yeux fixes, semble le dévisager avec un calme désespoir.

Émilien s'approche de plus près ; il tremble, il observe que la tête farouche du vieillard se penche sur lui et que sa stature paraît démesurément grande et raide.

Et, tout à coup, il voit qu'André Lavronn est mort ; un bout de cuir très fin, ayant servi à attacher le caparaçon de Visapour, serre son cou ; le vieillard s'était ingénié à nouer ce cuir assez haut pour pouvoir mourir debout.

Émilien pousse un grand cri et s'enfuit, laissant la porte ouverte.

Le vent de la nuit entre en frissonnant et soulève les cheveux blancs d'André comme pour jouer avec eux ; la cuisinière, réveillée par le hurlement d'Émilien, accourt et donne l'alarme au village.



LES BERGERS



Placides et transparentes sont les nuits de l'Ukraine. Elles ont les buées diaphanes alourdies d'aromes, les pénétrantes mélancolies, indiciblement charmeuses des nuits tropicale.

Leurs pleines lunes, rosies par d'humides effluves, cerclées de halos irisés s'élargissent démesurément.

Une trépidation rythmique secoue les vastes couches d'air superposées comme d'invisibles tuyaux d'orgue éoliens que font vibrer des courants tantôt frais, tantôt tièdes.

Nulle ombre ne tache la terre, étalée ruisselante et blanche dans sa circonférence parfaite. Elle dort, immense, et les vapeurs silencieuses de l'horizon montent et se fondent avec les lointains bleus des plages célestes.

La haute voûte concave que gemment par myriades les étoiles d'une grosseur et d'un éclat surprenants est barrée largement par la voie lactée, diffuse dans les douces fulgurances de ses neiges éparses ; l'Étoile polaire, vrai clou de feu, trône dans sa fixité frémissante et le Chariot d'or flamboie et s'avance avec lenteur vers l'Occident.

Landes sur landes, étendues sur d'autres étendues se prolongent et ondulent à l'infini, et les rosées abondantes des emblaves reflètent les prismes stellaires, semis de feux multicolores.

Par une de ces belles nuits, imprégnées de sérénité religieuse où la nature tout entière, dans son blêmissement auguste, semble être devenue le sanctuaire d'un sommeil universel, voyez se mouvoir à perte de vue une masse

vivante, étrange et compacte. On dirait les replis multiples et homogènes aux lents remous de quelque monstre fabuleux.

C'est un troupeau d'au moins dix à douze mille moutons, appartenant à un seul maître.

Ces troupeaux extraordinaires, inconnus dans le reste de l'Europe, sont une physionomie particulière aux plaines désertes de la Russie méridionale, de la Bessarabie et des steppes riveraines du Dniéper ; souvent, jusqu'à cinquante mille moutons, parqués ensemble, portent l'initiale d'un propriétaire unique, brûlée au fer rouge sur leur cuisse.

Ils paissent l'herbe courte, séchée par les fortes chaleurs estivales et que fraîchissent seules les sueurs nocturnes de la terre.

Une confuse rumeur, — éternuements brefs et répétés, toux rauques, bêlements plaintifs des agneaux, trépignements des béliers amoureux, appels, bruissements de mâchoires broutant et broyant les brindilles coriaces des tiges flétries et des chardons, — monte de la foule ruminante.

Et c'est une vision merveilleuse, presque effrayante par ses dimensions, que cet amoncellement animé de toisons innombrables, ensemble confondues, étincelantes sous les magiques clartés lunaires, pareilles aux écailles d'argent d'une cuirasse lumineuse sur le dos d'un typhon monstrueux.

Les bergers, peu nombreux, une quinzaine tout au plus, accroupis autour d'un feu de paille, se partagent les choux aigres cuisant dans une chaudière de fonte suspendue à trois bâtons plantés en terre au-dessus du foyer en argile.

La flamme intermittente et orangée allume trait par trait les visages, creuse plus noirs les trous d'ombre, ondoie sur les cheveux et profile crûment les rudes silhouettes.

Ils sont là, en cercle, serrés les uns contre les autres, trempant à la ronde leurs cuillers de bois dans le chaudron, mâchant en silence, farouches dans le recueillement physique de leurs appétits et sans lever les yeux, comme pour ne pas perdre de vue la pâtée.

Deux d'entre eux, un peu à l'écart, en face l'un de l'autre, boivent à même dans leurs écuelles fumantes avec cette gravité curieuse du paysan qui mange, opération semblant lui demander toute son attention, quotidienne communion de son être avec les forces animiques de la création dont il fait si étroitement partie, dans sa simple et robuste animalité.

L'un est un colosse barbu, voûté, aux poils roux qui flambent sous les jets enflammés de la paille. Ses traits durs, écrasés, presque informes, se boursouflent, ses sourcils gros et drus cachent presque ses yeux exigus et leurs paupières gonflées.

L'autre, un maigrelet nerveux et dont les prunelles noires vrillent la face osseuse presque imberbe, a du simiesque dans les gestes vifs et les attitudes grimaçantes.

Ils s'observent à la dérobée, en évitant de croiser leurs regards louches et rapides.

Pas une parole ne desserre leurs lèvres. Derrière eux, leurs chiens décharnés et boueux, assis sur les jarrets, les oreilles dressées, trem-

blent d'espérance affamée, guettant les pauvres restes qui leur seront jetés après le repas.

Des enfants mi-nus jouent aux osselets non loin de là, et une femme, jeune encore, les bras croisés sous son tablier, attend que les mâles se soient repus pour partager avec les petits et les chiens le fond de la marmite.

Elle est debout dans une immobilité absolue, cette attitude de toutes les autres la plus difficile à garder gracieuse et naturelle. Sa taille élancée un peu roide, son cou mince et ses épaules grêles avec une tête très petite rappellent les types préférés des primitifs Florentins.

Des pieds à la tête, le feu l'éclaire et la baigne ; elle fait face au foyer et hors de toutes les blancheurs environnantes où ondoient de mouvantes teintes bleutées, elle se détache, ambrée et rouge, dans sa pose calme.

Frêle, l'ovale court, le menton arrondi, ses cheveux sont partagés en bandeaux plaquant sur le front. Des paupières pesantes et moins hâlées que le visage se baissent frangées de cils si longs et si fournis qu'ils projettent

une ombre profonde jusque sur ses joues creuses.

Par moments, une brise légère soulève quelque brande errante et fait voltiger les mèches fines s'échappant des torsades nouées sur la nuque de la paysanne.

Le repos et le recueillement de la nuit ont envoûté, semble-t-il, le groupe entier dans une sorte d'engourdissement.

Mais soudain, d'une voix grondante et gutturale, le géant profère sans regarder son voisin :

— Faudra pas y revenir, Gavril !

— Où ça, Pavel Stepanovitch ? réplique prestement celui-ci d'un accent nasillard et narquois.

— Je sais ce que je sais, grommelle le premier, essuyant sa barbe du revers de sa main, puis posant sur l'herbe son écuelle vidée.

— Amen ! dit l'autre se rejetant avec un petit rire sec en arrière et tirant de sa poche une vieille pipe qu'il se met à bourrer.

Un silence noir s'ensuit : ce mutisme de toutes les forces et de tous les êtres qui se

recueillent avant l'explosion, — cette espèce de torpeur qui précède le tumulte.

Les autres bergers terminent à regret le repas, prolongé à loisir, puis, un à un, s'éloignent et se couchent enveloppés de leurs grands manteaux en poil de chameau, quelques-uns pour fumer, la plupart pour dormir.

Pareils à des moineaux effarouchés qui se hasardent à voleter près des râteliers laissés vides, les gamins, alors s'approchent, peureusement, puis s'enhardissant graduellement, se précipitent et se tassent autour du foyer déserté.

La femme vient à son tour, lentement, prend place au milieu d'eux et mange à menues bouchées, sans hâte, comme si c'était une fatigue.

Les deux paysans ne bougent plus; — le jeune, étendu mollement, laisse échapper de ses lèvres des anneaux de fumée qui montent et tournoient dans les fluidités claires.

L'autre, accroupi, les genoux au menton, morne, énorme, bossuant l'échine, les prunelles pâles et phosphorescentes à force de fixité,

les cheveux embroussaillés et comme teints de feu, ressemble à une idole de pierre.

Ils paraissent avoir complètement oublié leur existence réciproque, et Gavril, très légèrement, commence à siffler en sourdine, d'un air détaché et langoureux.

Ce sifflement fébrile et susurrant exaspère le gros homme qui étire ses jambes formidables, soupire avec bruit, bâille en ronflant, refermant ses puissantes mâchoires qui claquent pareilles à celles d'un loup, puis crache comme s'il éjaculait une injure.

Mais Gavril ne s'en émeut aucunement, il continue à suivre de ses yeux tout pétillants de malice audacieuse, la fumée qui s'effile en spirales et plane, l'effleurant de ses nimbes floconneux. Puis, sans transition, il se soulève, brusque, et s'appuyant sur un coude, entonne d'une voix aiguë et tremblotante le refrain populaire suivant :

Ah ! la femme du soldat !
Ah ! la vache du barine !
Ah ! l'oie de la popadia !
Ah ! le blé de la voisine !

Et dans la nuit, pénétrée de brumes chaudes amortissant les sons et les senteurs de la terre, le timbre métallique et vibrant d'une sournoise moquerie filait, trillait, perlait, goguenard et gouailleur, perçant comme une flèche, frôleur comme une plume envenimée.

La femme avait cessé de manger. Elle rassemblait à présent les cuillers et les croûtes de pain, puis, renversant la marmite, s'était mise à la récurer. Un grand pli coupait son front bombé, mais elle travaillait méthodiquement, absorbée en elle-même.

A une roulade plus stridente, fusée sonore qui fouetta l'air ensommeillé, le grand paysan roux se leva pesamment, dressa sa haute masse, puis s'en vint, à pas mesurés, droit au chanteur.

Celui-ci, sans se déranger, le toisa d'un air interrogateur, roucoulant de sa voix de fausset rieuse et méchante, aggravant de plus en plus la sournoiserie insolente de son refrain.

Debout, gigantesque, le mastodonte à face humaine surplombait Gavril ; il le dévisageait,

étendu à ses pieds, mince et grêle et tordu comme un ver, les prunelles noires lançant des étincelles, les dents blanches luisant sous ses lèvres ouvertes qu'ombrageait un imperceptible duvet.

L'odeur du tabac s'épandait, Pavel l'aspirait; — elle chatouillait les narines épaisses du nez camus, planté comme une noix brune au-dessus de ses gencives édentées ; un rictus tiraillait les muscles des joues et soulevait sa barbe ; sa vaste poitrine haletait par saccades avec le bruissement d'un soufflet de forge.

Après quelques minutes de cette espèce d'arrêt, soudain un hurlement enroué s'arracha de ses lèvres, il leva ses deux bras bossués de muscles, comme ceux d'un ours, et se jeta à corps perdu sur le chanteur dont le regard négligent avait glissé sur lui.

Il tomba lourd comme une pierre, mais avant que sa masse formidable eût touché le sol, Gavril se tordit, plus preste qu'une couleuvre, et, par un glissement prompt, évita l'avalanche de chair humaine, qui s'écrasa sur

la terre avec un choc mou ; puis d'un subit et souple élan, il revint sur son terrible adversaire, accrocha ses deux mains maigres et nerveuses autour du cou monstrueux, gonflé de veines tendues, y enfonça les dix doigts et s'y suspendit comme un chat-tigre au museau d'un buffle.

Fou de rage et d'angoisse, Pavel, se relevant sur ses genoux, étreignit les flancs de Gavril, les serrant à l'étouffer de ses bras de fer.

Ils luttèrent ainsi pendant quelques minutes ; une démence croissante, une désespérance faite d'une sorte de terreur réciproque d'eux-mêmes les rendait muets. Seul le souffle qui brisait leurs poumons harassés révélait l'effort et les convulsions de leurs membres.

La femme s'était rapprochée, tremblante un peu, extérieurement très froide, les considérant avec un regret douloureux, presque respectueux dans son silence. Et voici que le petit paysan râle dans un étau devenant d'instant en instant plus implacable, plus étroit ; il commence à sangloter et une épaisse salive dégoutte

de sa bouche qu'il ne peut plus fermer. Mais plus il se sent défaillir, plus ses phalanges nerveuses aux ongles durs s'agrippent exaspérément et fouillent dans la chair pantelante de son ennemi, avec des secousses effrénées, cherchant à la déchirer.

Et dans le suave silence de la nuit printanière, ces deux êtres forcenés, hébétés de fureur, s'étranglaient, entrés l'un dans l'autre avec cette intense ardeur de la haine, plus impérieuse que toutes les forces de l'amour.

La femme aux beaux yeux compatissants mais impassibles, était maintenant à peine éloignée de quelques pas d'eux, dans sa gravité svelte et droite de figurine étrusque. Soudain l'homme roux s'affaisa. Un flot de sang coula de ses narines, de ses lèvres, de ses oreilles. Le vainqueur, sentant les bras furieux qui le tenaillaient relâcher leur prise mortelle, poussa un tel cri de triomphe et de joie, malgré la douleur de ses reins à demi-brisés, que le vaincu rouvrit ses yeux déjà clos avec une recrudescence d'agonie désespérée.

Mais Gavril, plus profondément encore, incrusta ses griffes dans le cou de l'homme qui défaillait sous leur morsure et, lorsqu'il le sentit évanoui, écroulé, veule, il le secoua dans sa poigne victorieuse, le traîna, l'égratigna et, vomissant des injures pareilles à des glapissements fous et inarticulés, s'acharna contre le corps insensible.

C'était horrible et grotesque à la fois. Il piétinait, mordait, labourait le visage sanglant de ses ongles ; enfin, exténué par ses propres efforts, d'un coup de pied il retourna le corps inerte face contre terre et, défaillant à son tour, s'arrêta, rendu, vert comme un mort, titubant, à demi suffoqué.

Un instant il se redressa ainsi, tout droit, rigide, pareil à une tige de fer, et sa figure émaciée se transfigurait : elle prenait une beauté sauvage. Une expression intense de vengeance assouvie éclairait les traits vulgaires et le crâne mesquin, puis, hébêté de joie et buttant à chaque pas, il s'en alla tomber non loin de son ennemi, épuisé par son

triomphe, gémissant et pleurant comme un chien battu.

Alors de son pas de statue animée, la paysanne s'approcha et, sans se hâter, se courba sur le vaincu.

D'une main douce et ferme, elle le souleva, le remit sur le dos et, de son tablier, essuya l'écume rougie maculant les lèvres, la figure horrible et les vêtements du moribond.

Elle rejetta les cheveux épais, collés de sueur, descendant sur les yeux ouverts, mais sans regards. Débarrassant la gorge tuméfiée, couturée, hideuse à voir, des lambeaux de la chemise déchirée, elle alla chercher de l'eau dans une outre de peau gisant près de la marmite renversée ; elle en humecta le front, les joues, les yeux, puis versa quelques gouttes dans la bouche béante et noire. Elle lava les mains enflées, et après de longs efforts patients et savants, le blessé poussa un très profond soupir et, retrouvant sa connaissance, laissa errer autour de lui ses prunelles bleu faïence, cherchant à se souvenir pourquoi il était là.

La paysanne lui présenta à boire et la coupe de bois choqua ses dents serrées par la douleur revenue avec le sentiment.

A ce bruit, il tressauta, se releva comme mû par un ressort et vit à quelque distance de lui Gavril étendu, sans force, comme endormi. Une haine indicible, féroce, aggravée par la honte de sa défaite, le mordait au cœur et crispait ses traits repoussants.

Être battu ! Et par qui ? Par ce misérable avorton ? ce singe, ce chanteur de refrains imbéciles. Être écrasé par cette vermine ! quelle humiliation ! Lui, dont la carrure égalait celle de l'ourse grise de Sibérie, lui, le lutteur jamais contesté, le champion devant qui fléchissaient les jeunes athlètes de toutes les foires ukrainiennes ! Oh ! oui, honte âcre, amère, abjecte !...

Et dans cette âme de brute, cette âme de bête engourdie, sourdait un besoin de rancune, de revendication à tout prix, aveugle, irréfléchie... Et alors il aperçut, penchée sur lui avec un sourire de divine pitié, ce beau visage de femme respirant une douceur sereine et rési-

gnée, les traits fins et si pâles qu'ils semblaient sculptés en nacre.

Avec une imprécation ordurière, cet homme, que l'évangélique compassion de la paysanne venait de secourir, se releva lourdement et, d'un seul coup de poing, la renversa en arrière. Elle tomba sans un cri, assommée.

Lui, se soutenant à peine, rassembla ses dernières forces pour se ruer sur cet être encore plus débile que l'avorton dont il subissait la victoire et s'acharnant dessus, lui tordant les bras, les jambes, la piétinant, il cherchait à la soulever pour la rejeter encore inerte sur le sol.

— Fille de chienne, fille de chienne ! balbutiait-il, la langue sèche, les yeux hagards, sa fureur devenue démente à force d'inanité.

Enfin la voyant si immobile, la sentant si molle sous ses brutalités, il se lassa de ses vaines violences contre ce corps insensible et s'affaisa épuisé auprès de sa victime.

Mais dans cet anéantissement, à demi mort, sa figure maintenant, à son tour, reflétait l'inexprimable satisfaction d'un véritable orgueil.

N'avait-il pas rejeté sa torture sur une créature dont la compassion l'exaspérait ? Ne s'était-il pas vengé sur cet être fragile de ce fardeau de honte qui le brûlait plus encore que la douleur physique de ses membres ?

Pendant toute cette scène, aucun des bergers n'avait seulement bougé.

L'inertie fataliste et indifférente de l'homme inculte, sans besoins, sans biens, sans désirs, ne tenant point à la vie, les clouait dans une apathie de bêtes prudentes, soucieuses seulement d'elles-mêmes.

Et bientôt sur la steppe assombrie que la lune, empourprée par son déclin, abandonnait avec rapidité, on n'entendait plus que l'éternuement, la toux sèche, les bruissements du troupeau bêlant et meuglant, tandis que près de la femme frêle, toute pliée, jetée sur le sol comme une fougère brisée par le vent, un chien de berger poussait des hurlements, tristes plus que des râles ; sa maigre échine frissonnait.

Assis, tête baissée, les oreilles retombant sur ses yeux pleins de larmes, son regard anxieux plongeait avec une muette interrogation, infiniment douloureuse, dans l'œil fixe, déjà terne de la paysanne.

Humanité, hélas ! adjugée à l'abîme.



AMBLEUR

CONTRE

TROTTEUR



QUELLE horreur ! Nu comme ma main ! Il n'a ni crinière ni queue !

— Le cheval a eu le typhus, madame la comtesse. Ses crins sont tombés, mais c'est un petit fils de Visapour et, tel que je le présente aujourd'hui à Votre Excellence, il n'est pas un seul cheval dans nos écuries qui le batte !

— Ça ? courir ? mais il ne tient pas debout !

— Que madame la comtesse l'essaie.

— Vous vous moquez de moi, il a cent ans !

— Les papiers de Saturne lui en donnent huit.

— Il s'appelle Saturne ! Voilà qui l'achève. Il n'a pas d'âge !

— Que madame la comtesse ordonne d'atteler l'Aigle et je veux être le dernier des filous si Saturne ne lui montre pas les talons.

— L'Aigle ? mon crak trotteur ! le vainqueur des courses de la Néva ! Le gagnant des Tsarewitch ! Vous divaguez, Semen ? Si je ne vous connaissais depuis mon enfance, je dirais que vous avez bu un verre de trop, et que mon père, en vous plaçant près de moi comme homme de confiance, s'est trompé dans son choix !

— Madame la comtesse me permet-elle de faire atteler l'Aigle et Saturne ?

— Je veux bien... qu'on l'attelle, cette Rossinante chauve.

* * *

La comtesse Lorie demande sa pelisse, qu'une femme de chambre empressée se hâte de lui présenter.

La comtesse a trente ans, mais en porte vingt à peine ; physionomie, voix, regard et surtout

sourire ont un cachet de vitalité irréductible ; toute sa personne vibrante et fine incarne les contradictions de son caractère ; passionnée et légère, simple et hautaine, soudaine dans ses caprices, persévérante à les réaliser, narquoise et sentimentale, cultivée et fruste... c'est une âme souple et profonde.

Son rire prompt et facile accentue ses paroles rapides ; ses manières ont la brusquerie gracieuse d'un enfant ; l'habitude d'être obéie lui donne un accent bref, celle de chercher à plaire, une voix douce.

Elle descend le perron au bas duquel son intendant, espèce de géant aux cheveux drus tombant sur des yeux enfoncés que surplombent des bosses sourcilières énormes, surveille les cochers attelant à deux traîneaux d'osier argenté, légers comme des coques d'œufs, les deux chevaux si dissemblables qui vont mesurer leurs forces.

Saturne, le nez à terre, renifle la neige d'un air de profonde lassitude ; le vieux cheval vacille sur quatre jambes raidies, grosses aux

paturons ; sa tête fine et musclée, à l'œil proéminent, aux oreilles trépidentes comme les antennes d'un papillon, révèle l'aristocrate déchu, et l'excessive maigreur de son corps sur lequel les côtes tracent des saillies parallèlement courbes, son ventre levreté et ses jarrets creux disent le surmenage de son dur passé chevalin. Pour comble de disgrâce, privé de crinière et de queue, il semble nu, d'une nudité de misère. L'animal est superbe et lamentable. Une ruine, moins qu'un reste.

La comtesse le considère avec curiosité. Elle sait que l'expérience de Semen se trompe rarement.

— Cette bête extraordinaire ne peut avoir de fond, dit-elle en sautant dans le traîneau, car le système nerveux une fois surmené ne soutient plus un effet prolongé ! Quel monstre !

— Je l'ai essayé sur un parcours de trente verstes, Votre Excellence, répond Semen en rassemblant les rênes.

— Et sa crinière et sa queue, peuvent-elles repousser ?

— Son Excellence peut se fier à moi ; les dames et les messieurs ont bien des perruques et des râteliers...

— Mais Semen... comment?...

— Oh ! rien de plus facile, grâce à la disposition des harnais. Si le cheval répond au désir de madame la comtesse, je me fais fort de le rendre aussi chevelu qu'un moujick...

* * *

Deux mois plus tard, la comtesse Lorie, enveloppée d'une robe de chambre jaune or brodée de fleurs et d'oiseaux, les pieds chaussés de mules en cuir rouge gaufré, étendue sur les profonds coussins d'un divan turc, causait avec un homme d'une cinquantaine d'années, aux favoris blancs, l'air important et empressé tout à la fois. Son uniforme aux lourdes épaulettes serrait une taille épaisse; un sourire discret soulevait deux grosses moustaches jaunâtres, ses petits yeux clignotaient. C'était un personnage, un très haut personnage : le préfet de police de Moscou, Négrief. L'hiver tirait à sa fin, les

jours s'étaient allongés, mais la neige, brunie par endroits, résistait aux souffles tièdes des vents du sud.

— Me ferez-vous voir cette merveille aujourd'hui, comtesse ?

— Si vous êtes bien sage, général !

— Il s'agit de savoir ce que vous appelez bien sage ?

— Pour un général, c'est d'avoir toutes les mille et une vertus qu'il exige du soldat.

— Hum ! mais encore ?... Je voudrais que vous soyez plus précise, comtesse...

— Combien de nihilistes avez-vous arrêté cette année, général ?

— Hélas ! madame, le type en devient fort rare.

— Et votre zèle, général ? Qu'en faites-vous de ce zèle, chose rare aussi par le temps qui court ?

— Ah ! madame, si je vous racontais...

— Quoi ?

— Non ! rien...

— Qui dit rien veut dire beaucoup...

— Non, c'est une réflexion qui vient de me passer par la tête...

— Faites la repasser...

— Impossible, comtesse...

— Impossible? alors je le veux et tout de suite...

— Comtesse, vous êtes cruelle...

— Général, si vous ne m'obéissez pas, jamais je ne vous montrerai la merveille en question.

— Mon Dieu, comtesse, en ce cas tout simplement...

— Achevez!

— Eh bien, j'ai pensé que vous seriez bien étonnée si vous saviez où je vais en sortant de chez vous...

— Oui! Et pourquoi? Où allez-vous?...

— Chez un nommé Léon Bronski, un des avant-derniers mohicans de ces Don Quichottes du Nihil, que je dois cueillir ce soir même dans sa propre souricière.

— Vous dites? Bronski?... Et quelle est cette souricière? Vous m'intriguez!...

— Mais chez lui, tout bonnement. Il paraît qu'il revient ce soir à Moscou, après une assez

longue absence. Sa concierge, une brave femme, fort offusquée des faits et gestes de ce monsieur et des amis qu'il reçoit, est venue m'avertir ; nous étions sur sa piste depuis longtemps.

— Et c'est... ce soir, dites-vous ?...

— Oui. A votre tour, madame... votre promesse ?...

— Immédiatement ! dit la comtesse en se levant un peu pâle pour sonner. A propos, avez-vous votre fameux bossu ?...

— Certes, comtesse. Vous pouvez le voir. Il attend à votre porte.

— Merci, je le connais. Eh bien, nous allons faire une course...

Semen paraît.

— Faites atteler Saturne, c'est vous qui conduisez. Vite !

Semen se retire en s'inclinant.

— Le temps de mettre un chapeau et je suis à vous, dit la comtesse.

*
* *

Elle sort en courant, se précipite dans sa

chambre. Là, elle bouscule robes, chapeaux, toutes ses armoires et tous ses tiroirs. Enfin elle trouve une valise, elle l'ouvre de ses mains tremblantes, en retire une barbe, une jolie barbe blonde et frisée qu'elle s'essaie en se regardant au miroir. Un rire involontaire jaillit de ses lèvres ; elle remet la barbe dans la valise qu'elle ferme après y avoir jeté un habit, une ceinture et un bonnet de cocher qu'elle arrache à un porte-manteau. Elle sonne; une femme de chambre paraît : « Vous mettrez ceci au fond du traîneau auquel on attelle Saturne. » La femme de chambre sort. La comtesse met un délicieux chapeau, s'enveloppe d'une pelisse et revient au salon. Le général descend avec elle l'escalier de marbre tapissé de fleurs et sort sur le perron, devant lequel Semen attend avec le traîneau de la comtesse, attelé d'un grand cheval blanc argent ; sa crinière somptueuse flotte sur une encolure puissante ; sa queue soyeuse et ondée retombe à flots jusqu'à terre. Le général regarde la royale bête avec admiration et quelque étonnement.

— D'honneur ! jamais je n'ai vu de cheval aussi beau, il a l'air d'un coursier de Neptune, un peu maigre cependant.

— Ah ! ah ! dit la comtesse avec un petit rire moqueur ! voilà bien les hommes ! La toilette, mon général, la toilette, quelle belle chose !

Le général ouvre des yeux surpris.

— Général, ne me regardez pas ainsi ! vous me feriez mourir ! Partons.

— Madame la comtesse, vous êtes ahurissante.

— Montez dans votre traîneau, général, nous prendrons par les grands boulevards où les équipages sont plus rares ; de là au parc... En avant.

*
* *

Le soleil de mars darde ses rais adoucis sur la robe étincelante de Saturne. La neige est molle, l'air printanier. La comtesse jette à peine un regard distrait sur l'attelage du général, et cependant il mérite une certaine attention, car dans les brancards, flanqué de deux gros petits suédois jaune serin, marche un éton-

nant petit spécimen de l'espèce chevaline, vrai caprice de la nature. Noir, d'une noirceur que nulle étrille ne sut jamais lustrer, il semble racorni sur des pattes torses. Chevelu comme un ourson, baissant une tête énorme aux oreilles d'âne, le petit avorton, fameux dans la Russie entière, se dandine en somnolant. Il est bossu entre ses deux omoplates ; une excroissance difforme semble l'écraser ; il a l'air pétrifié dans sa laideur atone. Ses deux compagnons, plus éveillés, piétinent sur place et reniflent comme des chiens. Les deux traîneaux partent ; une buée irisée, des cascades de diamants humides montent autour d'eux, soulevées par les multiples sabots.

— Allons, Dourak, pense le général, montre ta beauté de diable bossu, et que les cent roubles payés pour ta carcasse, une fois encore abattent le caquet aux trotteurs de cinquante mille.

Les deux suédois, d'un coup de collier, font démarrer Dourak et son traîneau, plus lourd que celui de Saturne, chargé en outre d'un gros bedon de cocher dont la voix de stentor avertit

passants et équipages de se garer et retentit comme un trombone dans les rues. Le petit moricaud tire les pattes à contre cœur; il se fait trainer, ses longues oreilles ballottent. Saturne prend de l'avance et, malgré les efforts des suédois, commence à disparaître dans l'éloignement... Mais les boulevards font place aux faubourgs, espèces de villages dont les huttes basses deviennent de plus en plus espacées, et les deux traîneaux, après avoir dépassé les belles allées du parc de Moscou, se trouvent en rase campagne.

* * *

Le cheval blanc marche, levant les pieds à la hauteur du nez, la tête au vent, le corps nageant sous la douga légère en bois fin, les harnais imperceptiblement incrustés de couronnes d'or à peine visibles et sonnant très doucement sur ses flancs comme des clochettes lointaines. Il est superbe. Son museau noir, ses yeux cerclés de bistre le rendent semblable à ces fameux

étalons de Napoléon qu'Horace Vernet aimait tant à reproduire.

Insensiblement le traîneau du général se rapproche, les membres raidis de Dourak s'assouplissent ; il se couche résolument sur le collier, dresse les oreilles ; ses yeux ternes s'allument, et, porté par ses compagnons, ronflant comme des toupies, il augmente de vitesse à tel point que ses quatre jambes se confondent comme les rais d'une roue en une brume sombre sur l'écume blanche de la neige. La distance entre lui et le trotteur s'amoindrit.

Saturne, de son côté, s'élance ; mais quel trotteur, fût-il du sang du Djebel ou de Smetana elle-même, quel champion de tous les hippodromes internationaux oserait rêver de battre l'ambleur célèbre du préfet de police ?...

Vers la cinquième verste, la troïka minuscule atteint le traîneau de la comtesse, se tient à niveau pendant quelques secondes et file, laissant Saturne loin derrière elle. La comtesse ordonne à Semen d'arrêter. Un sourire

plisse ses lèvres, elle sait ce qu'elle voulait savoir.

Bientôt le général revient, et les deux traineaux retournent vers la ville. Ils marchent à présent au pas, côte à côte :

« Tous mes compliments, dit, en levant sa casquette, Négrieff, Saturne a dignement lutté avec Dourak, c'est son plus bel éloge, sans le vanter ; et quelle lutte homérique, ma parole ! C'est une bête superbe ! De quel haras ?

— Je vous montrerai ses papiers plus tard ; oui, il court bien.

Le général dévisage Saturne :

— Regardez-le, comtesse, il semble porter le poids étincelant de ses crins avec un orgueil humain.

— C'est vrai ! dit simplement la comtesse, j'ai toujours pensé que les bêtes sont fières de leur beauté et de leur harnachement, tout autant que les femmes de leurs chiffons. Et maintenant, où allez-vous, général ?

— Chez moi, me mettre en petite tenue et partir pour la chasse...

— La chasse à l'homme? interrompit la comtesse avec une amabilité souriante. Bonne chance et au revoir.

A l'entrée des faubourgs, ils se séparent. Dès que la comtesse eut perdu de vue la troïka, elle donna un ordre à Semen. Celui-ci enfila des rues sombres, passa rapidement la rivière sur un pont de bois, et, après avoir suivi d'autres voies toujours plus obscures et plus misérables, il arrêta le traîneau au coin d'un cul-de-sac, noir de boue et de charbon. Dans le soir qui tombait, la neige ressemblait à un amas de fumier. La comtesse sauta à terre, prit la valise qu'elle dissimula sous sa pelisse et se dirigea vers une maison d'affreuse apparence, haute de cinq étages, dont les fenêtres, borgnes pour la plupart, trouaient irrégulièrement la façade. Elle entra par une porte étroite et montait déjà l'escalier de bois obscur et tortueux, lorsque la concierge l'interpella : — Où allez-vous, la belle dame?

— M. Léon Bronski est-il chez lui?

— Non, on ne l'attend que demain.

— Ne faites-vous pas erreur, ma brave femme ? Tenez, dix roubles que voici, j'en suis sûre, vous persuaderont ; je suis une amie de Léon, je voudrais le voir.

— Ah ! une amie de M. Bronski ? Il n'a guère d'amies aussi bien attifées que vous. Mais cependant, montez, si vous le voulez. Il n'y est pas. Au cinquième, la première porte à droite. Voici la clef.

— Merci, dit la comtesse, disparaissant dans le boyau de l'escalier.

*
* *

Elle arrive au cinquième et se précipite dans la chambre ; quatre murs de craie maculée, quelques chaises, un lit de bois, une table, sous les pieds des carreaux rougeâtres ; elle hésite un moment, la misère de la pièce semble l'arrêter comme sous le coup d'une douleur subite... Mais se reprenant, elle laisse glisser son manteau, arrache son chapeau, qu'elle tord, aplatit et fourre dans son corsage ; puis retire de la valise la barbe qu'elle ajuste à son joli menton,

pose sur ses cheveux une toque de velours râpé, endosse rapidement la houppelande du cocher qu'elle serre à sa taille par une ceinture de cuir, puis, essoufflée, s'assied et attend.

Quelques minutes à peine s'écoulent. Des pas montent l'escalier et Bronski entre ; il aperçoit la comtesse et s'arrête hésitant, soupçonneux.

— Vite ! vite ! crie-t-elle en s'élançant vers lui, on est sur vos traces, on va venir vous arrêter, vite, je viens vous sauver.

— Mais qui êtes-vous ? comment ? balbutie le jeune homme ; pourquoi ce déguisement, pourquoi cette bonté ? Je ne vous...

— Vous ne me reconnaissez pas, Léon Bronski ? avez-vous oublié Zoé et Krasnoé ?...

— Zoé ?... vous... la petite Zoé... la sœur de mes élèves ?...

— Oui, maintenant devenue Zoé Lorie. Vous ne savez pas... les vacances pendant lesquelles vous veniez à Krasnoé, comme répétiteur de mes frères, c'était moi qui en profitais. Vous ignoriez avec quelle attention je vous écoutais lorsque vous parliez de bonté, de justice, de

tous les souffrants, de ceux qui font souffrir ; je comprenais mal, mais je me souvenais fort bien... J'avais quinze ans et vous vingt. Et le jour, vous en souvenez-vous encore ? où mon oncle, dans un moment de mauvaise humeur, écrasa ma chatte d'un coup de botte, cette pauvre Mimou que j'adorais... la première passion, oh ! si profonde, de mon cœur d'enfant ?... Ce jour-là, avec quel mépris et quelle juste colère (elle me semblait divine cette colère) vous lui avez reproché sa lâcheté. Oh ! je vous vois encore ! Vous étiez beau, Bronski ! vous, si pâle, si maigre, si râpé. Vous avez crié, vous avez vomi votre indignation humaine contre la brute qui, pour un caprice, prit la vie de la pauvrette innocente que j'aimais, moi, la petite fille solitaire, abandonnée au milieu de cette famille riche, si dure et si méprisante pour toute faiblesse, pour toute tendresse, oublieuse que Zoé n'avait que sa chatte sur laquelle déverser cette ardente affection, suprême besoin de la femme, jeune fille ou aïeule, dans tous les âges et dans toutes les circonstances de la vie ; vous fûtes,

pour cette action (qui peut-être aujourd'hui va vous sauver) honteusement chassé de notre maison, vous, le pauvre étudiant, qui aviez osé dire la vérité aux maîtres... Mais vous aviez vengé mon gros chagrin !... J'ai appris ce soir, par hasard, que vous étiez traqué... que vous alliez être pris cette nuit même et, voyez... me voilà. Votre adresse, mes frères me l'avaient donnée ; nous parlons souvent de vous. Ne perdons plus un instant, suivez-moi, voici mille roubles dans ce pli. Vite, prenez-le ; mais prenez-le donc ! Courage, ayez confiance en votre *cocher*. J'espère être suffisamment déguisée, hein ! Et puis la nuit... tous les chats sont gris !...

Sans attendre la réponse de Bronski, la comtesse sort vivement, Léon se précipite après elle... Au bas de l'escalier, il trouve Semen qui tient le cheval par la bride. La comtesse monte sur le siège et Bronski dans le traîneau. Semen s'efface et disparaît, Saturne s'élance au moment même où une sonnerie redoublée annonce la troïka de Négrieff lancée ventre à terre.

* * *

La nuit était venue, mais quelque chose dans l'aspect de l'homme qui avait sauté si lestement dans le traîneau et surtout la rapidité foudroyante du départ de ce traîneau parut suspecte au général. L'obscurité des rues mal éclairées, lui laissait distinguer fort confusément l'équipage.

Il lança Dourak à la poursuite ; pendant près d'un quart d'heure, de rues en rues, de carrefours en carrefours, il suivit le sillage lumineux du cheval blanc, tantôt disparaissant presque dans les ténèbres, tantôt éclairé par les rares becs de gaz ; enfin à un tournant, il le perdit de vue, revint sur ses pas et, après quelques détours, guidé par les indications d'un passant, se précipita dans la direction conseillée.

A l'entrée d'un grand boulevard sombre, il vit, arrêté près d'une borne, un traîneau qui lui parut celui d'un fiacre ; un tout petit cocher semblait dormir sur le siège, la tête appuyée dans ses mains, et un homme, vêtu de la légendaire peau de mouton des paysans, descendait du traîneau. Le cheval, une grande haridelle,

tête basse, dépourvue de crinière et de queue, somnolait entre les brancards.

— Hé l'ami! cria Négrieff, as-tu vu passer un traîneau avec un trotteur marchant d'un train d'enfer?

— Oui, oui, Excellence, dit l'homme d'une voix sourde, voilà bien cinq minutes qu'il a tourné par cette rue à gauche, du côté du Kremlin.

— Au Kremlin ! tonna le général, et la troïka disparut dans les ténèbres.....

. . . .

Le surlendemain, le général prenait le thé chez la comtesse. Celle-ci, plus indolente que jamais, répondait languissamment à toutes les assiduités du galant général. Et comme il se disposait à prendre congé, elle lui tendit la main et de dessous ses cils baissés jaillirent deux éclairs.

— A propos, général, et... ce misérable... vous savez... comment donc son nom ?... Léonède ?... Bronski... l'autre soir ? L'avez-vous déniché, est-il entre vos mains?

— Hélas ! comtesse, l'oiseau s'était envolé !

— Oh ! prenez garde, général ! murmura la jeune femme avec une affectation exquise de sympathie inquiète, — vous faiblissez... Gare au nouvel an et au cordon de Saint-Wladimir !...



LES TABOUNS

30



Je me souviens d'un lointain printemps de ma lointaine enfance.

Vivace, il se détache des poussières accumulées de tant de printemps disparus, poussières denses soulevées par la fuite rapide des ans.

A travers leurs brumes j'aperçois, découpée à grands traits, pareille à une chasseresse de l'âge de pierre, l'image rude et nette d'une enfant, fille de gardiens de chevaux mi-sauvages errant sur les plaines du Don et du Dniéper par troupeaux géants appelés là-bas *Tabouns*.

Je vois encore sa silhouette carrée, solide, sa

face brune aux traits camus, à la chevelure embroussaillée, sombre et striée de mèches d'un roux cru ; par la pensée, je rencontre le regard intense et fouilleur de deux yeux pâles, étroits, cerclés de cils noirs, aux coins relevés vers les tempes, j'entends le cri guttural soulevant sa gorge robuste. Vêtue d'une peau de mouton fauve tachée de boue et de goudron, aux pans rapiécés, une ceinture de laine rouge passé serrant sa taille, elle passe campée sur sa haute selle cosaque, un knout de cuir noir à la main, un long lasso enroulé autour de son bras.

Le maigre cheval qui la porte a les yeux égarés et la crinière en écheveaux brouillés pendant jusqu'aux genoux.

Eh bien, cet être fruste et contemplatif, jaillissant de vie et de force en même temps que si simple d'attitude, fut celui qui, le premier, éveilla dans mon imagination naïve le sentiment humiliant de l'envie avec celui de l'admiration exaltée.

J'étais alors âgée de huit à neuf ans, maigre

comme un clou, avec des muscles en fil de fer, une apparence délicate, farouche et timide un peu, nerveuse plus que les jeunes hérons qui courent à l'aube sur les bords plats des étangs et font des écarts au moindre plongeon d'une grenouille dans le marécage : en somme, un mélange de douceur extérieure et de folie d'imaginations intimes en proie à quelles chevauchées futures à travers des mondes féériques..., une nature complexe, formée par des lectures hétéroclites et par une éducation agreste encadrée dans le luxe mi-barbare des pays limitrophes de l'Orient.

Que devenaient nos mesquines cavalcades de poneys, nos chasses rapides mais réglementées sur des chevaux sages, nos matinées de haute école savante dans les manèges, auprès des hauts faits de cette amazone inculte, avec sa force de sauvagesse, son audace de peau-rouge, toujours calme et indifférente au moment des luttes équestres les plus effrénées ?...

C'était donc, il m'en souvient, au mois de mai. Un mien parent, propriétaire de vastes

terrains en Ukraine, m'avait emmenée dans ces plaines de la Russie méridionale sillonnées de grands fleuves tranquilles, aux horizons circulaires ininterrompus, aux monotonies monochromes larges et libres où le gris bleuté de la terre se perd dans le bleu pâle du ciel.

Le thaumaturge printemps de ces climats spontanés ressuscitait la sève des herbages jaunes abattus sur le sol détrempé comme un fouillis de fumier limoneux, et la vie revenait par révulsions rapides à la nature abîmée sous la pluie glaciale et les bises tempestueuses du long hiver.

Par une métamorphose si subite qu'elle tenait du miracle, les tapis incommensurables de gazon court et soyeux, d'un vert de malachite tendre, déjà semé de jacinthes violacées et de tulipes oranges zébrées de rouge, s'étalaient comme un cachemire naturel où des troupeaux de moutons, de chevaux et de bœufs paissaient en liberté.

Sur le ciel velouté, nul nuage; seuls, de rares monticules en forme de tentes plaquaient l'éten-

due horizontale : c'étaient les tumulus, vestiges derniers des anciennes invasions tartares.

Le parfum un peu âcre, particulier à ces étendues songeuses, me revient encore par souffles brusques lorsque j'erre parfois dans les solitudes comparatives de Saint-Cloud ou de Compiègne ; il revient avec cette persistance des impressions jeunes qui font que, chaque renouveau de l'année, nous éprouvons quelque chose des sensations et des parfums de nos printemps-fantômes.

Nous étions arrivés de la veille, après un long voyage en poste, dans une maison bâtie en rondelle à la façon des block-houses d'Amérique, palissadée et basse ; un jardin potager composé d'une douzaine de pommiers chétifs ayant l'aspect de balais fichés en terre l'environnait. Pas une fleur sur le sol d'argile battu, déjà séché et craquelé par les chaleurs nouvelles. Un grand puits à bascule avec une immense auge en bois ; de longs hangars de chaque côté ; le fleuve somnolent entre des bords crayeux devant la façade, et la steppe se

déroulant à perte de vue tout alentour dans une symphonie de teintes adoucies : telle est la vision que je garde de cette habitation primitive.

Une curiosité ardente me dévorait. On m'avait promis le spectacle de ces Tabouns géants, dont le nom seul faisait sauter en moi mon cœur de cette joie instinctive que doivent éprouver les jeunes loups pour la première fois lâchés en quête de gibier dans les sous-bois.

Le lendemain matin, à peine les brouillards ressemblant à d'immenses rouleaux de vapeurs denses, mues avec lenteur, étaient-ils dissipés, que nous montâmes dans un véhicule très bas et long, appelé « dos à dos », formé de deux banquettes parallèles avec un dossier au milieu, où dix personnes pouvaient facilement prendre place. Quatre vigoureux hongres, hauts sur pattes et un peu levretés, aux flancs maigres, au nez busqué, nous emportèrent ventre à terre sur l'herbe drue qui amortissait le bruit des roues.

Après une heure environ de cette course

folle, nous aperçûmes de loin une espèce de fumée légère montant d'une masse noirâtre mouvante, et bientôt nous distinguâmes une véritable armée de chevaux de toutes tailles et de toutes couleurs. Au bruit que fit notre voiture lancée à toute vitesse et qui s'arrêta non loin d'eux, ils firent brusquement volte-face vers nous, les têtes levées, les yeux fixes, les jarrets écartés dans un frémissement de curiosité et de crainte. Nous mîmes pied à terre et un homme trapu, à barbe rousse frisée, en grandes bottes lui arrivant jusqu'aux cuisses, tenant un cheval bridé et sellé en main, vint à notre rencontre, chapeau bas ; sans parler, il nous conduisit vers un des petits tertres funéraires disséminés par les prairies ; de là nous pouvions contempler à loisir le curieux spectacle de cette horde innombrable grouillante à nos pieds.

Jamais je ne saurais décrire l'étrange spectacle qui s'offrit à mes yeux. Par groupe de vingt ou de vingt-cinq, les poulinières, avec

leurs poulains, paissaient, étroitement serrées l'une contre l'autre, et surveillées par leur étalon ; celui-ci à l'écart, baissant rarement la tête pour arracher un brin d'herbe, les gardait à vue d'un œil jaloux, se précipitant dès qu'une jument s'éloignait ou bien hennissait en réponse à l'appel d'un cheval rôdeur, possesseur du sérail voisin, et forçait bien vite l'indépendante à rentrer au bercail.

Cela ressemblait à des piquets de cavalerie semés par la steppe, et tous ensemble formaient une masse compacte autour de laquelle, majestueusement, marchait d'un pas relevé, crinière au vent, oreilles dressées, un vieil étalon très grand, robe blanche piquée d'avoine, aux crins démesurés, apocalyptiquement maigre, un vrai Don Quichotte chevalin ; chacun de ses mouvements portait l'empreinte d'un tel orgueil, d'une telle conscience de souveraineté que jamais depuis je ne retrouvai son pareil en majestueuse puissance parmi les êtres humains, couronnés ou non. De temps à autre, il haltait, la tête haute, immobile et raide, dans une

tension de surveillance et d'attention jalouses. C'était le Sultan du Taboun, le patriarche, le champion, dont cent batailles avaient établi l'autorité suprême et indiscutée, vétéran d'amour et de beauté dont l'âge et la valeur s'imprimaient par mille cicatrices glorieuses sur son corps sculpté dans l'ivoire et l'acier. Parfois, baissant le front, il partait d'un galop fou, gravissait un tertre élevé, et là, planté sur ses quatre jambes nerveuses, la crinière déployée en étendard, l'œil fixe reflétant les rayons obliques du soleil, il poussait un hennissement rauque, superbe, répercuté dans le silence du matin, et à ce cri répondaient les jeunes étalons arrêtés subitement dans leurs rondes vigilantes, et les grêles poulains partaient comme des lièvres fous de dessous les ventres des larges poulinières broutant, impassibles, l'herbe savoureuse, ne perdant pas un seul instant pour se dédommager des longues abstinences hivernales et se remettre du lait dans leurs mamelles pendantes comme celles des vaches.

Une quinzaine de bergers tout au plus,

montés sur des coureurs tellement sanglés qu'ils semblaient coupés en deux, stationnaient ou parcouraient lentement les groupes. C'étaient des hommes du type mongol, aux larges pommettes, aux yeux luisants sous leurs grands bonnets de fourrure, l'air patient et farouche. Par-ci, par-là, les poulains de deux à trois ans, par bandes à part, lançaient des ruades dans leurs courses folâtres ressemblant à de véritables parties de barre, et déjà les jeunes mâles se battaient et se mordaient pour affirmer leurs droits à une famille commençante.

Quant à moi, perchée sur le monticule herbeux, je buvais des yeux cette mer, cet océan de chevaux, ces vagues, ces houles, ces marées de têtes aux fines oreilles, de corps gracieux ou puissants, de robes brunes, noires ou bien roux ardent, rarement grises ou blanches, et je restais bouche bée, enivrée, éperdue de joie et de convoitise ; j'ai quelquefois vu plus tard une femme regarder ainsi des vitrines de joaillier où ruisselaient des rivières de diamant et de perles. L'impression de cette masse imposante de che-

vaux libres me donnait la sensation d'un seul cheval immense, hyperbolique, prestigieux, faisant à peu près l'effet du légendaire coursier bossu, de ce coursier-fée de l'Ukraine, dont les exploits miraculeux ne peuvent se comparer qu'à ceux de la fée Carabosse.

Tout à coup, le bruit d'un cheval lancé à triple galop m'arracha de mon extase. Il s'arrêta net à nos pieds et un être bizarre dégringola plutôt qu'il ne sauta de selle devant nous. J'entendis le berger dire, en le présentant :

— Excellence, voici ma fille Sacha ; elle vaut dix garçons pour moi, c'est le meilleur lasso d'entre nous. Veuillez lui ordonner de montrer ce qu'elle sait faire.

Le patron fait un signe d'assentiment. Sacha, dont l'accoutrement ne différait en rien de celui de son père, et qui nous dévisageait, imperturbable, ses lèvres rouges ouvertes, sans sourire sur des dents invraisemblablement blanches et régulières, bondit sur son cheval qui s'enfuit

d'un trait comme une flèche part de l'arc. Sacha se penche sur sa selle, et une longue lanière en cuir noir, se déroulant de son bras, flotte comme un serpent vertigineux derrière elle. Tout en bondissant à travers le Taboun, elle rassemble dans sa main le lasso et, avisant un beau et vigoureux cheval un peu à l'écart des autres, jette, comme en jouant, la corde autour de son encolure.

Le poulain se cabre, puis, affolé, s'emballe et entraîne, par bonds saccadés, la jeune fille à travers le troupeau, zigzaguant et la bousculant sans parvenir à la démonter; soudain il s'affale, suffoqué et râlant ; en un clin d'œil, elle se précipite sur lui, le bride et lui relâche le nœud coulant ; il se relève d'un seul élan, mais déjà elle le serre étroitement entre ses genoux ; alors lui, faisant dos de mouton, s'arc-boute, se secoue, puis se laisse choir, se relève encore, retombe, enfin part en sautant comme une chèvre par bonds brusquement perfides. Elle semble sans efforts attachée à ses flancs, comme par un aimant. Elle suit toutes ses révoltes et

ses défenses imprévues avec une aisance et une facilité incomparables. Il disparaît avec elle : ils ne sont plus qu'un point sombre dans le lointain. Au bout d'un quart d'heure on les voit apparaître, lui, couvert d'écume, soufflant, dompté, les flancs houleux ; elle, calme, avec la même expression béate sur sa face. Le temps d'arrêter sa monture tremblante et devenue miraculeusement docile près de nous, elle le relance, cette fois, à la poursuite d'un autre cheval, et jusqu'à trois fois elle refait ses prouesses sans manquer une seule fois son coup ; puis lentement amène ses trois élèves en main devant le tertre d'où nous la contemplons, tranquille et souriante, mais les yeux fous sous sa toison rousse.

Rien ne saurait décrire la fureur de jalouse rage, d'admiration et d'humiliation qui s'empara de moi lorsque je fus témoin des hauts faits de l'amazone inculte, et que je vis cette forte et souple fille des steppes dompter et assouplir trois chevaux comme j'aurais pu le

faire de trois moutons. On s'aperçut de mon trouble et mille plaisanteries écorchèrent ma pauvre vanité blessée.

La place me manque ici pour détailler la longue journée passée dans l'intimité du Taboun : notre repas sur l'herbe fait avec du koumiss (lait de jument fermenté), des côtelettes grasses de cheval, des racines d'oignons et d'asperges sauvages, le tout relevé par des champignons salés et quelques fruits secs ressemblant à des nèfles ; quant à moi, je croyais être dans le paradis hippique de l'île de Gulliver, et j'observais en dessous les mouvements de Sacha préparant le repas avec ses petites mains brunes, fortes et légères. Le soir venu, le grand disque carminé du soleil se baissait lourdement vers la terre et une humidité aromatique se dégageait de toutes ces herbes surchauffées.

Soudain nous tressaillîmes : un bruit étrange frappait nos oreilles ; alors du haut de cet espèce de promontoire que formait le tumulus, un spectacle inoubliable fut pour ainsi dire

comme le clou de ce jour d'entre les jours pour moi. Par ses proportions homériques, par l'abrupte diversité de ses péripéties, il m'est resté dans la mémoire comme une des vastes toiles fulgurantes brossées par Michel-Ange ou Rubens.

De loin, nous aperçûmes un tourbillon volant à ras de terre, s'approchant avec rapidité ; la terre tremblait sous des sabots innombrables, des soufflements et des hennissements arrivaient déjà jusqu'à nous, tantôt des cris comme ceux des porcs, tantôt des sons gutturaux comme des abois. C'était un autre Taboun plus grand encore que le nôtre qui, lancé à toute vitesse (chose très rare, car ordinairement ces troupeaux n'avancent qu'au pas), avait flairé des rivaux à la distance de plusieurs verstes et se précipitait sur eux comme une trombe.

Le Taboun, qui paissait tranquillement, d'un seul coup fit volte-face et se mit en travers de celui qui arrivait. Il semblait que la masse volante allait se briser contre ce mur compact, mais, à quelques brassées, la horde s'arrêta net

comme à un commandement occulte, et seul l'étalon ancien qui menait la masse s'avança cabré, la gueule ouverte et battant les deux pieds de devant, pareil à l'unicorne fabuleux ; d'un rauquement léonin, il défia le patriarche blanc qui l'attendait, l'encolure dressée à tel point qu'il ressemblait, dans sa maigreur spectrale, à une girafe.

C'était un animal superbe, aux poils roux feu, aux formes plus puissantes que son rival, paraissant plus jeune et plus fort, mais n'ayant point l'ardente vigueur du sang oriental plus pur qui gonflait les veines argentées de notre champion à nous.

Les deux troupeaux massés derrière leurs sultans, pétrifiés dans une stupeur d'attente, semblaient deux camps d'anciennes tribus dont les chefs allaient combattre pour savoir à qui resterait l'ultime suprématie. Pendant un long moment les deux étalons se dévisagèrent avec orgueil et fureur, puis se ruèrent l'un contre l'autre, et ce fut, pendant une heure entière, une

bataille qui ne pouvait se comparer qu'aux duels des héros légendaires de la Grèce ou de Troie.

On entendait le claquement terrible des puissantes mâchoires, les sabots, durs comme du fer, s'entre-choquant avec un bruit de marteaux, les rugissements fauves, les cris féroces des deux combattants, aux lueurs rouges du soleil qui disparaissait rapidement, leurs silhouettes échevelées semblaient grandies, et la vapeur blanche qui, à l'heure soirale, s'élève de l'humus plantureux des steppes, courait, s'épandait, ondulait à ras de terre, de sorte que l'on aurait dit que les deux coursiers foulaient des nuages, augmentant ainsi l'impression fantasmorique de ce combat non pareil.

Enfin, après bien des péripéties, tantôt renversés, tantôt roulés l'un sous l'autre mais se relevant chaque fois comme mûs par des ressorts d'acier, l'étalon roux tomba pour ne plus se relever ; il avait une moitié du front emportée par les mâchoires effrayantes de son ennemi; celui-ci, alors, se redressa de toute sa

hauteur et poussa un long hennissement de triomphe. Sa robe blanche était tigrée de sang, et dans sa face, noire de sueur et de terre, ses deux yeux énormes brûlaient et renvoyaient leur défi mourant à la mort du jour qui s'éteignait. Il vacillait, ses pieds de devant plantés sur le cadavre informe qu'il avait piétiné ; on put voir que la jambe montoir de l'arrière-train pendait inerte, et alors se produisit ce fait indicible : les jeunes étalons du propre Taboun du vainqueur, se rendant compte, par on ne sait quel instinct rancuneux et féroce, de la défaite du despote les gouvernant depuis tant d'années, à coups de sabots et de dents, d'un commun accord se précipitant sur lui, le renversèrent et s'acharnèrent sur son corps pantelant.

Ce ne fut pas long : sans un cri, sans un effort, il tomba.

Les bergers des deux Tabouns alors se jetèrent avec leurs chiens entre les deux troupeaux et parvinrent, non sans efforts, à les séparer, emmenant chacun d'eux vers des horizons différents.

Lorsque le soir je revins chez moi, tremblante de fièvre, je me jetai en sanglotant sur l'oreiller; j'eus alors, pour la première fois, une lueur des implacabilités de cette bonne Nature, qui se sert des passions inassouvissablement neuves de ses créatures pour incessamment renouveler la vie par la mort, et par la mort, la vie; cette Nature calme qui, jusque dans les instincts généreux ou destructeurs des races nobles, poursuit, sans se détourner, son œuvre de sélection et de durée.



TABLE DES NOUVELLES





L'INVINCIBLE RACE a été achevé d'imprimer le 31 mars 1899, par la Société Typographique de Châteaudun, pour les Éditions d'art Édouard Pelletan.

Les compositions et ornements décoratifs sont de Bellery-Desfontaines et la gravure de Froment.

ÉDITIONS D'ART



ÉDOUARD PELLETAN

Le véritable luxe d'un livre doit s'entendre de la supériorité de l'œuvre écrite, de la beauté de l'illustration, de l'appropriation de la typographie, de la perfection du tirage, de la qualité du papier et du nombre limité des exemplaires.

Vient de paraître :

PIERRE LAFFITTE

Le Faust de Goethe

★

ILLUSTRATIONS

de

BELLERY-DESFONTAINES et H. VOGEL

GRAVÉES PAR FROMENT FILS

Un volume in-8 cavalier, sur beau papier, tirage noir et rouge . . . . 4 fr. 50
Il a été tiré 30 exemplaires sur Chine fort, avec tirage à part de toutes les gravures, au prix net de . . . . . 30 fr.



Vient de paraître :

L'INVINCIBLE RACE

NOUVELLES

Par TOLA DORIAN

★

Un volume in-18, couverture et titres décorés par Bellery-Desfontaines, gravés par Froment . . . **3 fr. 50**

Il a été tiré, en outre, 25 exemplaires — texte réimposé — dont 5 sur Chine fort et 20 sur vélin de cuve des Papeteries d'Arches, avec un tirage à part, sur Chine, des gravures.

Pour paraître le 5 Avril :

JEAN LORRAIN

La Mandragore

★

32 illustrations de MARCEL PILLE

GRAVÉES PAR

DELOCHE, E. FLORIAN, LES DEUX FROMENT

ET JULIEN TINAYRE

In-4° et in-8, imprimé en COULEURS *par Lahure, tirage à la presse à bras limité à* 150 EXEMPLAIRES :

Deux exemplaires grand in-4° sur Whatman, contenant : l'un tous les dessins originaux et aquarelles, l'autre une aquarelle sur chacun des faux-titre, soit trois ; plus une double suite d'artiste signées sur Chine et sur Japon mince des gravures. *(A souscrire).*

15 exemplaires in-4° sur Japon ancien contenant une aquarelle et une double suite d'épreuves d'artiste. . . . . . . à 350 fr.

5 exemplaires in-4° sur vélin de cuve des Papeteries d'Arches, avec une double suite d'épreuves d'artistes. *(A souscrire).*

20 exemplaires in-8° sur Chine fort, avec un tirage à part de toutes les gravures . . . . 175 fr.

110 exemplaires sur vélin à la cuve des Papeteries du Marais, filigrané ΚΤΗΜΑ ΕΣ ΑΕΙ . . . . 100 fr.

Les bois seront distribués aux premiers souscripteurs.

Pour paraître le 20 avril :

ALMANACH DU BIBLIOPHILE

POUR L'ANNÉE 1899

(2e ANNÉE)

★

Trente-huit compositions

DESSINÉES ET GRAVÉES PAR FLORIAN

PREMIÈRE PARTIE :

JANVIER. Anatole FRANCE, de l'Académie française : *Les Bouquinistes et les Quais.* — FEVRIER. J.-K. HUYSMANS : *Le quartier Notre-Dame.* — MARS. Georges LAMOUROUX, bibliothécaire à la Bibliothèque Sainte-Geneviève : *La Bibliothèque Mazarine.* — AVRIL. Gustave LARROUMET, membre de l'Institut, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts : *L'ancienne Sorbonne et le vieux quartier Latin.* — MAI : Jules CLARETIE, de l'Académie française : *Souvenirs d'un Bibliophile : la Librairie nouvelle.* — JUIN. Georges VICAIRE, Directeur du *Bulletin du Bibliophile* : *La Bibliothèque d'Eugène Paillet.* — JUILLET. Fernand DRUJON, de la Société des Amis des Livres : *La Société des Amis des Livres.* — AOUT. CLÉMENT-JANIN, Directeur de la Revue d'art *l'Estampe et l'Affiche* : *Les Editions de Bibliophiles.* — SEPTEMBRE. D'EYLAC (le Baron de Claye), de la Société des Bibliophiles François et des « Amis des Livres » : *La Reliure.* — OCTOBRE. Pierre DAUZE, Directeur de la *Revue Biblio-Iconographique* : *Le marché du Livre en 1898.* — NOVEMBRE. *Les Disparus.* — DECEMBRE. Gabriel SÉAILLES, professeur de philosophie à la Sorbonne : *Puvis de Chavannes.*

DEUXIÈME PARTIE :

Liste et adresse des membres des Sociétés de Bibliophiles en France et à l'étranger : La Société des Bibliophiles françois. — La Société des Amis des Livres. — Les Cent Bibliophiles. — Les XX. — Les Bibliophiles Bretons. — Les Bibliophiles de Guyenne.— Les Bibliophiles Lyonnais.— La Société des Bibliophiles Normands. — La Société Normande du Livre illustré. — La Société Rouennaise de Bibliophiles. — The Bibliographical Society de Londres. — Grolier club de New-York.

TROISIÈME PARTIE :

L'Année théâtrale; — L'Année bibliographique.

Tirage en noir et rouge, à 1,000 exempl. numérotés, dont :
50 exemplaires sur Chine fort, *texte réimposé,* (25 avec un tirage à part *à la presse*, des 38 gravures, sans la lettre, à 60 fr., et 50 exemplaires sans suite, à 35 fr.).
950 exemplaires sur beau papier, à 10 fr.

Pour paraître le 1er mai :

ERNEST RENAN

—

PRIÈRE

SUR

L'ACROPOLE

Illustrations de BELLERY-DESFONTAINES

GRAVÉES PAR FROMENT

Grand et petit in-4, imprimé en couleurs par Lahure, tirage à la presse à bras, limité à 400 exemplaires

GRAND IN-4, TEXTE RÉIMPOSÉ

Un exemplaire — N° 1 — sur whatman, contenant tous les dessins originaux, avec une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon ancien et sur chine (*A souscrire.*)

Un exemplaire — N° 2 — sur whatman, contenant une aquarelle sur chacun des faux-titre, avec une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon et sur chine. (*A souscrire.*)

25 exemplaires, de 3 à 27, sur japon ancien à la forme, contenant une aquarelle originale, avec une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon mince et sur chine . . . . 400 fr.

23 exemplaires, de 28 à 50, sur grand vélin blanc à la forme des papeteries d'Arches, contenant une aquarelle originale avec une double suite d'épreuves d'artiste signées . . . . , . . . 400 fr.

PETIT IN-4

25 exemplaires, de 51 à 75, sur japon des manufactures impériales, avec un tirage à part de toutes les gravures sur chine ou sur japon mince. . . . . 200 fr.

25 exemplaires, de 76 à 100, sur chine fort, avec un tirage à part de toutes les gravures sur chine . . . . . 200 fr.

100 exemplaires, de 101 à 200, sur vélin à la cuve des papeteries du Marais (filigranés ΚΤΗΜΑ ΕΣ ΑΕΙ), avec un tirage à part sur chine de toutes les gravures . . . . 100 fr.

200 exemplaires, de 201 à 400, sur vélin à la cuve des papeteries du Marais (filigrané ΚΤΗΜΑ ΕΣ ΑΕΙ) . . . 50 fr.

Pour paraître le 15 octobre prochain :

BEAUMARCHAIS

—

LE BARBIER DE SÉVILLE

Illustrations de Daniel VIERGE

GRAVÉES PAR JULIEN TINAYRE

In-4 et in-8 raisin, imprimé par Lahure, tirage en noir et rouge à la presse à bras, limité à 350 exemplaires numérotés.

IN-4, TEXTE RÉIMPOSÉ

Un exemplaire — N° 1 — sur whatman contenant tous les dessins originaux avec une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon et sur chine. *(A souscrire.)*

Un exemplaire — N° 2 — sur whatman, avec un dessin original sur chacun des faux-titres et une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon et sur chine. *(A souscrire.)*

15 exemplaires, de 3 à 17, sur japon ancien à la forme, contenant une aquarelle originale, une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon et sur chine. 600 fr.

13 exemplaires, de 18 à 30, sur vélin du Marais à la forme, avec une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon et sur chine. *(A souscrire.)*

IN-8 RAISIN

15 exemplaires, de 31 à 45, sur japon des manufactures impériales, avec un tirage à part de toutes les gravures sur japon ou sur chine . . . . 300 fr.

55 exemplaires, de 46 à 100, sur chine fort, avec un tirage à part de toutes les gravures, sur chine, au prix de 250 fr.

100 exemplaires, de 101 à 200, sur vélin à la cuve des papeteries du Marais (filigrané ΚΤΗΜΑ ΕΣ ΑΕΙ) avec un tirage à part sur chine de toutes les gravures, au prix de . . . . 150 fr.

150 exemplaires, de 201 à 350, sur vélin à la cuve des papeteries du Marais (filigrané ΚΤΗΜΑ ΕΣ ΑΕΙ) au prix de. . . . . 75 fr.

Pour paraître en novembre prochain :

THÉOCRITE

—

LES SYRACUSAINES

Illustrations de MARCEL PILLE

GRAVÉES PAR FROMENT FILS

In-4 et in-8, imprimé par Lahure, tirage à la presse à bras, limité à 350 exemplaires numérotés.

IN-4, TEXTE RÉIMPOSÉ

Un exemplaire — N° 1 — sur whatman, contenant tous les dessins originaux, avec une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon et sur chine. (*Souscrit.*)

Un exemplaire — N° 2 — contenant une aquarelle originale, sur chacun des faux-titres, avec une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon et sur chine. (*A souscrire.*)

15 exemplaires, de 3 à 27, sur japon ancien à la forme, contenant une aquarelle originale, avec une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon et sur chine . . . . 300 fr.

13 exemplaires, de 28 à 30, sur vélin du Marais à la forme, avec une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon et sur chine. (*A souscrire.*)

IN-8 RAISIN

50 exemplaires, de 31 à 80, sur japon des manufactures impériales, avec un tirage à part de toutes les gravures, sur japon et sur chine . . . . 150 fr.

100 exemplaires, de 81 à 180, sur vélin à la cuve des papeteries du Marais (filigrané ΚΤΗΜΑ ΕΣ ΑΕΙ), avec un tirage à part sur chine fort de toutes les gravures . . . 75 fr.

170 exemplaires, de 181 à 350, sur vélin à la cuve des papeteries du Marais (filigrané ΚΤΗΜΑ ΕΣ ΑΕΙ) . . . 30 fr.

Les prix indiqués ci-dessus ne seront définitifs que si les hors textes ne sont pas tirés en couleurs.

Pour paraître le 1er mai 1900

ANATOLE FRANCE

de l'Académie française

—

LA ROTISSERIE

DE

LA REINE PÉDAUQUE

Le détail de la justification du tirage et des prix sera donné dans notre catalogue d'octobre.

HENRI HEINE

—

L'INTERMEZZO

Illustrations de Bellery-Desfontaines

GRAVÉES PAR FROMENT

Le détail de la justification du tirage et des prix sera donné dans notre catalogue d'octobre.

Paru précédemment

ALFRED DE MUSSET

LES NUITS

ET

SOUVENIR

★

Illustrations de A. Gérardin

GRAVÉES PAR FLORIAN

Un volume in-4 et in-8 raisin, imprimé par Lahure, tirage à la presse à bras, limité à 500 exemplaires numérotés.

IN-4, TEXTE RÉIMPOSÉ :

Un exemplaire — N° 1 — sur satin, avec une double suite d'épreuves signées, sur japon et sur chine.

Un exemplaire — N° 2 — sur whatman, contenant tous les dessins originaux avec une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon et sur chine.

23 exemplaires — de 3 à 25. — sur japon ancien à la forme, contenant une aquarelle originale et une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon et sur chine. 500 fr.

IN-8 RAISIN :

25 exemplaires — de 26 à 50, — sur japon des manufactures impériales, avec un tirage à part de toutes les gravures sur japon ancien et sur chine . . . . 225 fr.

50 exemplaires, de 51 à 100, sur chine fort, avec un tirage à part de toutes les gravures, sur japon ancien et sur chine, au prix de. . . . . 200 fr.

100 exemplaires, de 101 à 200, sur vélin à la cuve des papeteries du Marais (filigrané ΚΤΗΜΑ ΕΣ ΑΕΙ), avec un tirage à part sur japon ancien, au prix de . . . . . 100 fr.

300 exemplaires, de 201 à 500, sur vélin à la cuve des papeteries du Marais (filigrané ΚΤΗΜΑ ΕΣ ΑΕΙ), au prix de. . . . . 50 fr.

Paru précédemment

HÉGÉSIPPE MOREAU

PETITS CONTES

A

MA SŒUR

★

63 illustrations de L. Dunki

GRAVÉES PAR CLÉMENT BELLENGER

In-4 et in-8, imprimé par Lahure, tirage à la presse à bras limité à 350 exemplaires numérotés.

IN-4, TEXTE RÉIMPOSÉ

Un exemplaire unique, sur satin, avec six aquarelles peintes sur l'exemplaire, et une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon et sur chine.

Un exemplaire — N° 1 — sur whatman, contenant tous les dessins originaux avec une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon ancien et sur chine. (*Souscrit.*)

Un exemplaire — N° 2 — sur whatman, contenant sur chacun des faux-titres un dessin original (soit 6), les frisquettes du graveur et une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon ancien et sur chine.

26 exemplaires, de 3 à 28, sur Japon ancien à la forme, contenant une aquarelle ou un dessin original, avec une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon et sur chine . . . . 600 fr.

2 exemplaires, de 29 à 30, sur vélin blanc à la forme, des papeteries du Marais, contenant une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon ancien et sur chine. (*Souscrits.*)

IN-8 RAISIN

25 exemplaires, in-8 raisin, de 31 à 55, sur japon des manufactures impériales, avec un tirage à part de toutes les gravures, sur japon ancien et sur chine. . . . . 250 fr.

50 exemplaires, de 56 à 106, sur chine fort, avec un tirage à part de toutes les gravures sur japon ancien et sur chine . . . . 225 fr.

100 exemplaires, de 106 à 205, sur vélin à la cuve, des papeteries du Marais (filigrané ΚΤΗΜΑ ΕΣ ΑΕΙ), avec un tirage à part sur japon ancien ou sur chine . . . . . 150 fr.

145 exemplaires, de 206 à 350, sur vélin à la cuve, des papeteries du Marais (filigrané ΚΤΗΜΑ ΕΣ ΑΕΙ) . . . 60 fr.

Paru précédemment

FRANÇOIS VILLON

Les Ballades

70 illustrations de A. Gérardin

GRAVÉES PAR JULIEN TINAYRE

In-4 et in-8, imprimé par Lahure, tirage à la presse à bras, limité à 350 exemplaires numérotés

IN-4, TEXTE RÉIMPOSÉ

Un exemplaire — N° 1 — sur whatman, contenant tous les originaux, avec une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon ancien et sur chine. *(Souscrit.)*

Un exemplaire — N° 2 — sur whatman, contenant les maquettes et croquis de l'illustrateur, avec un motif à l'aquarelle sur chacun des faux-titres (soit 33) et une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon ancien et sur chine. *(Souscrit.)*

25 exemplaires, de 3 à 27, sur japon ancien, contenant une aquarelle originale et une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon mince et sur chine . . 600 fr.

3 exemplaires, de 28 à 30, sur vélin du Marais à la forme, avec une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon ancien et sur chine. *(Souscrits.)*

IN-8 RAISIN

25 exemplaires, de 31 à 55, sur japon des manufactures impériales, avec un tirage à part de toutes les gravures, sur japon mince et sur chine. . . . . 250 fr.

50 exemplaires, de 56 à 105, sur chine fort, avec un tirage à part de toutes les gravures, sur japon mince et sur Chine . . . . 250 fr.

100 exemplaires, de 106 à 205, sur vélin à la cuve des papeteries du Marais (filigrané ΚΤΗΜΑ ΕΣ ΑΕΙ), avec un tirage à part sur japon ancien ou sur chine de toutes les gravures . . . . 150 fr.

145 exemplaires, de 106 à 350, sur vélin à la cuve des papeteries du Marais (filigrané ΚΤΗΜΑ ΕΣ ΑΕΙ). . . 75 fr.

Paru précédemment

THÉOCRITE

L'OARISTYS

Texte grec et traduction nouvelle de M. A. BELLESSORT

PRÉCÉDÉE

D'UNE LETTRE DE SICILE

Par M. ANATOLE FRANCE

De l'Académie française

★

Illustrations de GEORGES BELLENGER

GRAVÉES PAR E. FROMENT

In-4 et in-8, imprimé par Lahure, tirage à la presse à bras, limité à 350 exemplaires numérotés.

IN-4, TEXTE RÉIMPOSÉ

Un exemplaire — N° 1 — sur whatman, contenant tous les dessins originaux, avec une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon et sur chine. (*Souscrit.*)

Un exemplaire — N° 2 — contenant une aquarelle originale sur chacun des faux-titres, avec une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon et sur chine. (*Souscrit.*)

25 exemplaires, de 3 à 27, sur japon ancien à la forme, contenant une aquarelle originale, avec une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon et sur chine. 300 fr.

3 exemplaires, de 28 à 30, sur vélin du Marais à la forme, avec une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon et sur chine. (*Souscrits.*)

IN-8 RAISIN

50 exemplaires, de 31 à 80, sur japon des manufactures impériales, avec un tirage à part de toutes les gravures, sur japon et sur chine. . . . . 150 fr.

100 exemplaires, de 81 à 180, sur vélin à la cuve des papeteries du Marais (filigrané ΚΤΗΜΑ ΕΣ ΑΕΙ), avec un tirage à part sur chine fort de toutes les gravures . . 75 fr.

170 exemplaires, de 181 à 350, sur vélin à la cuve des papeteries du Marais (filigrané ΚΤΗΜΑ ΕΣ ΑΕΙ). . . 30 fr.

Paru précédemment

LES AVENTURES

DU

DERNIER ABENCERAGE

PAR

CHATEAUBRIAND

★

44 illustrations de Daniel VIERGE

GRAVÉES PAR FLORIAN

In-4 et in-8 jésus, imprimé par Lahure, tirage à la presse à bras, limité à 350 exemplaires numérotés.

IN-4, TEXTE RÉIMPOSÉ

Un exemplaire — N° 1 — sur whatman contenant tous les dessins originaux avec une double suite d'épreuves d'artistes signées, sur japon et sur chine. *(Souscrit.)*

Un exemplaire — N° 2 — sur whatman, avec un dessin original sur chacun des faux-titres et une double suite d'épreuves d'artistes signées, sur japon et sur chine. *(Souscrit.)*

15 exemplaires, de 3 à 17, sur japon ancien à la forme, contenant une aquarelle originale, une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon et sur chine. 600 fr.

13 exemplaires, de 18 à 30, sur vélin du Marais à la forme, avec une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon et sur chine.

IN-8 JÉSUS

15 exemplaires, de 31 a 45, sur japon des manufactures impériales, avec un tirage à part de toutes les gravures sur japon ou sur chine . . . . 300 fr.

55 exemplaires, de 46 à 100, sur chine fort, avec un tirage à part de toutes les gravures, sur chine, au prix de 250 fr.

100 exemplaires, de 101 à 200, sur vélin à la cuve des papeteries du Marais (filigrané ΚΤΗΜΑ ΕΣ ΑΕΙ) avec un tirage à part sur chine de toutes les gravures, au prix de . . . . 150 fr.

150 exemplaires, de 201 à 350, sur vélin à la cuve des papeteries du Marais (filigrané ΚΤΗΜΑ ΕΣ ΑΕΙ) au prix de . . . . 75 fr.

Paru précédemment

ALMANACH DU BIBLIOPHILE

Publication annuelle illustrée

★

SOMMAIRE

DE LA PREMIÈRE ANNÉE (1898) :

28 illustrations de BELLERY-DESFONTAINES

GRAVÉES PAR FROMENT

PREMIÈRE PARTIE :

JANVIER : *La Vie à Paris*, par M. Jules CLARETIE, de l'Académie française. — FEVRIER : *Du Poème dans le drame lyrique*, par M. Catulle MENDÈS; *Nouveau théâtre*, par M. Emile BERGERAT. — MARS : *La Reliure en 1897*, par D'EYLAC (M. le baron de Claye). — AVRIL : *L'Impressionnisme*, par M. Gabriel SÉAILLES. — MAI : *Les Snobs*, par M. Jules LEMAITRE, de l'Académie française. — JUIN : *Les Sociétés de Bibliophiles*, par M. Pierre DAUZE, directeur de la *Revue biblio-iconographique*. — JUILLET : *Vues générales sur le mouvement poétique en France*, par M. SULLY PRUDHOMME, de l'Académie française. — AOUT : *L'ancienne Bibliothèque Sainte-Geneviève*, par M. Georges LAMOUROUX, bibliothécaire de la Bibliothèque Sainte-Geneviève. — SEPTEMBRE : *Antisémitisme*, par M. Anatole FRANCE, de l'Académie française. — OCTOBRE : *Les Editions de bibliophiles en 1897*, par M. CLÉMENT-JANIN, directeur de l'*Estampe et l'Affiche*. — NOVEMBRE : *Conte pour les bibliophiles*, par M. Octave MIRBEAU; — *Les Ventes de livres en 1897*, par M. Georges VICAIRE, directeur du *Bulletin du Bibliophile*. — DECEMBRE : *Le duc d'Aumale, Henri Meilhac et Alphonse Daudet*, par M. Gustave LARROUMET, de l'Institut; — *Notules nécrologiques*, par M. Fernand DRUJON, de la Société des Amis des Livres; — *Le Centenaire de A. de Vigny*, par M. Melchior de VOGUÉ, de l'Académie française.

DEUXIÈME PARTIE :

***Listes et adresses des membres des Sociétés de Bibliophiles en France et à l'étranger :* La Société des Bibliophiles françois. — La Société des Amis des Livres. — Les Cent Bibliophiles. — Les XX. — Les Bibliophiles Bretons. — Les Bibliophiles de Guyenne. — Les Bibliophiles Lyonnais. — La Société des Bibliophiles Normands. — La Société Normande du Livre illustré. — La Société Rouennaise de Bibliophiles. — The Bibliographical Society de Londres. — Grolier club de New-York.**

TROISIÈME PARTIE :

L'Année théâtrale et bibliographique.

Tirage en noir et rouge, à 1.200 exempl. numérotés, dont :

100 exemplaires sur chine fort, *texte réimposé* (50 avec un tirage à part *à la presse*, des 28 gravures, sans la lettre, à 50 fr., et 50 exemplaires sans suite, à 30 fr.).

1.100 exemplaires sur beau papier, à 10 fr.

(Ces prix ne concernent que l'année 1898; ils pourront varier d'une année à l'autre, suivant l'importance de l'illustration et du texte.)

Paru précédemment

ALFRED DE VIGNY

SERVITUDE ET GRANDEUR
MILITAIRES

I

SOUVENIRS

DE

SERVITUDE MILITAIRE

★

84 illustrations de DUNKI

GRAVÉES PAR CLÉMENT BELLENGER

In-4 et in-8, imprimé par Lahure, tirage à la presse à bras, limité à 350 exemplaires numérotés.

IN-4, TEXTE RÉIMPOSÉ

Un exemplaire — N° 1 — sur whatman, contenant tous les dessins originaux avec une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon et sur chine. (*Souscrit.*)

Un exemplaire — N° 2 — sur whatman, contenant sur chacun des faux-titres un dessin original, et une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon et sur chine. (*Souscrit.*)

15 exemplaires, de 3 à 17, sur japon ancien, contenant un dessin original, avec une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon et sur chine. . . . . . 600 fr.

13 exemplaires, de 18 à 30, sur vélin blanc à la forme des papeteries du Marais, contenant une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon et sur chine.

IN-8 JÉSUS

15 exemplaires, de 31 à 45, sur japon des manufactures impériales, avec un tirage à part de toutes les gravures, sur japon ou sur chine . . . . 250 fr.

55 exemplaires, de 46 à 100, sur chine fort, avec un tirage à part de toutes les gravures sur chine. . . . . 225 fr.

100 exemplaires, de 101 à 200, sur vélin à la cuve des papeteries du Marais (filigrané ΚΤΗΜΑ ΕΣ ΑΕΙ), avec un tirage à part sur chine fort. . . . . 150 fr.

150 exemplaires, de 201 à 350, sur vélin à la cuve des papeteries du Marais (filigrané ΚΤΗΜΑ ΕΣ ΑΕΙ). . . 75 fr.

Paru précédemment

ALFRED DE VIGNY

SERVITUDE ET GRANDEUR MILITAIRES

II

SOUVENIRS

DE

GRANDEUR MILITAIRE

★

51 illustrations de Dunki

GRAVÉES PAR CLÉMENT BELLENGER

In-4 et in-8, imprimé par Lahure, tirage à la presse à bras, limité à 350 exemplaires numérotés.

IN-4, TEXTE RÉIMPOSÉ

Un exemplaire — N° 1 — sur whatman, contenant tous les dessins originaux, avec une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon et sur chine. *(Souscrit.)*

Un exemplaire — N° 2 — sur whatman, contenant sur chacun des faux-titres un dessin original et une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon et sur chine. *(Souscrit.)*

15 exemplaires, de 3 à 17, sur japon ancien, contenant un dessin original, avec une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon et sur chine. . . . . . . 600 fr.

13 exemplaires, de 18 à 30, sur vélin blanc à la forme des papeteries du Marais, contenant une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon et sur chine.

IN-8 JÉSUS

15 exemplaires, de 31 à 45, sur japon des manufactures impériales, avec un tirage à part de toutes les gravures, sur japon ou sur chine. . . . . 250 fr.

55 exemplaires, de 46 à 105, sur chine fort, avec un tirage à part de toutes les gravures sur chine. . . . . . 225 fr.

100 exemplaires, de 106 à 205, sur vélin à la cuve des papeteries du Marais (filigrané ΚΤΗΜΑ ΕΣ ΑΕΙ), avec un tirage à part sur chine fort . . . . 150 fr.

150 exemplaires, de 206 à 350, sur vélin à la cuve des papeteries du Marais (filigrané ΚΤΗΜΑ ΕΣ ΑΕΙ) . . . 60 fr.

Paru précédemment

SULLY PRUDHOMME

A

ALFRED DE VIGNY

SONNET

★

ILLUSTRATIONS

DE

Georges BELLENGER, BELLERY-DESFONTAINES,
DUNKI et FLORIAN

GRAVÉES PAR FLORIAN

Plaquette in-4 et in-8 jésus, imprimée par Lahure, tirage à la presse à bras, limité à **150 exemplaires** *numérotés en chiffres arabes, plus 50 exemplaires de présent numérotés en chiffres romains, dont 40 pour l'Académie française :*

Exemplaire unique, sur whatman, contenant le manuscrit du poète avec les dessins originaux et les fumés du graveur. *(Souscrit.)*

12 exemplaires in-4 sur japon ancien avec une suite d'épreuves d'artiste signées. *(Epuisés.)*

140 exemplaires in-8 jésus sur vélin à la cuve des papeteries du Marais (filigrané ΚΤΗΜΑ ΕΣ ΑΕΙ) à. . . . 25 fr.

Il a été tiré 25 collections d'épreuves d'artistes signées

Dont 10 sur Japon ancien à . . . . 20 fr.
Et 15 sur Chine, à . . . . 15 fr.

Paru précédemment

ALFRED DE VIGNY

LES DESTINÉES

Précédées de

MOÏSE

★

46 illustrations de Georges Bellenger

GRAVÉES PAR FROMENT

Un volume in-4 et in-8 raisin, imprimé par Lahure, tirage à la presse à bras, limité à 350 exemplaires numérotés.

IN-4 RÉIMPOSÉ

Un exemplaire — N° 1 — sur whatman, contenant tous les dessins originaux, avec une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon et sur chine. *(Souscrit.)*

Un exemplaire — N° 2 — sur whatman, contenant une aquarelle originale sur chacun des faux-titres, avec une double suite d'épreuves d'artistes signées, sur japon et sur chine.

15 exemplaires — de 3 à 17 — sur japon ancien à la forme, contenant un dessin original, avec une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon et sur chine. 600 fr.

13 exemplaires — de 18 à 30 — sur vélin du Marais à la forme, avec une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon et sur chine.

IN-8 RAISIN

15 exemplaires — de 31 à 45 — sur japon des manufactures impériales, avec un tirage à part de toutes les gravures, sur japon ou sur chine. . . . . 250 fr.

55 exemplaires — de 46 à 100 — sur chine fort, avec un tirage à de toutes les gravures sur chine . . . . 225 fr.

100 exemplaires — de 101 à 200 — sur vélin à la cuve des papeteries du Marais (filigrané KTHMA EΣ AEI) avec un tirage à part sur chine fort de toutes les gravures. . 150 fr.

150 exemplaires — de 201 à 350 — sur vélin à la cuve des papeteries du Marais (filigrané KTHMA EΣ AEI) . . 60 fr.

